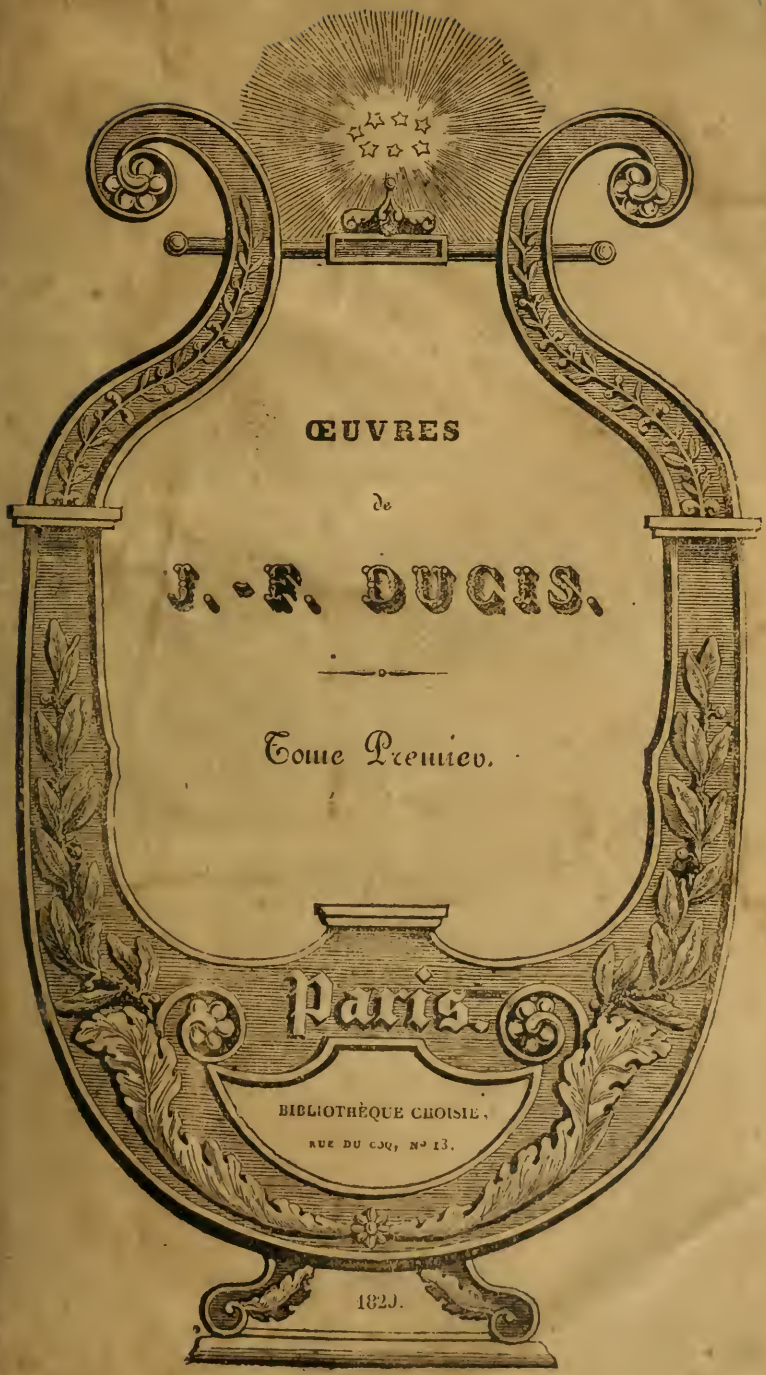
ŒUVRES
de
J.-F. DUCIS.
Tome Premier.
Paris.
BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,
RUE DU COQ, N° 13.
1829.

BBQ-2580

PQ
1981
.D6
1829
SMRS
vol. 1-3

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

ŒUVRES

DE

J.-F. DUCIS.

—

TOME PREMIER.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHEQUE CHOISIE,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, N° 13.

—

1829.

HAMLET,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

Représentée pour la première fois en 1769.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdejfd182901duci

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE.

—

Un des plus doux souvenirs de ma vie, ô mon respectable père! c'est de t'avoir vu applaudir ma tragédie d'Hamlet à sa première représentation. Mais, hélas! je n'avais plus long-temps à te posséder encore; et le succès d'Hamlet, qui t'avait

fait verser des larmes de joie, devait donc être le seul dont il te serait permis d'être le témoin.

Dans le premier mouvement de mon cœur, je t'adressai mon ouvrage, où mon but avait été de peindre la tendresse d'un fils pour son père ; mais tu me fis sentir que, pour les intérêts d'une jeune femme et d'une famille naissante, je devais plutôt songer à m'acquérir, par ce genre d'hommage, quelque appui utile dont je pusse aussi m'honorer. Je crus devoir te cacher combien me coûtait mon obéissance.

Mais aujourd'hui que le temps a renversé tous ces soutiens, et m'a fait arriver, presque seul, aux bornes de ma carrière, chargé de tant de pertes de la nature et de l'amitié ; aujourd'hui que, remontant de ma vieillesse à mon enfance, j'assiste plus que jamais par mes souvenirs au spectacle paisible de tes vertus domestiques, permets, ô mon tendre, ô mon vénérable père ! que, le cœur plein de tes exemples et de tes bienfaits, plein des preuves jadis vivantes de ta tendresse, croyant encore entendre tes conseils et l'accent de ton âme si profondément religieuse, mélancolique et paternelle, permets, dis-je, lorsque le public reconnaît toujours par ses suffrages la piété

filiale dans mon Hamlet, que, reprenant ma première intention, avec des larmes, en cheveux blancs, et avant de mourir, je t'en offre au moins le tardif hommage sur ta cendre.

Ton fils,
JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

A Versailles, ce 15 décembre 1812.

PERSONNAGES.

HAMLET, roi de Danemarck.
GERTRUDE, veuve du feu roi, mère d'Hamlet.
CLAUDIUS, premier prince du sang.
OPHELIE, fille de Claudius.
NORCESTE, seigneur danois.
POLONIUS, autre seigneur danois.
ELVIRE, confidente de Gertrude.
VOLTIMAND, capitaine des gardes.
GARDES.

La scène est à Elseneur, dans le palais des rois de Dannemarck.

HAMLET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

POLONIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Oui, cher Polonius, tout mon parti n'aspire,
En détrônant Hamlet, qu'à m'assurer l'empire.
Ce prince, seul, farouche, à ses langueurs livré,
Aime à nourrir le fiel dont il est dévoré.
Norceste, dont surtout je craignais la présence,
Semble aider mes desseins par son heureuse absence.
En vain des bruits confus semés en cette cour
Dans les murs d'Elseneur annonçaient son retour.
Tu connais pour Hamlet tout l'excès de son zèle :
Je craignais, je l'avoue, un sujet si fidèle.
Mais enfin, mes amis, prêts à s'armer pour moi,
Sans obstacle bientôt vont me nommer leur roi.

POLONIUS.

Je m'étais bien douté que leur valeur guerrière
Aux yeux de Claudius paraîtrait tout entière,
Et qu'en marchant sous lui, l'espoir d'être vainqueurs
D'une ardeur aussi noble embraserait leurs cœurs.

CLAUDIUS.

Mes discours dans l'instant ont enflammé leur zèle :
« Amis, leur ai-je dit, quelle perte cruelle
« A ressenti l'état dans la mort de son roi !
« Livré depuis ce temps à l'horreur, à l'effroi,

« Le Danemarck troublé semble avec la victoire
« Pleurer sur un tombeau son bonheur et sa gloire.
« Combien, présente encore à notre souvenir,
« Sa mort nous menaça d'un funeste avenir!
« Le ciel, parlant soudain par la voix des orages,
« Étonna les esprits et glaça les courages.
« On eût dit que les vents, que les mers en courroux,
« A son dernier soupir s'élevaient contre nous. »
Je leur rappelle alors la tempête effroyable
Qui signala du roi le trépas mémorable;
Je leur peins l'Océan prêt à franchir ses bords,
Ses gouffres entr'ouverts jusqu'au séjour des morts,
Nos mers s'enveloppant de ténèbres profondes,
La foudre à longs sillons éclatant sur les ondes,
Dans le détroit du Sund nos vaisseaux submergés,
Nos villes en tumulte, et nos champs ravagés,
Chez les Danois tremblants la terreur répandue;
Ceux-ci croyant des dieux voir la main suspendue;
Ceux-là s'imaginant voir l'ombre de leur roi,
Fuyant avec des cris, ou glacés par l'effroi;
Comme si, des enfers forçant la voûte obscure,
Ce spectre à main armée effrayait la nature;
Ou que les dieux, pour lui troublant les éléments,
Eussent du monde entier brisé les fondements.
A ces mots j'observais, empreints sur leurs visages,
De leur sombre frayeur d'assurés témoignages :
Tant sur l'esprit humain ont toujours de pouvoir
Les spectacles frappants qu'il ne peut concevoir!
J'ajoute donc : « Je sais de quel sinistre augure
« Fut ce désordre affreux qui troubla la nature.
« Nos ennemis armés, leurs flottes, leurs soldats,
« Le Nord autour de nous respirant les combats :
« Tout nous instruit assez, par cette triste marque,
« Combien perdit l'état en perdant son monarque.

« Car enfin sa vertu, je le dois avouer,
« Moi-même, après sa mort, me force à le louer.
« Combien de lui pourtant j'ai souffert d'injustices !
« C'était peu d'oublier mes travaux, mes services,
« Le cruel, me portant les plus sensibles coups,
« Jusque sur Ophélie étendit son courroux :
« Il voulut que ma fille, à l'oubli condamnée,
« Ne vît briller jamais les flambeaux d'hyménée,
« Jaloux d'anéantir, dans ce cher rejeton,
« L'unique et faible appui qui reste à ma maison.
« J'approuve cependant les regrets qu'on lui donne.
« Mais quel est l'héritier qu'il laisse à la couronne?
« Un fils, un roi mourant, triste, morne, abattu,
« Faible, et dont rien encor n'a prouvé la vertu;
« Qui, loin des champs de Mars, dans ce palais tranquille,
« A caché jusqu'ici sa jeunesse inutile,
« Sans connaître ou chercher d'exploits plus glorieux
« Que d'honorer en paix ou sa mère ou ses dieux.
« Que dis-je? sa raison souvent est éclipsée :
« Tantôt d'un seul objet occupant sa pensée,
« Immobile, interdit ; tantôt saisi d'horreur,
« De son calme effrayant il passe à la fureur.
« D'Hamlet dans cet état que devez-vous attendre?
« Autour de nous déjà voyez, pour nous surprendre,
« Tous nos voisins unis, à nous perdre excités,
« Sur ces bords malheureux fondre de tous côtés.
« Quelle main redoutable, aux combats aguerrie,
« De tant de bras armés soutiendra la furie?
« Et d'ailleurs que tenté-je en prétendant régner?
« J'exclus un faible roi qui ne peut gouverner,
« Une ombre, un vain fantôme inhabile à l'empire,
« Que consume l'ennui, que la mort va détruire,
« Et de qui le trépas, par les droits de mon sang,
« Me transmet la couronne, et m'élève à son rang. »

Je dis, et tout à coup ces illustres rebelles
Jurent entre mes mains de me rester fidèles;
Et, déclarant Hamlet déchu du rang des rois,
M'en donnent hautement et le titre et les droits :
Et je me flatte enfin que, dès ce jour peut-être,
Ces conjurés, ardents à me choisir pour maître,
M'immoleront leur prince, et m'oseront porter
Au trône d'où leurs bras vont le précipiter.
D'ailleurs, pour mes projets, d'un utile artifice
J'ai déjà su dans l'ombre employer le service.
Tu sais quels bruits heureux je fais courir tout bas
Pour tourner contre Hamlet le peuple et les soldats,
Pour prêter à ses cris, à sa fureur extrême,
Des couleurs qui perdraient jusqu'à la vertu même.
Ces bruits sourds et cachés, ces germes tout-puissants
Me donneront leurs fruits quand il en sera temps.

POLONIUS.

Peut-être qu'à ces bruits, qui se font toujours croire,
Plus qu'à tous vos amis vous devez la victoire.
Mais quels sont vos desseins! La reine veut en vous
Donner un successeur à son premier époux.
Sans doute elle attendait que notre antique usage
Eût des regrets publics borné le témoignage,
Et qu'enfin cet état, trop long-temps affligé,
Dans la nuit de son deuil cessât d'être plongé.
Combien n'allez-vous pas exciter sa colère,
Si, refusant l'honneur qu'elle prétend vous faire,
Vous armez contre vous son amour dédaigné!
Peut-être son esprit, furieux, indigné,
D'un trop juste soupçon recevant la lumière,
Va de tous nos complots pénétrer le mystère.

CLAUDIUS.

Va, je prétends bientôt, loin de vouloir l'aigrir,
Au-devant de ces nœuds m'aller moi-même offrir.

POLONIUS.

Vous, seigneur ?

CLAUDIUS.

C'est par là que ma prudente audace
De mes hardis projets doit lui cacher la trace.
Aussi-bien j'ai cru voir, depuis la mort du roi,
Dans ses esprits troublés quelques marques d'effroi :
On dirait qu'à mes yeux elle craint de paraître...
Trop prompt à la juger, je m'abuse peut-être.
C'est à moi, s'il le faut, d'employer en ce jour
Tout ce qu'a la souplesse et d'art et de détour.
Docile à tous ses vœux, jusqu'à l'instant propice,
Je retiendrai ses pas au bord du précipice;
Aucun de ses secrets ne pourra m'échapper :
Son cœur faible et crédule est facile à tromper.
Mais t'avoûrai-je, ami, ce qui trouble mon âme?
Ce ne sont point ces mers, ces foudres, cette flamme,
Ce frappant appareil du céleste pouvoir,
Ni ce spectre effrayant qu'un vain peuple a cru voir.
Penses-tu que des dieux l'éternelle puissance
Daigne aux jours d'un mortel mettre tant d'importance,
Et que leur paix profonde interrompe sa loi
Pour la douleur d'un peuple ou le trépas d'un roi?
Auteur, le croirais-tu? de ma terreur secrète,
Hamlet presque mourant m'alarme et m'inquiète.
Par lui quelque projet contre moi préparé...
Toi-même dans son cœur n'as-tu point pénétré?
Il a quelque secret qu'il s'obstine à nous taire.

POLONIUS.

Je tenterais en vain d'expliquer ce mystère.
Mais, des langueurs d'Hamlet si je sais bien juger,
N'y voyez point, seigneur, un ennui passager.
Je connais trop cette âme et profonde et sensible :
Il cache un cœur de feu sous un dehors paisible;

Et tous ses sentiments, avec lenteur formés,
S'y gravent en silence, à jamais imprimés.
Je l'ai vu quelquefois, dans sa mélancolie,
Fixer un œil mourant sur la jeune Ophélie;
Ou tantôt vers le ciel, muet dans ses douleurs,
Lever de longs regards obscurcis par ses pleurs :
J'y remarquais empreint sous leur sombre lumière
Des grandes passions le frappant caractère.
Ne vous y trompez pas : ses pareils outragés
Ne s'apaisent jamais que quand ils sont vengés.
D'ailleurs, si j'ai bien lu dans le cœur du vulgaire,
Hamlet, n'en doutez pas, n'a que trop su leur plaire.
« O combien, disent-ils, un roi si généreux
« Aurait par ses vertus rendu son peuple heureux !
« Bon, juste, courageux, aux seuls méchants sévère,
« Hélas! nous aurions cru vivre encor sous son père. »
Hâtons-nous, croyez-moi, d'accomplir nos desseins.
La lenteur est surtout le péril que je crains.
Je vais voir nos amis, affermir leur courage;
Et, le moment venu d'achever notre ouvrage,
N'oublions pas, hardis à tout sacrifier,
Que c'est au succès seul à nous justifier.

CLAUDIUS.

J'entends du bruit : on vient. Laisse-moi : c'est la reine.
J'ignore en ce moment le motif qui l'amène;
Mais ne t'éloigne point. Par moi bientôt ici
De tout cet entretien tu seras éclairci.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE, GARDES.

CLAUDIUS.

Voici le jour, madame, où, libre de contrainte,
Mon amour plus hardi peut s'exprimer sans crainte.

Je sais que jusqu'ici, sans l'appui d'un époux,
Tout l'état avec gloire a reposé sur vous.
Tant qu'a duré la paix, vos soins, votre tendresse
Pouvaient d'un fils mourant nous cacher la faiblesse;
Mais la guerre, madame, est prête à s'allumer :
Le soldat veut un chef; vous devez le nommer.
Si je brigue un honneur dont vous êtes l'arbitre,
C'est à vous, par l'hymen, d'y joindre un autre titre,
Et ses flambeaux tout prêts vont briller pour nous deux,
Si cet espoir flatteur n'a point trompé mes vœux.

GERTRUDE.

Je l'avoûrai, seigneur, j'ai cru que la prudence
Contiendrait mieux l'ardeur de votre impatience.
Quand tout respire encor la tristesse et l'effroi,
Quand le peuple gémit du trépas de son roi,
Quand sa cendre, à nos yeux, dans une urne amassée,
Dans la nuit des tombeaux à peine est déposée,
Irons-nous, de l'état outrageant le malheur,
Par des feux indiscrets irriter sa douleur?
Songez sous quel auspice un semblable hyménée
A votre sort, seigneur, joindrait ma destinée;
Et n'autorisons point, par trop d'empressements,
Des cœurs nés soupçonneux les secrets jugements.

CLAUDIUS.

Hé! madame, est-ce à nous à craindre le vulgaire?
Espérez-vous qu'enfin le censeur téméraire
Des actions des rois ne soit plus occupé?
De vos raisons sans doute il peut être frappé;
Mais, dans l'ordre éclatant de nos hautes fortunes,
Nous vivons peu soumis à ces règles communes.
L'intérêt de l'état, sacré dans tous les temps,
Seul de ces grands hymens doit fixer les instants.
Ne m'alléguez donc plus un prétexte frivole :
J'ai pour vous épouser reçu votre parole;

Sur elle j'ai fondé mon espoir, mon bonheur :
La dégagerez-vous? Prononcez.

GERTRUDE.

Non, seigneur.
Il est temps, je le vois, de déposer la feinte,
Et je vais vous parler sans détour et sans crainte.
Vous savez à quel prix j'ai cru vous acquérir :
Le crime est assez grand pour nous en souvenir.
Toujours, depuis ce temps, son horreur retracée,
Ainsi qu'un songe affreux, a rempli ma pensée :
Car ne présumez pas que, brûlant à mon tour,
Je me sois occupée ou d'hymen ou d'amour.
Périsse de nos feux la mémoire funeste!
Seul bien des criminels, le repentir nous reste.
Il en est temps encor, fléchissons, croyez-moi,
Sous l'ascendant sacré d'un légitime effroi.
Du pouvoir qui nous parle il est l'organe auguste.
Je tremble, j'en fais gloire, et sans doute il est juste
Que le ciel, qui nous met au-dessus de nos lois,
Arme au moins les remords pour se venger des rois.

CLAUDIUS.

Si, malgré les terreurs dont votre âme est blessée,
Je puis sans vous déplaire expliquer ma pensée,
Ce crime, dont encor nous gémissons tous deux,
Rappelez-vous les temps, paraîtra moins affreux.
Madame, oubliez-vous quel traitement sévère
De mes nombreux exploits fut l'indigne salaire?
Qu'ai-je reçu du roi pour mes travaux guerriers?
Avec crainte en ces murs apportant mes lauriers,
Je tremblais qu'il n'osât, même après ma victoire,
Quand je sauvais l'état, me punir de ma gloire.
Déjà de noirs soupçons s'étaient fixés sur nous;
Déjà, cachant sa haine, il préparait ses coups.
Qui sait enfin, qui sait si sa sombre furie

Eût, en tranchant mes jours, respecté votre vie?
Vous l'avez craint cent fois : triste, inquiet, jaloux,
Le cruel....

GERTRUDE.

Arrêtez : il était mon époux.
Il est juste qu'au moins nous lui laissions sa gloire.
Et quel reproche encor ferais-je à sa mémoire?
De sa mort, Claudius, rien ne peut m'excuser;
C'est à vous de frémir, et non de l'accuser.
Si l'amour m'aveugla, le repentir m'éclaire.
Des nœuds sacrés d'époux effet involontaire!
Des jours du mien à peine ai-je éteint le flambeau,
Que pour le ranimer j'eusse ouvert mon tombeau.
Croyez-m'en, je suis femme, et la plus intrépide
Hésiterait long-temps avant son parricide,
Si son cœur prévoyait, prêt à l'exécuter,
Ce qu'un pareil forfait doit un jour lui coûter.
Je vous fais voir, seigneur, mon âme toute nue :
Son crime la poursuit, les remords l'ont vaincue.
Voilà ce que je suis; et, quand je tremble, hélas!
Ma fausse fermeté ne vous trompera pas.
L'aveugle ambition ne m'a jamais séduite.
Si la soif de régner eût réglé ma conduite,
Eût-on pu m'empêcher, dès que j'aurais voulu,
D'usurper sur mon fils le pouvoir absolu?
Peut-être une autre femme, et plus grande et plus fière,
Voudrait, du Danemarck reculant la barrière,
Et du Nord étonné se faisant applaudir,
Par des exploits pompeux chercher à s'étourdir.
Je n'ai plus qu'un projet : seigneur, devant vous-même,
C'est de voir couronner un prince, un fils que j'aime,
De l'affranchir enfin de son pénible ennui,
De veiller, par mes soins, sur son peuple et sur lui,
De nourrir dans mon sein le remords que j'endure,

De mériter encor de sentir la nature,
De vous plaindre surtout. Après cela, jugez
Si nos cœurs par l'hymen doivent être engagés.
Le soupçon, je le sais, règne entre les complices :
De ces ménagements je hais les artifices;
Et dans ma crainte au moins je prétends en ces lieux
N'avoir plus qu'à trembler sous le courroux des dieux.

CLAUDIUS.

De ces justes remords loin de blâmer l'empire,
J'admire vos desseins et voudrais y souscrire.
Mais, madame, est-il temps de couronner un fils?
Songez quelle langueur accable ses esprits.
Peut-il de ses devoirs porter le poids immense?
Craindra-t-on dans ses mains la suprême puissance?
Et si partout enfin le murmure ou l'aigreur
Jusqu'à désobéir..?

GERTRUDE.

Qui l'osera, seigneur?
Près du trône placé, l'état, qui vous contemple,
De la fidélité prendra de vous l'exemple;
Ou, si quelque sujet osait s'en affranchir,
Je saurai, quel qu'il soit, le contraindre à fléchir.

CLAUDIUS.

Mais enfin...

GERTRUDE.

C'est assez : bientôt mon fils peut-être
A vos yeux comme aux miens va se montrer en maître.
J'espère que ces dieux, qui lisent dans mon cœur,
Vont calmer ses tourments, vont finir sa langueur.
Quand par un crime affreux je l'ai privé d'un père,
Il est bien juste au moins qu'il retrouve une mère.

Un garde paraît.

Garde, à Polonius annoncez à l'instant
Que pour l'entretenir la reine ici l'attend.

Allez.

Le garde sort. — A Claudius.

Et vous, seigneur, connaissez par vous-même
A quel point je chéris l'éclat du diadème.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE, POLONIUS.

GERTRUDE.

Venez, Polonius, je veux dans ce grand jour
Voir couronner mon fils sous les yeux de la cour;
Que tout dès ce moment se dispose, s'apprête.

Polonius sort. — A Claudius.

Et vous, que je retiens pour cette illustre fête,
Ne croyez pas, seigneur, que, pour blesser vos yeux,
J'affecte d'étaler un spectacle odieux.
L'amour seul, je le sais, a produit notre crime.
Si de ses maux enfin mon fils est la victime,
Je recevrai vos lois. Son sujet aujourd'hui,
C'est à vous, sans murmure, à dépendre de lui.
Prouvez-moi vos remords en lui restant fidèle.
Songez que si jamais quelque vertu nouvelle
Sur la bonté des dieux peut vous donner des droits,
C'est ce soin généreux de défendre vos rois.
Allez, que l'on me laisse.

SCÈNE IV.

GERTRUDE, *seule.*

Enfin donc détrompée,
Du seul bonheur d'un fils je vais être occupée.
Ah! si mon cœur, toujours de ses devoirs jaloux,
N'eût jamais éprouvé que des transports si doux!
Si toujours sur un fils ma tendresse attentive....

SCÈNE V.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

Dans ce moment, madame, ici Norceste arrive.

GERTRUDE.

Norceste ! Ah ! chère Elvire, est-il vrai qu'en ce jour
Ce prince vertueux revienne en notre cour ?
Quel motif l'a sitôt ramené d'Angleterre ?
Que sa présence, Elvire, a droit de m'être chère !

ELVIRE.

Au prince votre fils la plus tendre amitié
Même avant son départ l'avait déjà lié.
Jeune et né vertueux, Norceste eut, pour lui plaire,
Et les rapports de l'âge et ceux du caractère.
Vous ne l'ignorez pas, dans plus d'un entretien
Le cœur de votre fils s'épancha dans le sien.
Norceste n'aura pas perdu sa confiance ;
Et nous espérons tous que, malgré son absence,
Votre fils, qui l'aimait, voudra bien l'informer
De ce chagrin fatal qui vous doit alarmer.

GERTRUDE.

Tu le crois ?

ELVIRE.

Et pourquoi craindrais-je le contraire ?

GERTRUDE.

Ah ! l'espoir ne meurt pas dans le cœur d'une mère.
Mais si mon fils périt sans lui rien découvrir,
Sur son cercueil, hélas ! je n'ai plus qu'à mourir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

ELVIRE, GERTRUDE.

ELVIRE.

Expliquez-vous enfin ; c'est trop vous en défendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre,
Madame ?

GERTRUDE.

Ah ! laisse-moi.

ELVIRE.

Mais songez, dans ce jour,
Que vous devez paraître aux yeux de votre cour,
Que ce couronnement dont la pompe s'apprête....

GERTRUDE.

Et de quel œil, dis-moi, verrai-je cette fête?
Hélas ! ce triste cœur, de mon fils occupé,
D'une pareille horreur ne fut jamais frappé !
A quel trouble mortel mon esprit s'abandonne !

ELVIRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce trouble m'étonne.

GERTRUDE.

Quoi ! tu l'as remarqué ! Comment? explique-toi.

ELVIRE.

Puisse-t-il n'avoir pas d'autre témoin que moi !

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? réponds-moi, chère Elvire.

ELVIRE.

De ce mystère affreux dois-je, hélas! vous instruire?

GERTRUDE.

C'en est trop! Qu'as-tu vu?

ELVIRE.

Madame, votre sein
N'aurait jamais conçu de coupable dessein?

GERTRUDE.

Ah! de ce doute horrible il est temps que je sorte:
Parle enfin, je le veux.

ELVIRE.

Vous frémissez.

GERTRUDE.

N'importe.

ELVIRE.

C'est vous qui m'y forcez.

GERTRUDE.

Je l'ordonne, obéis.

ELVIRE.

Par un trépas fatal quand le roi fut surpris,
Vous voulûtes, madame, écartant tout le monde,
Exhaler sans témoins votre douleur profonde.
J'en redoutais pour vous les premiers mouvements.
J'osais vous observer dans ces cruels moments.
Que vis-je, juste ciel! de soudaines alarmes,
D'effroyables transports se mêlaient à vos larmes;
Un grand remords semblait égarer vos esprits;
Vous appeliez la mort avec d'horribles cris.
Ai-je pu, disiez-vous, sur un roi, sur mon maître....

GERTRUDE.

J'ai parlé!

ELVIRE.

Dans vos sens quel trouble vient de naître?
Vous frémissez....

GERTRUDE.

Je meurs.

ELVIRE.

Qu'ai-je dit?

GERTRUDE.

Laisse-moi.

ELVIRE.

Quoi! c'est vous dont les mains....

GERTRUDE.

Ont fait périr ton roi.

ELVIRE.

Votre époux! vous! grands dieux!

GERTRUDE.

N'approche pas, Elvire;
Fuis mon aspect fatal, crains l'air que je respire;
Fuis, dis-je.

ELVIRE.

O perfidie! ô détestable cour!
Quel monstre à ce forfait vous conduisit?

GERTRUDE.

L'amour.
Écoute, et plût au ciel, puisqu'il faut te l'apprendre,
Que tout mon sexe ici fût présent pour m'entendre!
Dès nos plus jeunes ans, hélas! le ciel voulut,
En voyant Claudius, que Claudius me plût.
Nous cachions avec soin notre ardeur mutuelle.
L'intérêt de l'état, nécessité cruelle,
Troubla nos premiers feux, et me fit une loi
De mon obéissance et de l'hymen du roi.
Je formai cet hymen, chaîne auguste et sacrée,
Que devait rompre un jour une épouse égarée.
Je ne te dirai point qu'un fatal ascendant
M'entraîna par degrés vers un forfait si grand:
Loin de moi toute excuse injuste, illégitime.

Va, le cœur des mortels n'est point fait pour le crime.
Et, dès qu'il est coupable, il n'a, pour se juger,
Qu'à descendre en lui-même et qu'à s'interroger.
Tu t'en souviens encor, tranquille et sans alarmes,
D'un hymen vertueux je goûtais tous les charmes.
Je devais toujours fuir : je revis mon vainqueur;
Claudius dès l'instant régna seul dans mon cœur.
Dans ce palais bientôt éclata sa disgrace.
D'un reste de devoir le dépit prit la place;
Je plaignis mon amant, j'approuvai son courroux;
Je crus pouvoir sans crime abhorrer mon époux.
Eh quoi! me suis-je dit, sa cruelle prudence
Va donc sur ce que j'aime achever sa vengeance.
Pour prévenir ce coup tout me parut permis.
Le roi, dans ces moments, à mes soins seuls remis,
Empruntait le secours de ces puissants breuvages
Dont un art bienfaisant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide arma ma faible main.
J'entrai chez mon époux. Etonnée à sa vue,
Je cachai quelque temps ma terreur imprévue.
Mais, soit qu'en le voyant pour la dernière fois,
Mon cœur de la pitié connût encor la voix;
Soit que, prête à commettre un si grand parricide,
La nature en secret malgré nous s'intimide;
En vain je rappelai mon courage interdit:
Tout mon sang se glaça, ma raison se perdit.
Sans pouvoir accomplir ni déclarer mon crime,
Je déposai la coupe auprès de ma victime.
Je sortis. Le remords, tout à coup m'éclairant,
Peignit à mes esprits mon époux expirant.
Ma cruelle raison, dont je repris l'usage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuse image.
Craignant alors, craignant que le roi sans soupçon

N'eût déjà dans son sein fait couler le poison,
Je revolai vers lui ; je courais, éperdue,
Briser la coupe impie à mes pieds répandue,
Ou peut-être, d'un trait l'épuisant à ses yeux,
Apaiser par ma mort la nature et les cieux ;
J'entrai : pour me punir, ce ciel impitoyable
Avait déjà rendu mon crime irréparable,
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avait inspiré.

ELVIRE.

O ciel !

GERTRUDE.

Dans ma terreur, je pris soudain la fuite.
Je rejetai d'abord une importune suite :
Dans mon appartement, seule avec mes remords,
Je croyais sans témoins céder à mes transports.
Mes sanglots, mes discours t'en ont appris la cause.
Mon cœur d'un tel secret sur ta foi se repose.
Je n'en murmure point ; j'accepte, je le doi,
Le supplice nouveau de rougir devant toi.
Hélas ! depuis l'instant qui me fit parricide,
J'ai toujours devant moi vu la coupe homicide.
Elvire ! eh ! quel bonheur puis-je encore espérer,
Quand mon fils sous mes yeux est tout près d'expirer ?
Plus d'époux, plus de fils. De mon hymen funeste
L'horreur d'un parricide est le fruit qui me reste ;
Et la nature exprès, pour mieux percer mon cœur,
Jusqu'en mon propre sein s'est cherché son vengeur.

ELVIRE.

Ce fils respire encor : c'est à vous de connaître
De quel sujet caché ses douleurs ont pu naître.
Rien d'un si juste soin ne peut vous dispenser :
Car je ne croirai pas que, prompte à l'épouser,
Claudius...

GERTRUDE.

Nous, grands dieux! que l'hymen nous unisse!
Que du soleil pour moi le flambeau s'obscurcisse
Avant qu'un nœud si saint puisse assembler jamais
Deux cœurs infortunés, unis par leurs forfaits!
Ce qui me plaît, Elvire, en mon trouble funeste,
C'est de sentir au moins combien je me déteste.
Je voudrais quelquefois, dans mes justes transports,
A l'univers entier déclarer mes remords.
Il semble à ma douleur qu'un aveu si terrible
Rendrait des dieux pour moi le courroux plus flexible.
Ah! si ces dieux vengeurs, me dérobant leurs bras,
Avaient dès ce jour même ordonné mon trépas!
Si par la main du fils ils punissaient la mère!
S'ils voulaient d'un exemple épouvanter la terre...
Moi, je craindrais, ô ciel! de voir contre mon flanc
S'armer mon propre ouvrage et les fruits de mon sang!
Mais que dis-tu, barbare, et quel est ton murmure!
N'as-tu pas la première étouffé la nature?
Ta rage à ton époux osa ravir le jour.
Crains ton fils, malheureuse, et frémis à ton tour.

ELVIRE.

Ah! dissipez, madame, une crainte funeste.
Vous connaîtrez bientôt... Mais j'aperçois Norceste.

SCÈNE II.

ELVIRE, GERTRUDE, NORCESTE.

GERTRUDE, *allant à Norceste.*

Ah! seigneur, c'est à vous qu'une mère a recours.
Mon fils dans sa langueur va terminer ses jours:
Tâchez de ses chagrins de pénétrer la cause;
C'est sur vous, sur vos soins, que mon cœur s'en repose.

Peut-être que le sien, toujours fermé pour nous,
Vaincu par l'amitié, s'ouvrira devant vous.
De vos succès bientôt je reviendrai m'instruire.
Il s'agit de mon fils, de moi, de tout l'empire,
De votre ami surtout. C'est de vous seul, seigneur,
Que dépend désormais ma vie et mon bonheur.

NORCESTE.

Je voudrais vous servir. Ah! puisse-t-il, madame,
M'instruire du chagrin qu'il renferme en son âme!

Gertrude et Elvir sortent.

SCENE III.

NORCESTE, *seul.*

Mais d'où vient donc qu'Hamlet dans sa sombre langueur
A sa mère en secret n'a pas ouvert son cœur?
Sur le bruit répandu de la mort de son père,
Soudain pour le revoir j'ai quitté l'Angleterre,
Cette île où des complots peut-être en ces moments
Vont amener le trouble et de grands changements.
Mais des ennuis d'Hamlet que faut-il que je pense?
Qui peut de ses transports aigrir la violence?
Son cœur est vertueux, il n'a pas dû changer.
Mais Claudius... la reine... Ah! comment les juger?
Le soupçon dans les cours n'est que trop légitime;
C'est là qu'un grand secret n'est souvent qu'un grand crime.

SCÈNE IV.

NORCESTE, VOLTIMAND.

VOLTIMAND, *sur le haut de la scène.*

N'avancez pas, seigneur: le prince, furieux,
De ses cris effrayants fait retentir ces lieux.

Jamais dans ses transports il ne fut plus terrible :
On dirait que d'un dieu la vengeance invisible
Pour quelque grand forfait l'accable et le poursuit.
Dans quel trouble mortel l'ai-je vu cette nuit !
Mes bras l'ont arrêté fuyant dans les ténèbres,
Tremblant, pâle, égaré, poussant des cris funèbres.
Dans l'état déplorable où le destin l'a mis,
Son œil peut-il encor distinguer ses amis !

NORCESTE.

N'importe, permettez...

SCÈNE V.

HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND.

HAMLET, *dans la coulisse.*

Fuis, spectre épouvantable;
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable.

VOLTIMAND.

Vous l'entendez.

HAMLET.

Eh quoi ! vous ne le voyez pas !
Il vole sur ma tête, il s'attache à mes pas.
Je me meurs.

NORCESTE.

Revenez d'une erreur si funeste;
Ouvrez les yeux, seigneur; reconnaissez Norceste,
Que sa tendre amitié conduit auprès de vous.

HAMLET.

Ah ! Norceste, c'est toi ! Que cet instant m'est doux
O toi, le compagnon, l'ami de mon enfance,
Combien mon cœur troublé désirait ta présence !
Je sens qu'à ton aspect ce cœur moins agité
Retrouve un peu de force et de tranquillité.
Que, pour moi, mon ami, ton retour a de charmes !

NORCESTE.

Ah! calmez, cher Hamlet, ces mortelles alarmes.
Quelle mélancolie, au printemps de vos jours,
Vers leur terme à grands pas précipite leur cours!
Je prends part aux regrets que la nature inspire:
C'est de la voix du sang le légitime empire;
Mais à ce saint devoir c'est donner trop de pleurs.

HAMLET.

Sur des bords étrangers, hélas! de mes malheurs
Tu fus donc informé?

NORCESTE.

Oui, cher prince.

HAMLET.

Mon père!
Que du soleil encor ne voit-il la lumière!

NORCESTE.

Le temps, qui sait calmer les plus justes regrets,
Pourra peut-être enfin vous consoler.

HAMLET.

Jamais.
Rappelle-toi, Norceste, avec quelle tendresse
Ce père infortuné cultiva ma jeunesse!
J'étais loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût sitôt pour jamais l'enlever à mes vœux.
Il n'est plus, et sa cendre à peine est recueillie.
Que son trépas s'efface et que son nom s'oublie.
Lasse d'un deuil trop long, qui gênait ses désirs,
Je vois déjà ma cour revoler aux plaisirs.
Et moi, dans ce palais, l'œil fixé sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux père.
Mais toi, par quel bienfait, par quel heureux retour,
Le ciel t'a-t-il sitôt ramené dans ma cour?
Quand j'appris par tes soins la mort inattendue
Du roi que pleure encor l'Angleterre éperdue,

Mort, hélas! trop semblable au douloureux trépas
De mon malheureux père expiré dans mes bras,
J'ai cru que tes desseins te retiendraient encore
Éloigné pour long-temps de ces murs que j'abhorre.

NORCESTE.

Seigneur, au moment même où je vous ai mandé
Que le roi d'Angleterre, en son lit poignardé,
Avait fini trop tôt son illustre carrière;
Quand le peuple, alarmé d'un si triste mystère,
Cherchait à pénétrer dans d'horribles secrets,
Retenus avec soin dans les murs du palais;
Quand nos mers vous portaient cette affreuse nouvelle,
Aux bords de la Tamise un récit trop fidèle
M'apprend que votre père avait fini ses jours.
Je crois que votre cœur demande mes secours;
Je revole vers vous pour tâcher de suspendre
Ou d'essuyer les pleurs que vous deviez répandre.
Je m'attendais sans doute à vos justes regrets.
Mais comment expliquer ces lugubres accès,
Ce dégoût des humains, cette pâleur mortelle,
Cette obstination d'un désespoir rebelle,
Qui ne veut, tour à tour ou morne ou furieux,
Ni croire la raison, ni se soumettre aux dieux?
Est-ce là le tableau, la déplorable image
Qu'Hamlet devait m'offrir sur ce triste rivage?
Cher prince, ah! mon ami! si je plains vos douleurs,
Daignez me confier vos secrets et vos pleurs.

HAMLET.

Eh bien! quand tu m'appris qu'une main meurtrière
Avait d'un parricide affligé l'Angleterre,
Lisant ta lettre encor, de cette horreur surpris,
Une clarté soudaine a frappé mes esprits.
Me traçant le tableau d'une action si noire,
De mon père immolé tu me traçais l'histoire.

Je le vis succombant sous de pareils complots.
Que dis-je? ici dans l'ombre, et troublant mon repos,
Mon père a reparu, poussant des cris funèbres.
La vérité terrible au milieu des ténèbres
Vint ici m'apparaître, et passer son flambeau
Sur ces noirs attentats cachés dans le tombeau.

NORCESTE.

Ah! n'allez pas, trompé par une erreur extrême....

HAMLET.

Les effets sont pareils quand la cause est la même.
Va, mon ami, crois-moi, j'ai toute ma raison:
Mon père, en ce palais, est mort par le poison.
Le ciel et les enfers m'en donnent l'assurance.
Par un chemin sacré je marche à ma vengeance,
Et je ne lis partout sur ces murs odieux
Que les ordres sanglants que j'ai reçus des cieux.

NORCESTE.

De ces ordres, seigneur, quel est donc le mystère?
Sont-ils de vos ennuis la souce involontaire?
Expliquez-vous enfin.

HAMLET.

Garde-toi d'accuser
Ce cœur d'être trop prompt peut-être à s'abuser.
Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère;
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler. Plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde:
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse?
« O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas;

« Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
« Aux profanes mortels doivent être invisibles.
« Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
« Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
« La pâleur de mon front passerait sur le tien.
« Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
« Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
« Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau ;
« Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau.

NORCESTE.

Grands dieux !

HAMLET.

Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir ?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu ?
Je t'écoute en tremblant ; réponds, que me veux-tu ?
« O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
« Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre.
« On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours :
« Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
« Ta mère, qui l'eût dit ? oui, ta mère perfide
« Osa me présenter un poison parricide ;
« L'infâme Claudius, du crime instigateur,
« Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Il dit, et disparaît.

NORCESTE.

Un tel discours sans doute
A dû troubler votre âme, et je conçois....

HAMLET.

Ecoute.

Ne crois pas qu'à ces mots mon esprit éperdu
Sans de cruels combats se soit d'abord rendu.
Je résistai long-temps. Ce ciel que je révère
A vu si sans frémir j'osai juger ma mère.
Sans cesse à l'excuser mon cœur ingénieux
Trouvait quelque plaisir à démentir les dieux.
Mais cette nuit enfin, revenu plus terrible :
« Mon fils, m'a dit ce spectre, es-tu donc insensible ?
« Aux douceurs du sommeil ton œil a pu céder,
« Et ton père, en ces lieux, est encore à venger !
« Prends un poignard; prends l'urne où ma cendre repose.
« Par des pleurs impuissants suffit-il qu'on l'arrose ?
« Tire-la de sa tombe, et, courant m'apaiser,
« Frappe, et fumante encor reviens l'y déposer. »
Je m'éveille à ces cris. Hélas ! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste ;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite.
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

NORCESTE.

Sans doute mes récits, égarant vos pensées,
Ont produit ces erreurs dans le sommeil tracées.
Un roi meurt par un crime ; et pourquoi pensez-vous
Que votre père est mort par de semblables coups ?
Plus votre esprit le jour s'attache à ces mensonges,
Plus leur aspect, la nuit, vient consterner vos songes.
De là ces visions, ce spectre, ces accents,
Déplorables effets du trouble de vos sens.
Il faudra donc enfin, sur une vaine image
Qu'aurait dû loin de vous chasser votre courage,
Qu'un prince, qu'une mère, immolés par vos coups....

HAMLET.

Ah ! c'est ce qui me trouble et retient mon courroux.
J'enhardis, en tremblant, mon âme encor flottante.
La pitié m'attendrit, le meurtre m'épouvante.
Immoler Claudius, punir cet inhumain,
C'est plonger à sa fille un poignard dans le sein;
C'est la tuer moi-même. Ainsi, mon cher Norceste,
A tout ce qui m'aima mon bras sera funeste.
Je verrai donc ma mère embrassant mes genoux,
Suspendant par ses pleurs mes parricides coups,
Me dire : « Cher Hamlet, daigne encor me connaître :
« Epargne au moins, mon fils, le sang qui t'a fait naître,
« Le sein qui t'a conçu, les flancs qui t'ont porté.... »
Et je pourrais d'un bras par la rage agité....
Tu m'as séduit, ô ciel! Non, jamais ta justice
Ne m'aurait commandé cet affreux sacrifice.
Qui ! moi ! j'accomplirais ce décret inhumain !
Ou change de victime, ou cherche une autre main.
Sur un vil criminel je cours venger mon père,
Mais je n'attente point sur les jours de ma mère.

NORCESTE.

Ah ! comment ce palais plein de votre douleur
A-t-il repris sitôt sa joie et sa splendeur ?

HAMLET.

Hélas ! des rois bientôt la mémoire est éteinte.
Sur un bûcher fatal, non loin de cette enceinte,
Les restes paternels, ces restes précieux,
Ont été promptement portés loin de mes yeux.
L'urne qui les contient ne s'est pas fait attendre,
Et l'on n'a pas tardé d'y renfermer sa cendre.
Ah ! dieux ! si je pouvais....

NORCESTE.

Eh bien ! seigneur, parlez.
Qui peut rendre le calme à vos esprits troublés ?

Pour servir vos desseins il n'est rien que je n'ose.

HAMLET.

La cendre de mon père auprès de nous repose ;
Dans une urne vulgaire on l'a, sans monument,
Laissé, loin de mes pleurs, gémir impunément.
Mais j'ai reçu son ordre. Osons tirer sa cendre
De la tombe où le crime, hélas ! l'a fait descendre.
Je veux qu'à chaque instant cette cendre en ces lieux
De ses empoisonneurs fatigue au moins les yeux.
Que je te doive enfin cette douceur si chère
De presser sur mon cœur l'urne sainte d'un père.

NORCESTE.

Je vais vous obéir.

HAMLET.

Écoute, je veux plus :
Viens trouver avec moi la reine et Claudius.
Raconte devant eux, pour démêler leur crime,
L'attentat dont un roi dans Londres fut victime.
Emprunte à mes soupçons des rapports et des traits
Qui contraignent leurs fronts à trahir leurs forfaits ;
Dis que l'ambition, que l'amour, l'adultère,
Ont causé le malheur dont gémit l'Angleterre.
Si je vois leurs regards s'entendre ou se troubler,
Leur crime est vrai : je puis les punir sans trembler.
Maîtres de nos secrets, découvrons ce mystère,
Et nous verrons après ce qu'il nous faudra faire.
Grands dieux ! pardonnez-moi, si, trop lent à frapper,
Ce bras hésite encore et craint de se tromper.
Hélas ! sur des complots que tout mon cœur abhorre,
Permettez que ma voix vous interroge encore.
Que des signes certains et qu'un effroi vengeur
Dénoncent le coupable à ma juste fureur.
Pour rendre enfin la force à mes esprits timides,
Montrez-moi le forfait sur le front des perfides.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

CLAUDIUS, POLONIUS.

POLONIUS.

Seigneur, qu'en dites-vous? quoi! l'ordre en est donné!
C'est sous vos yeux qu'Hamlet doit être couronné!
Qu'allez-vous faire enfin, lorsque la reine ordonne
Qu'un fantôme de roi porte ici la couronne?
Voilà dans ce palais vos ennemis armés,
Et nos projets détruits aussitôt que formés.

CLAUDIUS.

A son couronnement je n'ai pas dû m'attendre.
Par quelque obstacle au moins je saurai le suspendre.
La reine veut par là, c'est du moins son espoir,
Aux yeux de ses sujets consacrer son pouvoir.
Mais, tout prêt à priver Hamlet du diadème,
Craignons dans ce complot de paraître moi-même.
Je dois avec prudence agir dans nos projets,
Par d'invisibles mains et des ressorts secrets.
Il faut de ce moment saisir les avantages.
Cours partout en secret acheter des suffrages.
Les soldats et leurs chefs, à prix d'or entraînés,
A me servir déjà sont tous déterminés.
Mes amis sont tout prêts à tenir leurs promesses;
Les faibles sont séduits par l'espoir des richesses;
Et ce riche butin dont ils vont me charger,

S'ils brûlent de l'offrir, c'est pour le partager.
Ils verront dans mes mains, comme une proie immense,
Ce pouvoir souverain qu'ils dévorent d'avance.
J'ai sondé tous les cœurs, ils m'ont tous entendu.
Tout est prêt, tout m'attend, me sert et m'est vendu.

POLONIUS.

Mais à vos grands desseins si la cour s'intéresse,
Si vous avez pour vous le soldat, la noblesse,
Il faut encor le peuple.

CLAUDIUS.

Oui, mes agents secrets
Le tournent contre Hamlet; sèment qu'en ce palais,
Avide de régner et fatigué d'un père,
Il força dans son cœur la nature à se taire;
Qu'un poison préparé par ce fils criminel
Fut versé de ses mains dans le flanc paternel;
Et que les noirs transports dont son âme est saisie
Sont les effets vengeurs du crime qu'il expie.
Ces bruits sourds, dans le peuple avec art répétés,
Par la haine aisément seront tous adoptés.
Il concevra sans peine une action si noire:
Plus les forfaits sont grands, plus il aime à les croire.

POLONIUS.

Mais surveillons Norceste, et sachons tout prévoir.
De retour sur nos bords, à peine il se fait voir,
Que les amis d'Hamlet découvrent leur audace.
De leurs desseins secrets je recherche la trace;
J'aurai les yeux ouverts sur ce pressant danger.

CLAUDIUS.

Informe-toi de tout, rien n'est à négliger.
Songe aux grands intérêts que je livre à ton zèle;
Sors, va tout disposer pour ma grandeur nouvelle.
Mais Hamlet et la reine approchent de ces lieux.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, NORCESTE.

GERTRUDE.

Mon fils, toujours des pleurs mouilleront-ils vos yeux?
De ce front obscurci de nuages si sombres
Que la voix d'une mère éclaircisse les ombres.
Songez, en repoussant ces ténébreux soucis,
A ce trône éclatant où vous serez assis.
Oui, tout vous est garant de la faveur céleste :
L'appui de Claudius, l'amitié de Norceste,
Mon amour et mes vœux, doivent vous rassurer.
Un jour plus pur se lève et vient nous éclairer.
Le peuple rassemblé frémit d'impatience,
Et demande à grands cris votre auguste présence.
Paraissez à leurs yeux comme un astre qui luit,
Pâle encor, mais vainqueur des ombres de la nuit.
Vous ne répondez point. Toujours à votre mère
De vos profonds chagrins vous cachez le mystère.
Parlez : un mot de vous, dissipant mon ennui...

CLAUDIUS, *à Gertrude.*

Pourquoi presser Hamlet? Ses secrets sont à lui.
Déjà pourtant son front me paraît moins sévère.
Prince, vous ne pouvez trop regretter un père:
Votre deuil justement lui prodigue ses pleurs ;
Mais le temps doit calmer les plus vives douleurs.
L'homme de sa raison doit toujours faire usage;
Il doit faire céder la souffrance au courage.
C'est un bonheur pour vous que par un prompt retour
Le ciel ait rappelé Norceste à votre cour.
Dans nos ennuis du moins l'amitié nous soulage.

HAMLET.

J'en ai déjà senti le charme et l'avantage.
Vous avez vu Norceste?

CLAUDIUS.

Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous.

HAMLET.

Il vous eût raconté
La triste mort du roi que pleure l'Angleterre.

CLAUDIUS.

Oui, le bruit s'en répand : ce n'est plus un mystère.

HAMLET.

Dit-on par quelle main?

NORCESTE.

Vous savez quels discours
Souvent la mort des rois fait naître dans les cours.
Parmi tous ces faux bruits, malaisés à comprendre,
Qu'au trépas de ce roi l'on se plut à répandre,
On dit que le poison...; mais je ne le crois pas.

CLAUDIUS.

Eh! comment supposer de pareils attentats?

HAMLET.

Mais qui soupçonne-t-on de cet énorme crime?

NORCESTE.

Un mortel honoré de la publique estime.

HAMLET.

Enfin qui nomme-t-on?

NORCESTE.

Un prince de son sang,
Qu'après lui la naissance appelait à son rang.

GERTRUDE.

Vous a-t-on informé qu'il eût quelque complice?

NORCESTE.

Oui...

HAMLET.

La reine peut-être?

GERTRUDE.

O ciel!... par quel indice
A-t-on pu découvrir...?

NORCESTE.

Je l'ignore.

GERTRUDE.

En secret
Quel motif donne-t-on d'un aussi grand forfait?

NORCESTE.

L'amour du diadème, une flamme adultère.

Bas à Hamlet.

Il n'est point troublé.

HAMLET, *bas, à Norceste.*

Non, mais regarde ma mère.

CLAUDIUS.

Prince, on l'a vu souvent: l'ambition, l'amour,
Par de fatals excès ont troublé cette cour.
Mais, prince, loin de vous de si tristes images!
Sans accuser de loin ces dangereux rivages,
N'avons-nous pas assez de nos propres malheurs?
Laissons à l'Angleterre et son deuil et ses pleurs:
L'Angleterre en forfaits trop souvent fut féconde.

HAMLET.

Les forfaits en tout temps sont l'histoire du monde.
Sortons, Norceste.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh bien! que pensez-vous?

CLAUDIUS.

Madame,
Le prince ignore tout.

GERTRUDE.

Le trouble est dans mon âme.

CLAUDIUS.

Vain effroi.

GERTRUDE.

Mais qui sait si son œil curieux
Ne cherchait pas, seigneur, nos secrets dans nos yeux?
Quels tourments j'ai soufferts, hélas! pour me contraindre!

CLAUDIUS.

Votre cœur vous parlait : voilà ce qu'il faut craindre.
Négligeons ces discours, et laissons-les passer
Sans remarquer le mot qui pourrait nous blesser.
Dissimulons toujours; et, dans un calme extrême,
Que notre esprit surtout soit maître de lui-même.
Mais de tout avec soin je me veux informer.
Quoique jamais Hamlet ne puisse m'alarmer,
Cherchons si ces discours, que le hasard fit naître,
N'ont point un but secret, quelque motif peut-être.
C'est pour ne craindre rien qu'il faut toujours songer
Que tout peut être à craindre et cacher un danger.

SCÈNE IV.

CLAUDIUS, POLONIUS, GERTRUDE.

POLONIUS.

Madame, tout est prêt. Vous fixerez vous-même
L'instant où votre fils ceindra le diadème.
Le peuple n'attend plus que son couronnement.
Les grands de votre cour, dans leur empressement,
Vont, en plaçant Hamlet au rang de leurs monarques,

De son pouvoir sacré lui présenter les marques.
Mais, prince, montrez-vous; le peuple est agité,
Des périls de la guerre il semble épouvanté;
On parle de complots, du retour de Norceste,
D'Hamlet prêt à mourir, d'un avenir funeste.
Paraissez, et bientôt vous aurez dissipé
Le bruit et les frayeurs dont le peuple est frappé.

CLAUDIUS.

Allons, je suis tes pas. Sur cet avis fidèle,
Je cours où la prudence, où le devoir m'appelle.
Vous, madame, à l'instant revoyez votre fils;
Pénétrez dans son cœur, sondez-en les replis;
Que sa tristesse enfin ne soit plus un mystère.
S'il est si vertueux, il doit chérir sa mère.
Faites enfin parler vos soupirs et vos pleurs.
Je soupçonne à mon tour ces étranges douleurs.
C'est trop tarder, marchons.

SCÈNE V.

GERTRUDE, *seule.*

D'où naissent mes alarmes?
Claudius brave tout; moi, je verse des larmes.
Dans quel asyle, ô ciel! puis-je encor me cacher?
Est-ce auprès de mon fils que je dois le chercher?
Ah! c'est là que pour moi l'avait mis la nature!
Ce n'est pas Claudius, hélas! qui me rassure.
Je ne sais, mais je tremble; une secrète horreur
Ajoute à mes soupçons, ajoute à ma terreur....
Mais que vois-je? Ophélie!

SCÈNE VI.

GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Ah ! permettez, madame,
Qu'osant à vos genoux vous découvrir mon âme...

GERTRUDE.

Expliquez-vous.

OPHÉLIE.

Hélas ! vous cherchez quel chagrin
De votre fils bientôt va trancher le destin.

GERTRUDE.

Vous le sauriez !

OPHÉLIE.

Daignez me promettre d'avance
Que ce cœur généreux oublîra mon offense.

GERTRUDE.

Et quel crime si grand auriez-vous donc commis?
Claudius... mais plutôt parlez-moi de mon fils.
Vous auriez de ses maux pénétré le mystère?
Ah! qui sont-ils? parlez, éclairez une mère.

OPHÉLIE.

Madame....

GERTRUDE.

C'en est trop, répondez, je le veux.

OPHÉLIE.

Vous connaissez du roi les ordres rigoureux :
Nul mortel à ma foi ne doit jamais prétendre,
Et je ne puis sans crime ou le voir ou l'entendre.
Le prince m'a forcée à braver ce devoir.

GERTRUDE.

Comment ?...

OPHÉLIE.

Nous nous aimons, mais, hélas! sans espoir.
Nous avons tous les deux, à cet ordre rebelles,
Renfermé dans nos cœurs nos ardeurs mutuelles;
Mais c'est moi dont les feux, trop prompts à me trahir,
Ont aux regards du prince osé se découvrir.
Ainsi jusqu'à l'excès sa flamme est parvenue.
De là ce sombre ennui dont la cause inconnue
Sur son sort tant de fois alarma votre cour:
Son désespoir, ses maux sont nés de notre amour.
Qu'un autre choix vous venge et punisse mon crime.
A ce tourment, hélas! je me livre en victime;
Heureuse si ma mort, en croissant son ennui,
Ne vous en prive pas, quand je m'arrache à lui!

GERTRUDE.

Non, vous vivrez tous deux. O moment plein de charmes!
Je pourrai donc, mon fils, sécher enfin tes larmes.
Ses feux seuls ont produit sa secrète langueur.
Hélas! est-on toujours le maître de son cœur!
Je conçois de vos maux quelle est la violence.
Sans doute il est affreux d'aimer sans espérance;
Mais enfin par l'hymen je puis combler vos vœux.
Je n'ai qu'à dire un mot: j'y consens, je le veux.
Vivez, régnez, aimez; je n'aspire moi-même
Qu'à placer sur vos fronts l'éclat du diadème.
Je cours vers Claudius dans cet heureux moment.
Je vous réponds déjà de son consentement.
Quel ennui si mortel, quelle mélancolie
Tiendrait contre l'espoir d'obtenir Ophélie!
Embrassez-moi, ma fille. Allez; que ce grand jour
Couronne tant d'attraits, de vertus et d'amour!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

—

SCÈNE I.

HAMLET, *seul.*

En vain j'ai donc voulu, m'armant d'un stratagème,
Surprendre un criminel maître et sûr de lui-même.
Ma mère ainsi que lui n'a pu dissimuler :
J'ai vu son front pâlir, ses regards se troubler.
Quoi ! ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence,
Sans remords, sans terreur, comme un crime étranger.
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer.
S'ils étaient innocents ! Non : l'ombre de mon père
Exprès pour m'égarer n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant, par lui-même enfanté !
Si mes sens m'abusaient ! si cette main fumante
Offrait au ciel le sang d'une mère innocente !...
Je ne sais que résoudre... immobile et troublé...
C'est rester trop long-temps de mon doute accablé ;
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Eh ! qu'offre donc la mort à mon âme abattue ?
Un asyle assuré, le plus doux des chemins,
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être ?
La mort... c'est le sommeil.... c'est un réveil peut-être.
Peut-être... Ah ! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.

Devant ce vaste abyme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siége à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!
Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie!
Mais il craint dans ses maux, au-delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage!
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.
Mais je vois Ophélie. Oh! si des traits si doux
Suspendaient mes tourments!

SCÈNE II.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Hamlet, je viens à vous.
Cher prince, de nos feux j'ai trahi le mystère.
Vous n'outragerez point les volontés d'un père.
La reine, qui vous aime, a tout appris par moi.
Eh! comment lui cacher que le don de ma foi,
Lorsqu'à périr ici chaque jour vous expose,
Peut seul finir des maux dont l'amour est la cause!
Que n'avez-vous pu voir quel tendre embrassement
M'a confirmé sa joie et son consentement!
Tant d'amour l'a touchée : elle veut elle-même
Placer sur notre front le sacré diadème.
Mais quels sont ces soupirs avec peine arrachés.

Et ces sombres regards à la terre attachés?
Voyez-vous mon bonheur avec indifférence?

HAMLET.

Le bonheur quelquefois est plus loin qu'on ne pense!

OPHÉLIE.

Qu'entends-je! quels discours! Seigneur, vous vous troublez;
D'un ennui plus profond vos sens sont accablés.
Eh quoi! déjà pour moi votre ardeur affaiblie...

HAMLET.

Que tu me connais mal, ô ma chère Ophélie,
Si tu crois que mon cœur, épris de tes attraits,
Une fois enflammé, puisse changer jamais!
Ce cœur jusqu'au tombeau brûlera pour tes charmes.

OPHÉLIE.

D'où vient donc, malgré toi, vois-je couler tes larmes;
Qu'un profond désespoir, peint dans tes tristes yeux,
Ne semble m'annoncer que d'éternels adieux?
N'expliqueras-tu pas quel poison te consume?

HAMLET.

Non, tu n'en conçois pas la funeste amertume.

OPHÉLIE.

Ainsi ces nœuds charmants, cet autel fortuné
Où mon sort sous tes lois allait être enchaîné...
Hélas!... je me trompais, ce n'était qu'un vain songe.

HAMLET.

Notre amour seul fut vrai; le reste est un mensonge.

OPHÉLIE.

Cruel, ton cœur aussi s'est donc fermé pour moi!

HAMLET.

Que ne peut-il, hélas! s'épancher devant toi!
Un obstacle invincible à ce désir s'oppose.
Tu verras mon trépas sans en savoir la cause.
Plains-moi, plains un amant qui craint de t'
Qui meurt s'il ne t'obtient, et ne peut t'acce

Si le sort l'eût voulu, nés tous deux l'un pour l'autre,
Quel bonheur sur la terre eût égalé le nôtre?
Douces conformités et d'âges et de désirs!
Le ciel autour de nous rassemblait les plaisirs.
Je ne te parle point de la grandeur suprême:
Ton cœur, je le sais trop, n'a cherché que moi-même.
Cependant... ô regrets!

OPHÉLIE.

Achève.

HAMLET.

Je ne puis.

OPPHÉLIE.

Pourquoi?

HAMLET.

C'est à la tombe à cacher mes ennuis.

OPHÉLIE.

Tu veux quitter la vie?

HAMLET.

Il est temps que j'en sorte.
Sur toi, sur mon amour, mon désespoir l'emporte.
Va, crois-moi, du bonheur les jours purs et sereins
Rarement sur la terre ont lui pour les humains.
En chagrins dévorants que de sources fécondes!
Des plaisirs si trompeurs! des douleurs si profondes!
Et que faire, Ophélie, en ce séjour affreux?
Traîner dans les soupçons mon destin malheureux;
Écouter les mortels sans croire à leur langage;
De leurs divisions voir l'affligeante image;
Pas un sincère ami dont la fidélité
Conduise jusqu'à nous l'auguste vérité,
La vérité, grands dieux! qui, si noble et si belle,
Devrait être des rois la compagne éternelle;
Des guerres, des traités, d'infructueux projets,
Des lauriers toujours teints du sang de nos sujets;
Au-dedans, des complots, des cœurs ingrats, perfides;

Du poison préparé par des mains parricides.
Ah ! puisqu'à tant de maux le ciel livra mes jours,
Sans doute il m'autorise à terminer leur cours.
Eh qu'importe à ce dieu qu'abrégeant ma misère,
J'aie un instant de moins à gémir sur la terre?
Languissant, abattu, souffrant, prêt à périr,
Mon malheur est de vivre, et non pas de mourir.

OPHÉLIE.

Qu'oses-tu dire, ô ciel ! quel désespoir t'égare?
Ta douleur à la fin t'a donc rendu barbare?
Hélas! je nourrissais cet espoir si charmant
D'essuyer quelque jour les pleurs de mon amant :
L'hymen va, me disais-je, au gré de mon envie,
Par de nouveaux devoirs l'attacher à la vie.
Je ne te parle plus de mes feux ni de moi.
Mais pour oser mourir, ta vie est-elle à toi?
Ta grandeur, ton devoir la livre à ta patrie.
Entends à tes côtés le Danois qui te crie :
« J'ai remis dans tes mains mon sort, ma liberté ;
« Entre ton peuple et toi n'est-il plus de traité?
« C'est à toi que le faible a commis sa défense.
« Punir les oppresseurs, soutenir l'innocence,
« Protéger les sujets contre leurs ennemis,
« Voilà les droits sacrés que le ciel t'a remis.
« De leurs malheurs cachés préviens, détruis les causes :
« Ce sont là tes devoirs. Meurs après, si tu l'oses. »

HAMLET.

Hélas!

OPHÉLIE.

Ne gémis plus, mais règne.

HAMLET.

Que dis-tu?
Garde-toi bien surtout d'outrager ma vertu.
Vous le savez, grands dieux! ma plus douce espérance

Était de voir mon peuple heureux sous ma puissance.
Sans doute en m'accablant vous m'imposez la loi
De descendre d'un rang qui n'est plus fait pour moi.

A Ophélie.

Et toi, de qui l'amant et t'offense et t'adore,
Renonçons à l'espoir de nous revoir encore.
Adieu... Je vais bientôt...

OPHÉLIE.

Tes pleurs me font frémir;
Ton cœur se trouble, hésite, et cherche à s'affermir :
Tu caches un dessein.

HAMLET.

Qui ! moi !

OPHÉLIE.

Je veux l'apprendre,
Je veux tout découvrir.

HAMLET.

Qu'osez-vous entreprendre ?

OPHÉLIE.

C'est trop souffrir. Cruel, quels sont donc tes malheurs ?
Que je t'aide du moins à porter tes douleurs !

HAMLET.

Leur poids t'accablerait.

OPHÉLIE.

Connais mieux mon courage.
Penses-tu que les pleurs fassent seuls mon partage ?
Pour te sauver, Hamlet, s'il ne faut que périr,
Viens me voir expirer, et t'apprendre à souffrir.

HAMLET.

Malheureuse !... et sais-tu jusqu'où va ma constance ?
Entends-tu dans les airs le cri de la vengeance ?
Vois-tu soudain les morts se montrer à tes yeux,
Errer sous ces lambris des spectres odieux ?
Le jour, vois-tu les cieux couverts d'ombres funèbres ;

La nuit, des feux sanglants sillonner les ténèbres?
Sens-tu par les enfers ton esprit agité,
Dans ton cœur expirant tout ton sang arrêté?

OPHÉLIE.

Qu'entends-je, ô ciel! N'importe! il faut me satisfaire!
Parle, achève, éclaircis cet horrible mystère.

HAMLET.

Laisse-moi mourir seul.

OPHÉLIE.

Non, tu ne mourras pas.

HAMLET.

Tremblez.

OPHÉLIE.

Je ne crains rien.

HAMLET.

Fuyez.

OPHÉLIE.

Je suis tes pas.

SCÈNE III.

HAMLET, GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, *à Gertrude, qui entre.*

Ah! madame, parlez, et secondez mes larmes:
Mes efforts contre Hamlet sont d'impuissantes armes.
Arrachez son secret: peut-être qu'en ce jour
La nature sur lui pourra plus que l'amour.

GERTRUDE.

Vous verrai-je toujours, le front morne et sévère,
Fixer, mon cher Hamlet, vos regards sur la terre?
De sinistres objets uniquement frappé,
Toujours d'un vain effroi serez-vous occupé?
Ignorez-vous, mon fils, avec tant de courage,

Que vers des jours nouveaux nos jours sont un passsge,
Que tout homme ici-bas n'est né que pour mourir?

HAMLET.

Madame, je le sais.

GERTRUDE.

Eh! pourquoi donc souffrir
Qu'à des ennuis secrets votre force succombe?
Vous tairez-vous, mon fils, sur le bord de la tombe?
Votre cœur avec moi craint-il de s'épancher?

HAMLET.

Plus mes malheurs sont grands, plus je dois les cacher.

GERTRUDE.

Auriez-vous ou commis ou conçu quelque crime?

HAMLET.

Ce bras n'est point souillé; mes vœux sont légitimes.

GERTRUDE.

D'où vous vient donc, mon fils, cet air sombre, abattu?
Cette triste langueur sied mal à la vertu.
De vous sur ces dehors que voulez-vous qu'on pense?

HAMLET.

Mais si mon cœur est pur, que me fait l'apparence?

GERTRUDE,

Eh! quel est donc, mon fils, ce secret important?
Mon trouble, ma terreur augmente à chaque instant.
Au nom de ma tendresse, au nom de ta naissance,
Par ces soins maternels que j'eus de ton enfance,
Apprends-moi... Tu pâlis, tout tes sens sont glacés;
Tes cheveux sur ton front d'horreur sont hérissés.
Qui te rend tout à coup immobile, insensible?
Tes yeux semblent fixés sur quelque objet terrible.

HAMLET, *voyant l'ombre de son père.*

C'est sur lui.... le voilà; ne le voyez-vous pas?
Parle, que me veux-tu?

GERTRUDE.

Sors de ce trouble, hélas !

HAMLET, *voyant encore l'ombre.*

Regardez, c'est lui-même ; il menace, il s'avance.
Où me cacher ? où fuir sa fatale présence ?
Je ne puis.

GERTRUDE.

Hé ! mon fils !

HAMLET.

Je ne pourrai jamais....

GERTRUDE.

Que t'a-t-il commandé ?

HAMLET.

Non, de pareils forfaits
Ne nous sont point prescrits par la bonté céleste.
Que croire à ton aspect, ombre chère et funeste ?
Viens-tu pour me troubler d'un prestige odieux ?
Viens-tu pour m'annoncer la volonté des dieux ?
Si tu n'es des enfers qu'une noire imposture,
Qui t'a donné le droit d'affliger la nature ?
Si les ordres du ciel s'expliquent par ta voix,
Donne donc le pouvoir d'exécuter ses lois.

GERTRUDE.

Quelles lois, ô mon fils !

HAMLET.

Le trouble où je me plonge
De mes sens prévenus vous paraît un mensonge.

GERTRUDE.

En pourrais-tu douter ? ne vois-tu point, hélas !
Que c'est ta seule erreur...

HAMLET.

Ne vous y trompez pas,
Tout est réel, madame !

GERTRUDE.

A quelle horreur livrée,
Par quels secrets combats son âme est déchirée !

HAMLET, *à sa mère.*

C'est vous, hélas ! sur moi qui vous attendrissez !

A Ophélie.

Ces larmes, savez-vous pour qui vous les versez ?

SCENE IV.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, OPHÉLIE.

HAMLET, *continuant.*

Ciel ! je vois Claudius !

GERTRUDE, *à Claudius.*

Seigneur, qui vous amène ?
Venez-vous voir mon fils, lorsque sa mort prochaine...

CLAUDIUS.

Eh quoi ! de leur hymen le moment souhaité...

GERTRUDE.

De cet espoir en vain mon cœur s'était flatté.
Mon fils de ses douleurs va mourir à ma vue,
Sans que jamais la cause en ait été connue.

CLAUDIUS.

Son sort cruel m'étonne, et j'en plains la rigueur.
Mais, puisque enfin l'amour ne peut fléchir son cœur,
Vous savez quelle loi funeste à ma famille
Rend les flambeaux d'hymen interdits pour ma fille :
Révoquez un arrêt qu'a dicté le courroux ;
Permettez que ma main lui choisisse un époux ;
Que des nœuds moins brillants...

HAMLET.

Il se réveille tout à coup de son espèce d'assoupissement et se lève.

Il n'en est plus pour elle.
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.

Avez-vous oublié que je suis votre roi?
J'aime, je suis aimé, votre fille a ma foi :
Nul mortel à sa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en souverain me faire assez entendre.
Ce cœur, que vous jugez sans force et sans vertu,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait abattu.

Regardant Claudius.

Sans doute ici mon sceptre excite quelque envie ;
Mais si je dois bientôt abandonner la vie,
Je n'en sortirai pas que ce bras furieux
N'ait assouvi ma haine et satisfait les dieux.

SCÈNE V.

CLAUDIUS, GERTRUDE, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

Quel est donc ce transport que je ne puis comprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Auprès d'un fils, seigneur, je dois me rendre.

A Ophélie.

Suivez mes pas, ma fille : il le faut secourir,
Et je vais avec vous le sauver ou mourir.

SCÈNE VI.

CLAUDIUS, *seul.*

A quel trouble inouï ce palais est en proie!
D'où naît cette fureur que le prince déploie?
Saurait-il mes projets? aurait-il soupçonné
Par quel complot son père est mort empoisonné?
Aurait-il pénétré...? Polonius s'avance.

SCENE VII.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

Le prince vient enfin de rompre le silence.
Il me quitte à l'instant. Sans pouvoir se dompter,
Sa fureur à mes yeux vient enfin d'éclater.
Il en veut à mes jours, et déjà sa colère
S'apprête à me punir du trépas de son père.
Il prévoit ses périls ; mais, dans son vain courroux,
Sans pouvoir s'y soustraire, il sentira mes coups.
Ah ! je n'attendrai pas que ses sanglants caprices
Me livrent sans défense à l'horreur des supplices.
Ne perdons point de temps, il faut le prévenir.
Le conseil, tous les grands vont-ils se réunir ?

POLONIUS.

On n'attend plus que vous ; rendez ce jour funeste
A cette ombre de prince, au parti qui lui reste.
Vous verrez en ce jour vos destins décidés ;
Mais vous êtes perdu si vous ne le perdez.
Norceste dans la ville a jeté les alarmes ;
Aux partisans d'Hamlet il fait prendre les armes.
Je n'en saurais douter, vos périls sont affreux :
Ils vont fondre sur vous ; marchez au-devant d'eux.

CLAUDIUS.

O ciel, autour de moi que de périls ensemble!
Le trône est sous mes yeux, je le touche, et je tremble!
Tantôt j'étais tranquille, et tout vient m'agiter.
Quel pas je vais franchir ! quel coup je vais tenter !

POLONIUS.

Hésiter, c'est vous perdre; et si bientôt vous-même
Ne ramenez le sort par votre audace extrême ;

Si, prompt à vous trahir, lent à vous protéger,
Vous tardez d'un moment...

CLAUDIUS.

Eh bien! tout va changer.
Agissons, il est temps.

POLONIUS.

Seigneur, daignez m'en croire,
C'est un instant bien pris qui donne la victoire.
Pour vous tous vos amis vont voler au trépas.
Osez, je réponds d'eux.

CLAUDIUS.

Je suis sûr des soldats.
Le conseil...?

POLONIUS.

Vous attend : une garde fidèle
En protége l'enceinte, et je vous réponds d'elle.

CLAUDIUS.

Entrons donc au conseil... Surtout que mes amis
Songent bien aux discours qui m'ont été promis.
Dès que j'annoncerai que la reine elle-même
Ordonne que son fils se place au rang suprême,
A peine aurai-je feint par mes empressements
D'appeler sur Hamlet vos vœux et vos serments,
Que les uns aussitôt, m'opposant son délire,
Présagent les malheurs qui menacent l'empire
Si par ses noirs accès autant que par ses lois
Ce monarque en démence insultait aux Danois;
Que d'autres, pour Hamlet se parant d'un faux zèle,
Le perdent en feignant de prendre sa querelle;
Et qu'enfin réunis d'une commune voix
Ils déclarent Hamlet déchu du rang des rois.
Alors, que le conseil, d'une ardeur empressée,
Retrouvant, dans le cours de ma gloire passée,
La vertu d'un monarque et le cœur d'un soldat,

Me force d'accepter les rênes de l'état.
Et moi, comme étonné de ces nombreux suffrages,
Me refusant d'abord à ce concours d'hommages,
Tu me verras enfin céder à ce torrent;
Je plaindrai même Hamlet; d'un œil indifférent
Je feindrai d'accepter ce pesant diadème,
Ce rang d'où je l'aurai précipité moi-même.

POLONIUS.

Quand le conseil soumis à vos ordres sacrés
Vous aura de ce trône aplani les degrés,
Maître du sort d'Hamlet, que ferez-vous encore?
Redoutons les transports d'un peuple qui l'honore :
Il peut s'armer pour lui.

CLAUDIUS.

Ses efforts seront vains.
Au sortir du conseil j'achève mes desseins.
De grands et de soldats une nombreuse élite
En foule sur mes pas vole et se précipite ;
Ils me proclament roi. Ce coup inattendu
Etonne, et me soumet ce peuple confondu.
J'entre dans le palais. Tout frémit à ma vue.
Je ne crains plus les cris d'une mère éperdue;
Je fais saisir Hamlet. Qu'il aille sans retour
Achever ses destins dans l'ombre d'une tour.

POLONIUS.

Mais ne craignez-vous pas que cette violence
Des Danois tôt ou tard n'éveille la vengeance ?
De là que de périls cachés ou menaçants,
De partis pour Hamlet sans cesse renaissants!
Mais si jamais le sort entre ses mains vous livre...

CLAUDIUS.

Un roi dépossédé n'a pas long-temps à vivre ;
Il est perdu surtout si l'on s'arme en son nom,
Et son tombeau jamais n'est loin de sa prison.

A ma fille avec soin cachons ce noir mystère :
Elle irait à l'amant sacrifier le père.
Mais le conseil s'assemble : il en est temps, suis-moi,
Et viens dans ton ami reconnaître ton roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

HAMLET; NORCESTE, *avec l'urne.*

NORCESTE.

La voilà donc, seigneur, cette urne redoutable
Qui contient d'un héros la cendre déplorable.
Donnez un libre cours à vos justes douleurs;
Sur cette urne un moment laissez couler vos pleurs.
Mais contre Claudius armez-vous de courage.
Opposons nos efforts aux efforts de sa rage.
Un parti qui se cache, et qui lui sert d'appui,
Va, dit-on, au conseil se déclarer pour lui.
Son audace peut tout : en cet instant peut-être
Vous n'êtes qu'un sujet, et Claudius est maître.
Ophélie et la reine ignorent des projets
Dont il sait avec art dérober les secrets.
Il feint de vous servir : son adresse prudente
Par là sait mieux tromper une mère, une amante.
Habile à déguiser ses noires trahisons,
Il écarte de lui leurs yeux et leurs soupçons.
Il faut les éclairer sur ses complots perfides.
Prince, il vous reste encor des sujets intrépides :
Je cours les réunir, enflammer leur courroux,
Et tous ainsi que moi sauront mourir pour vous.

HAMLET.

Que m'importe le trône et ce jour qui m'éclaire!
Si je respire encor, c'est pour venger mon père.

Norceste sort.

SCÈNE II.

OPHÉLIE, HAMLET.

OPHÉLIE.

Seigneur, souffrez qu'ici, pour la dernière fois,
Une amante à vos pieds fasse entendre sa voix.
Pour mon père tantôt votre haine inflexible
A pénétré mon cœur du coup le plus sensible.
Il n'aspirait, hélas! qu'à vous voir mon époux;
Il vous plaint, il vous aime, il s'attendrit sur vous;
Il voudrait, s'il se peut, vous tenir lieu de père.

HAMLET.

Lui, ce barbare!

OPHÉLIE.

O ciel! quelle ardente colère
A son nom seulement étincelle en vos yeux!
S'il excitait lui seul vos transports furieux!
Si c'était lui... je tremble... hélas!

HAMLET.

Qu'osez-vous dire?

OPHÉLIE.

Votre cœur en secret à la vengeance aspire:
Voilà de vos chagrins le principe inconnu.
Par la haine entraîné, par l'amour retenu...
J'entrevois... oui, seigneur, le soin qui vous anime
Cherche à frapper ici quelque grande victime.
Vous prétendez en vain me le dissimuler:
Celui que votre bras va bientôt immoler...

HAMLET.

Achevez.

OPHÉLIE.

C'est mon père; oui, seigneur, c'est lui-même.
Tantôt, à son aspect, votre surprise extrême,
Votre horreur, vos discours, vos funestes transports,

Cette ombre tout à coup quittant le sein des morts...
Non, je n'en doute plus, votre sombre furie
Du sang de Claudius brûle d'être assouvie.
Mais pourquoi l'accuser? quel forfait est le sien?
Vous, massacrer mon père!

HAMLET.

Il m'a privé du mien.

OPHÉLIE.

Quelle erreur te séduit!

HAMLET.

Je sais ce qu'il faut croire;
Le ciel s'est expliqué.

OPHÉLIE.

Tu vas souiller ta gloire.

HAMLET.

Ma gloire est d'être fils.

OPHÉLIE.

Et la mienne, à mon tour,
Est au devoir du sang d'immoler mon amour.
Je n'examine point si mon père est coupable.
De complots, d'attentats je le crois incapable;
Mais eût-il sous mes yeux sacrifié son roi,
Criminel pour tout autre, il ne l'est pas pour moi;
Il est mon père enfin : je prendrai sa défense.
Sur quel droit cependant fondes-tu ta vengeance?
Je vois quel trouble horrible a séduit ta raison :
Tu n'as devant les yeux que meurtre, trahison;
Ton cœur avec plaisir, pour venger la nature,
D'un crime imaginaire a conçu l'imposture.
D'un sang qui m'est si cher rougirais-tu ta main?
Quoi! tu connais l'amour, et tu n'es pas humain?
Hélas! combien le ciel trompait mes espérances!
Aux autels de l'hymen mon cœur volait d'avance;
C'est là que j'espérais t'accepter pour époux :

Ton erreur pour jamais romprait des nœuds si doux !
Il en est temps encor, prends pitié de toi-même;
Ne perce pas ce cœur qui t'accuse et qui t'aime.
C'est ton amante en pleurs qui tombe à tes genoux.
Sur l'auteur de mes jours suspends du moins tes coups.
Songe, si quelque erreur t'entraînait dans le crime,
Combien tes longs remords vengeraient ta victime !
Ne mets pas entre nous un rempart éternel,
Et ne me réduis pas au supplice cruel
D'avoir ma flamme à vaincre, et, que sais-je? peut-être
De trahir en t'aimant le sang qui m'a fait naître.

HAMLET.

Ah ! dans ce cœur plaintif, indigné, furieux,
Vois l'amour balancer et mon père et les dieux,
Ces dieux qui m'ont parlé, ces dieux dont la puissance
Charge un simple mortel du soin de sa vengeance.
J'ai voulu cependant, les accusant d'erreur,
Courir à tes genoux abjurer ma fureur.
Une effroyable voix, me rendant ma colère,
M'a crié tout à coup : « As-tu vengé ton père? »
Je tirais ce poignard, l'amour m'a retenu.
Le ciel enfin l'emporte, et l'instant est venu.
Enfin, mon père est mort, il faut que je le venge.
Un si saint mouvement n'admet point de mélange.
Nous pouvons l'un et l'autre éteindre notre amour;
Mais à mon père, hélas ! qui peut rendre le jour?
Une semblable plaie est à jamais saignante.
On remplace un ami, son épouse, une amante;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

OPHÉLIE.

Hamlet .. écoute encore.

HAMLET.

Epargne-moi tes larmes..

Je vois tout ton amour, ta douleur et tes charmes ;
Mais quand l'amour plus fort, enchaînant mon courroux,
Aux autels malgré moi me rendrait ton époux,
Du pied de ces autels reprenant ma colère,
De cette main bientôt j'irais venger mon père,
Verser le sang du tien, t'en priver à mon tour,
Et servir la nature en outrageant l'amour.

Il s'assied.

OPHÉLIE.

Ah ! tu m'as fait frémir. Va, tigre impitoyable,
Conserve, si tu peux, ta fureur implacable !
Mon devoir désormais m'est dicté par le tien :
Tu cours venger ton père, et moi sauver le mien.
Je ne le quitte plus ; de tes desseins instruite,
Je vais l'en informer, m'attacher à sa suite,
Jusqu'au dernier soupir lui prêter mon appui,
Et, s'il meurt, l'embrasser et périr près de lui.
Non, je ne croirai point qu'Hamlet, impitoyable,
Nourrisse avec plaisir un transport si coupable.
Le temps, l'amour, le ciel, vont bientôt t'éclairer ;
Mais, si de ton erreur rien ne te peut tirer,
Je n'entends plus alors, à te perdre enhardie,
Que l'intérêt du sang qui m'a donné la vie.

SCÈNE III.

HAMLET, *seul.*

Ah ! je respire enfin ; j'ai su dompter l'amour.
Je puis à ma fureur me livrer sans retour.

En regardant l'urne.

Gage de mes serments, urne terrible et sainte,
Que j'invoque en pleurant, que j'embrasse avec crainte,
C'est à vous d'affermir mon bras prêt à frapper.
Barbare Claudius, ne crois pas m'échapper.

Mais quand j'aurai cent fois ma vengeance assouvie,
Est-il en mon pouvoir de te rendre la vie,
Mon trop malheureux père? Ah! prince infortuné,
Ou pourquoi n'es-tu plus, ou pourquoi suis-je né?
Eh quoi! ton noble aspect, ton auguste visage,
Au moment du forfait n'ont point fléchi leur rage!
Les cruels... ils ont pu... Tu ne jouiras pas,
Perfide empoisonneur, du fruit de son trépas.
Je crois déjà, je crois, dans ma vengeance avide,
Presser ton cœur sanglant dans ton sein parricide.
Oui, perfide, oui, cruel, ces mains vont t'immoler;
Voici l'autel terrible où ton sang va couler.
Mais de mon père, ô ciel! je sens frémir la cendre.
Mes transports jusqu'à lui se sont-ils fait entendre!
O poudre des tombeaux, qui vous vient agiter?
Est-ce pour m'affermir ou pour m'épouvanter?
Cendre plaintive et chère, oui, j'entends ton murmure;
Oui, ce poignard sanglant va laver ton injure.
C'était pour te venger que j'ai souffert le jour;
C'en est fait, je te venge, et je meurs à mon tour.
Mais que vois-je?

SCÈNE IV.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah! mon fils, quel est ce front sévère.
Ce regard menaçant, cet air farouche, austère?

HAMLET.

Ma mère...

GERTRUDE.

Explique-toi.

HAMLET.

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui! moi!

HAMLET.

Ce n'est pas vous qui devez me chercher!

GERTRUDE.

Que dis-tu?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux sacrifice
Prescrit à mon devoir la céleste justice?

GERTRUDE.

Dieux!

HAMLET.

Où mon père est-il? d'où part la trahison?
Qui forma le complot? qui versa le poison?

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel silence
Dans la nuit des tombeaux retiendrait la vengeance:
Elle est sortie.

GERTRUDE.

O ciel!

HAMLET.

J'ai vu...

GERTRUDE.

Qui?

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il?

HAMLET.

Du sang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi ! j'aurais pu commettre une action si noire !

HAMLET.

Démentez donc le ciel, qui me force à le croire !
Son instant est venu.

GERTRUDE.

Vous oseriez penser....!

HAMLET.

De ce fer à vos yeux je voudrais me percer,
Si d'un pareil soupçon la plus faible apparence
Un moment dans mon cœur avait pris sa naissance ;
Mais c'est le ciel qui parle, il doit être écouté.
Deux fois du sein des morts à mes yeux présenté,
Mon père a fait monter la vérité terrible.
Ne traitez point d'erreur ce qui semble impossible :
Pour vous juger coupable, il a fallu deux fois
Que la mort étonnée ait suspendu ses lois.
Vous me croyez trompé par mes esprits timides ;
Mais si des dieux partout l'œil suit les parricides,
Si d'eux, morts ou vivants, nous dépendons toujours,
Qui nous dit qu'à leur voix les monuments sont sourds?
Et qui connaît du ciel jusqu'où va la puissance?
En vain le meurtrier croit braver la vengeance :
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Ces marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir ;
Il verra tout à coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime,
Et ce flambeau du jour, allumé par les dieux,
Ils n'ont qu'à dire un mot, va pâlir à nos yeux.
Vous vous troublez, madame?

GERTRUDE.

Eh ! puis-je, hélas ! l'entendre
Sans céder à l'effroi qui vient de me surprendre?
Ah ! laisse-moi, mon fils, ou ce comble d'horreur...

HAMLET.

Dans un cœur innocent d'où naît cette terreur ?

GERTRUDE.

Comment ne pas frémir quand ta voix effrayante...

HAMLET.

Forcez donc mes soupçons à vous croire innocente.

GERTRUDE.

Que faut-il faire ?

HAMLET.

Il faut... C'est à vous de songer
Par quel nouveau serment je vais vous engager.

GERTRUDE.

Parle.

HAMLET.

Il lui présente l'urne.

Prenez cette urne, et jurez-moi sur elle :
« Non, ta mère, mon fils, ne fut point criminelle. »
L'osez-vous, je vous crois.

GERTRUDE.

Donne.

HAMLET.

Vous hésitez.

GERTRUDE.

Ah! pardonne à mes sens encor trop agités...

HAMLET.

Attestez maintenant...

Il lui met l'urne entre les mains.

GERTRUDE.

Eh bien!... oui... moi... j'atteste...
Je ne puis plus souffrir un objet si funeste.

Elle tombe sans connaissance sur un fauteuil. Hamlet place l'urne sur une table qui est à côté du fauteuil.

HAMLET.

Ma mère!

GERTRUDE.

Je me meurs!

HAMLET.

Ah! revenez à vous;
Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux!
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous, si le remords vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux.
Chère ombre, enfin tes vœux n'ont plus rien à prétendre:
L'excès de ses douleurs doit apaiser ta cendre.

SCÈNE V.

GERTRUDE, HAMLET, ELVIRE.

ELVIRE.

Ah! madame, tremblez! consommant ses forfaits,
Claudius en fureur assiége le palais.
Norceste et ses amis en défendent la porte;
Mais Claudius, suivi d'une effroyable escorte,
Renverse tout obstacle, et peut-être à vos yeux
Va d'un combat funeste ensanglanter ces lieux.

HAMLET.

Claudius!

Elvire sort.

SCÈNE VI.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah! mon fils!

HAMLET.

Lui! ce monstre! qu'il vienne,
Qu'il vienne, je l'attends; ma vengeance est certaine:
C'est le ciel sous mes coups qui l'amène aujourd'hui.

GERTRUDE.

Que la pitié te touche !

HAMLET.

Il n'en est plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET.

Le spectre reparaît.

La voyez-vous cette ombre menaçante
Qui vient pour affermir ma fureur chancelante ?

GERTRUDE.

Où suis-je ?

HAMLET, *s'adressant au spectre.*

Oui, je t'entends ; tu vas être obéi.

A sa mère.

Oui, tous deux dans leur sang... Que faites-vous ici ?

GERTRUDE.

Grands dieux !

HAMLET.

Savez-vous bien qu'en ce désordre extrême,
Je puis dans cet instant attenter sur vous-même ?

GERTRUDE.

Elle se laisse tomber d'effroi aux pieds d'Hamlet.

Ah ! ciel !

HAMLET.

Qu'ordonnes-tu ? de frapper ? j'obéis.
Mon père, tu la vois, grâce !... je suis son fils.

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET.

Eh bien ! ma mère... Ah ! dieux ! mon cœur peut-être
D'un transport renaissant ne serait plus le maître.
Fuyez, sortez, vous dis-je ; ou plutôt je vous fuis.
Je crains tout de moi-même en l'état où je suis.

SCÈNE VII.

GERTRUDE, HAMLET, CLAUDIUS, POLONIUS, NORCESTE, VOLTIMAND, GRANDS DE L'ÉTAT, SOLDATS, PEUPLE, *etc.*

NORCESTE.

Il entre l'épée à la main et court vers Hamlet.

Peuple, sauvez Hamlet.

CLAUDIUS.

Soldats, qu'on le saisisse.

HAMLET.

Monstre, tu viens toi-même au-devant du supplice.
Vois cette cendre.

CLAUDIUS.

Eh bien !

HAMLET.

C'est celle de ton roi.
Tu fus son assassin, songe à mourir.

CLAUDIUS.

Qui ! moi ?

HAMLET.

Il tire un poignard, frappe Claudius, et s'adresse ensuite aux conjurés.

Oui, toi-même, barbare ! Et vous, amis d'un traître,
Frappez, si vous l'osez, immolez votre maître !
Que ce corps expirant, étendu sous vos yeux,
Vous montre en traits de sang la justice des dieux.

Voltimand sort avec le corps de Claudius, environné de Polonius et de quelques autres conjurés.

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, HAMLET, GRANDS DE L'ÉTAT.

HAMLET.

Rentrez dans le devoir, réparez votre offense :
Ce coupable immolé suffit à ma vengeance.

NORCESTE.

Qu'Hamlet vive à jamais, et qu'il règne sur nous !

HAMLET.

Allez des dieux au temple apaiser le courroux.
Ciel, que jamais en vain l'innocence n'implore,
Tu venges donc mon père.

GERTRUDE.

Il ne l'est pas encore.
Claudius a reçu le prix des ses forfaits ;
Mais les dieux irrités ne sont pas satisfaits.
A leur juste fureur il manque une victime :
Le monstre conseilla, mais je permis le crime.
Qu'ai-je dit? je fis plus : ce bras, ce bras cruel
Offrit à mon époux le breuvage mortel !
De la nuit du tombeau, sa grande ombre irritée
Sollicitait ma mort, que j'ai tant méritée.
Ce fils, trop généreux, par un reste d'amour
Désobéit au ciel en me laissant le jour ;
Puisqu'il n'ose venger un père déplorable,
C'est à moi maintenant de punir la coupable.

Elle se tue.

HAMLET.

Que faites-vous, ma mère? En ces cruels moments
Tout allait s'expier.

GERTRUDE.

J'acquitte tes serments.
J'expire; règne heureux.

HAMLET.

Moi, j'aimerais la vie !
Ma mère, pour jamais, hélas ! tu m'es ravie !

SCÈNE IX.

HAMLET, NORCESTE, *etc.*

HAMLET.

Que tes remords sur toi fassent du haut des cieux
Descendre et les regards et le pardon des dieux.
Privé de tous les miens dans ce palais funeste,
Mes malheurs sont comblés; mais ma vertu me reste;
Mais je suis homme et roi. Réservé pour souffrir,
Je saurai vivre encor; je fais plus que mourir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE

LA TRAGÉDIE D'HAMLET.

A la fin de la scène VI du cinquième acte, Hamlet sort.

SCÈNE VII.

ELVIRE, GERTRUDE.

ELVIRE.

Ah! madame!

GERTRUDE.

Mon fils... Où me cacher, Elvire?

ELVIRE.

Ah! courez le sauver!

GERTRUDE.

Que me dis-tu? j'expire.

ELVIRE.

Vivez pour le défendre et le justifier.
Claudius parle au peuple, on l'entend s'écrier.
« Des noirs transports d'Hamlet apprenez le mystère :
« Le monstre pour régner empoisonna son père;
« Et son père est sorti de son tombeau sacré,
« Pour dénoncer au monde un fils dénaturé. »

GERTRUDE.

Qu'entends-je? Claudius... quoi! sa rage impunie
Ose contre mon fils armer la calomnie!
Dieux vengeurs des forfaits dont on veut le flétrir,
Laissez-moi le défendre avant que de mourir.

Elle va sortir.

SCÈNE VIII.

HAMLET.

Le ciel est apaisé ; c'en est fait, sa justice
A conduit Claudius au-devant du supplice ;
Aveuglé par les dieux, et trahi par le sort,
Aux portes du palais il a trouvé la mort.
Le traître osait sur moi porter sa main hardie :
Ce poignard à mes pieds l'a fait tomber sans vie.
Au nom de cette cendre et de ce ciel vengeur,
J'ai d'un père adoré puni l'empoisonneur.
Vous la voyez, amis, cette cendre sacrée,
Pour venger son trépas de son tombeau tirée.
Que le corps du perfide offert à tous les yeux
Atteste en traits de sang la justice des dieux.
Aux cœurs qu'il égara promettez ma clémence ;
Ce coupable immolé suffit à ma vengeance.

SCÈNE IX.

HAMLET, GERTRUDE, ELVIRE, NORCESTE, *suite*.

NORCESTE.

Qu'Hamlet règne sur nous, et qu'il vive à jamais.
Cher prince, un peuple immense entoure ce palais.
En vain des factieux la rage frémissante
Veut venger Claudius... La foule rugissante
Saisit son corps sanglant, et montre à leurs regards
Le spectacle effrayant de ses membres épars.
Tout prend la fuite ou meurt ; trompé dans son audace,
Le reste attend de vous son supplice ou sa grâce.
Tout le peuple s'avance et demande à vous voir.
Venez, paraissez, prince, et comblez son espoir.

HAMLET.

Ciel, que jamais en vain l'innocence n'implore,
Tu venges donc mon père!

GERTRUDE.

Il ne l'est pas encore.
Claudius a reçu le prix de ses forfaits;
Mais les dieux irrités ne sont pas satisfaits.

FIN DES VARIANTES.

ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1772.

AVERTISSEMENT.

Encourgé par les bontés du public lorsque je donnai la tragédie d'Hamlet, j'ai fait de nouveaux efforts pour les mériter dans celle-ci.

On a paru me savoir gré d'y avoir peint le caractère d'un homme dont l'âme, autrefois vertueuse et tendre, se trouve dénaturée, pour ainsi dire, par la barbare persécution de ses ennemis, et par l'amour le plus violent pour ses enfants. Le désir qu'il a de se venger a moins frappé que la grandeur de ses malheurs; et les pleurs qu'il donne encore à ses fils ont peut-être attendri sur le sort de ce père infortuné.

Il me reste à parler de la mort de Roméo et de Juliette. Sans doute il est dangereux de donner au théâtre l'exemple du suicide; mais j'avais à peindre les effets des haines héréditaires, et c'est sur cet objet seulement que j'ai voulu et dû fixer l'attention du spectateur.

Je crois inutile de m'étendre ici sur les obligations que j'ai à Shakespeare et au Dante. Les poètes anglais et italiens nous sont trop connus pour qu'on ne sache pas ce que je dois à ces deux grands hommes.

PERSONNAGES.

FERDINAND, duc de Vérone.
MONTAIGU, grand seigneur, chef de la faction des Montaigus.
CAPULET, autre grand seigneur, chef de la faction des Capulets.
ROMÉO, fils de Montaigu.
JULIETTE, fille de Capulet.
ALBÉRIC, ami de Roméo.
FLAVIE, confidente de Juliette.
UN OFFICIER.
GARDES.
SOLDATS.
COURTISANS de la suite de Ferdinand.
PARTISANS de la maison de Montaigu.
PARTISANS de la maison de Capulet.

La scène est à Vérone. Le théâtre représente le palais des Capulets durant les quatre premiers actes; et, durant le cinquième, la sépulture commune aux deux maisons.

ROMÉO ET JULIETTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Quoi! toujours votre cœur occupé de ses craintes
Du moindre événement recevra des atteintes!
Quelque bruit indiscret qu'on se plaise à semer,
Le croirez-vous d'abord, s'il peut vous alarmer?
Et qu'importe après tout aux feux de Juliette
Qu'un vieillard malheureux, sorti de sa retraite,
Des monts de l'Apennin chassé par son ennui,
Existe dans Vérone, et s'y cache aujourd'hui
De votre amant plutôt rappelez-vous la gloire,
Pensez à Dolvédo, songez à sa victoire;
Dans le dernier combat, songez par quel secours
De notre jeune duc il a sauvé les jours.
Oui, Ferdinand, charmé, reconnaît et publie
Qu'il doit à sa valeur son triomphe et la vie.
Le fier duc de Mantoue, enflé de ses succès,
Enfin, couvert de honte, a vu fuir ses sujets.
Bientôt nos ennemis, pressés par leurs alarmes,
Vont demander la paix, vont déposer les armes.
Leur vainqueur ici même est prêt à revenir.
Voilà sur quels sujets il faut m'entretenir.

JULIETTE.

Flavie, eh! crois-tu donc qu'il me soit si facile
D'adorer mon amant avec un cœur tranquille?

Tu sais dans notre amour quels obstacles nombreux
Écartent loin de nous tout espoir d'être heureux.
Mon père en Dolvédo n'honore et n'envisage
Qu'un guerrier parvenu, fameux par son courage.
Non qu'à tant de vertus il ne soit attaché;
Mais c'est du sang surtout, du nom qu'il est touché.
Sensible aux grands exploits d'un héros magnanime,
Il le chérit, sans doute, il le vante, il l'estime;
Mais comment un mortel sans parents, sans appui,
Prétendrait-il jamais à s'allier à lui?

FLAVIE.

Ce généreux guerrier n'a donc pas su connaître
Ni quels sont ses parents, ni quel sang l'a fait naître.
Faut-il qu'en le formant le sort injurieux
Dans un rang qu'on dédaigne ait caché ses aïeux!
Ah! si du moins l'éclat d'une origine illustre
A tant d'heureux exploits prêtait un nouveau lustre,
Si le ciel eût permis qu'un héros si vanté
Fût né dans la grandeur et la prospérité,
Il aurait dû sortir du sang le plus auguste.

JULIETTE.

Et si le ciel, Flavie, eût été moins injuste,
S'il eût...

FLAVIE.

Quoi!

JULIETTE.

En ton cœur je peux me confier,
Et le mien devant toi va s'ouvrir tout entier.

FLAVIE.

Parlez.

JULIETTE.

Ce Dolvédo qui m'aime, que j'adore,
Que Ferdinand chérit, que tout Vérone honore...

FLAVIE.

Eh bien!

JULIETTE.

C'est Roméo.

FLAVIE.

Qu'ai-je entendu ! c'est lui !
Lui, du plus noble sang l'espérance et l'appui !
Le fils de Montaigu, de ce vertueux père,
A qui l'inimitié fut toujours étrangère !
Citoyen généreux, qui, dans sa faction,
Loin d'attiser la haine et la division,
Condamnait ses fureurs, et jamais d'aucun crime
Ne souilla ni sa main, ni son cœur magnanime;
Et qui, depuis vingt ans trop vainement cherché,
Dans quelque asyle obscur pour jamais s'est caché !

JULIETTE.

Hélas ! loin des mortels, de ses fils en silence,
Dans ses champs vertueux, il cultivait l'enfance,
Lorsque, pour l'en priver, de coupables brigands
Entreprirent deux fois d'enlever ses enfants.
Roger les suscitait, Roger qui de mon père
N'aurait jamais, hélas ! mérité d'être frère.
Montaigu, combattant contre ces inhumains,
Arracha Roméo de leurs sanglantes mains.
Prodigue envers son fils des soins de la nature,
Il avait vu déjà se fermer sa blessure,
Quand de ces vils brigands l'effort inattendu
Ravit enfin ce fils vainement défendu.
Ce père alla cacher, après ce coup funeste,
De son sang poursuivi le déplorable reste.
Il déserta nos bords, de sa perte indigné;
Et, de ses autres fils fuyant accompagné,
Il emmena Renaud, Raymond, Dolcé, Sévère,
Qui tous pleuraient la mort de Roméo leur frère.
Depuis dans nos états il n'est point revenu.
Roméo cependant, sans asyle, inconnu,

Échappé, mais errant, jouet de la misère,
Fut reçu par pitié dans les bras de mon père.
Capulet, tu le sais, porte un cœur généreux,
Il adopta sans peine un enfant malheureux.
Moi-même, à son aspect, je sentis dans mon âme
Un trouble avant-coureur de ma naissante flamme.
C'est moi qui, sur son sort prompte à l'interroger,
De son nom trop fameux compris tout le danger.
Il connut son péril. J'exigeai, par prudence,
Que sous un nom vulgaire il cachât sa naissance.
Que te dirai-je enfin? Par son bonheur sauvé,
Il fut dans ce palais avec nous élevé.
Le vaillant Albéric et Thébaldo mon frère
S'unissaient avec lui d'une amitié sincère.
Ce n'était point assez : le penchant le plus doux,
Le besoin de nous voir l'enchaîna parmi nous.
Oui, je m'applaudissais d'avoir en ma puissance
Son âme, ses destins, ses vœux, son espérance.
Je rendais grâce au sort, je rendais grâce aux lieux
Où mon amant caché s'élevait sous mes yeux.
Pourquoi, disais-je, hélas! déplorant nos misères,
Le ciel, qui joint nos cœurs, divisa-t-il nos pères?
Qui sait si sa bonté, pour les fléchir un jour,
N'a pas dans ses projets fait entrer notre amour?
S'il ne l'a pas permis, s'il ne l'a pas fait naître
Pour calmer des fureurs qui cesseront peut-être :
Tant les mortels souvent, dans leur marche incertains,
Sont poussés par eux-même à remplir leurs destins!

FLAVIE.

Mais si (le sort souvent par ses jeux nous étonne)
Ce vieillard récemment arrivé dans Véronne
Etait ce Montaigu, ce père infortuné,
Qu'un sort inexplicable eût ici ramené;
Si, d'un fils qu'il croit mort voyant la cicatrice,

Il l'allait reconnaître à ce fidèle indice ?

JULIETTE.

Flavie, ah ! que dis-tu ?

FLAVIE.

Madame, en ce moment
J'en conçois malgré moi l'heureux pressentiment.
Voyez dès lors quel champ s'ouvre à votre espérance :
Roméo reprenant les droits de sa naissance ;
Votre père et le sien, ces rivaux généreux,
Unissant leurs maisons par votre hymen heureux ;
Et pour jamais enfin votre auguste alliance
De leurs sanglants débats étouffant la semence.

JULIETTE.

Ah ! que mon cœur charmé saisirait ardemment
L'espoir inattendu d'épouser mon amant !
Mais, quand je te croirais, quand ce vieillard austère
Serait de Roméo le déplorable père,
Qu'attendre d'un mortel qu'un horrible dessein
Semble avoir fait sortir des bois de l'Apennin ;
Qui peut-être, irrité par quelque énorme crime,
Descend du haut des monts pour chercher sa victime,
Et, calme en apparence, en effet furieux,
Amène, à pas tardifs, la vengeance en ces lieux ?
Je ne sais, mais je tremble à cet affreux présage.

FLAVIE.

Et quel sujet, madame, exciterait sa rage ?
De quelle haine encor sera-t-il animé
En retrouvant un fils si tendrement aimé ?

JULIETTE.

Mais de mon père, hélas ! si le barbare frère
Avait sur ce vieillard épuisé sa colère :
Car enfin c'est lui seul qui paya des brigands
Pour perdre Montaigu, pour ravir ses enfants.
S'il l'eût avec adresse observé dans sa fuite !

S'il se fût attaché pour jamais à sa suite !
Si, cachant sa vengeance, et lent dans sa fureur,
D'un forfait sans exemple il eût conçu l'horreur !
J'ignore ses complots ; mais on sait que dans Pise
Du prince à ses désirs l'âme était tout acquise.
Son art d'un tel crédit savait se prévaloir,
Et pour commettre un crime il n'avait qu'à vouloir.
Depuis plus de vingt ans il a quitté la vie.
Le sang nous unissait ; mais entre nous, Flavie,
Je sentais, jeune encore, un invincible effroi,
A son perfide aspect, me saisir malgré moi.
Je ne sais quel instinct, naturel à l'enfance,
D'un monstre, en le voyant, m'annonçait la présence.
Mon cœur en frémissant se détournait de lui,
Et son idée encor m'importune aujourd'hui.
Que je hais sa mémoire !

FLAVIE.

Oui, je le vois, madame,
Un vain pressentiment avait séduit mon âme.
Si le sort eût conduit Montaigu dans ces lieux,
Par un autre appareil il frapperait nos yeux ;
Il n'aurait pas pour suite un mortel méprisable,
De ses destins obscurs compagnon déplorable ;
Il soutiendrait le rang dans lequel il est né ;
Ses fils, surtout, ses fils l'auraient accompagné.
Je me trompais.

JULIETTE.

Crois-moi, ma plus douce espérance
Est de voir Roméo, de l'aimer en silence.
Si le comte Pâris prétendit à ma foi,
Son amour dédaigné n'attend plus rien de moi.
Jaloux de sa grandeur, mon trop superbe père
A fondé son espoir sur l'hymen de mon frère.
Ah ! qu'il voie en son fils renaître sa maison ;

Que Thébaldo soutienne et son rang et son nom :
Moi, je ne veux qu'aimer. O ma chère Flavie,
A quels feux enchanteurs mon âme est asservie !
Que Roméo m'est cher ! oui, nos cœurs étaient nés
Pour vivre et pour mourir l'un à l'autre enchaînés.
Pourquoi... mais libre au moins dans le sort qui m'opprime,
Je puis le voir encore et l'adorer sans crime.
Qu'il l'a bien mérité ! que ses nobles exploits
Ont bien dans les combats justifié mon choix !
Il y portait partout sa flamme et mon image.
J'admirais en tremblant sa gloire et son courage.
Eh ! que sont près de lui tous les autres guerriers !
On me doit sa valeur, on me doit ses lauriers.
Sans moi, sans mon amour, il eût moins fait peut-être.
Mais on vient, laisse-moi. Sans doute il va paraître ;
Je le vois.

Flavie sort.

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE ; *des* SOLDATS *portant des drapeaux.*

ROMÉO, *aux soldats.*

Compagnons de mes heureux travaux,
Entrez ; dans ce palais déposez ces drapeaux.
Ferdinand m'a permis, pour prix de ma victoire,
D'offrir à Capulet ces marques de ma gloire.
Il suffit.

Les soldats posent les drapeaux, et se retirent — A Juliette.

Je puis donc, content et glorieux,
Madame, avec transport reparaître à vos yeux.
Mais quel autre courage, enflammé par vos charmes,
N'eût pas porté plus loin la splendeur de nos armes ?

Vos souhaits, mon bonheur, l'amour m'a soutenu.
Pouvais-je, aimé de vous, demeurer inconnu?
Etonné de mon sort, sans l'être de ma gloire,
J'ai toujours sans orgueil compté sur la victoire.
Mais quand j'aurais rangé l'univers sous ma loi,
Que le prix de ma flamme est encor loin de moi!

JULIETTE.

Nos feux sont, il est vrai, troublés par des alarmes;
Mais enfin, tel qu'il est, notre état a ses charmes.
Compteriez-vous pour rien ces entretiens si doux;
Ce plaisir de nous voir, toujours nouveau pour nous;
Ce concert de deux cœurs nés pour souffrir ensemble,
Que leur malheur unit, qu'un même lieu rassemble,
Remplis d'un feu charmant par le sort combattu,
Mais accordant du moins l'amour et la vertu?
Fille de Capulet, qui l'eût dit que mon âme
Du fils de Montaigu partagerait la flamme;
De ses plus jeunes ans que mon père, au besoin,
Lui-même, à son insu, devait prendre le soin?
Ne te crois pas pourtant né d'un sang que j'abhorre:
Je naquis Montaigu, puisque mon cœur t'adore.
Voilà le sentiment qui doit seul t'occuper.

ROMÉO.

Un effroi cependant vient toujours me frapper.
Je t'aime, Juliette; et comment sans alarmes
Dans tes regards touchants voir briller tant de charmes?
Crois-tu donc, pour sentir leurs traits victorieux,
Que Roméo lui seul ait un cœur et des yeux?
Si Capulet, hélas (je crains ma destinée)!
Te proposait bientôt un fatal hyménée,
S'il allait t'opposer un barbare devoir!
Je connais de tes pleurs l'invincible pouvoir:
C'est à toi, Juliette, à déployer leurs charmes.
Il t'aime, il est ton père, il te rendra les armes.

Daigneras-tu pour lors me prouver ton amour ?
Mais je le vois.

SCÈNE III.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Souffrez que dans cet heureux jour,
De ces drapeaux, seigneur, vous présentant l'hommage,
Je m'honore à vos yeux du prix de mon courage.
Formé sur votre exemple, élevé par vos soins....

CAPULET.

De ta haute valeur je n'attendais pas moins.
J'ai vu ton bras vainqueur, répandant l'épouvante,
Porter partout la mort, et remplir mon attente :
Je connais la vertu d'un cœur tel que le tien.
Sois témoin, tu le peux, de tout notre entretien.

A Juliette.

Ma fille, il en est temps, je viens pour vous apprendre
Que le comte Pâris va devenir mon gendre.
Sans doute il en est digne ; et le ciel dès demain
Lui verra pour jamais engager votre main.
J'ai tout considéré, l'intérêt, la naissance,
L'inestimable prix d'une illustre alliance.
Vous savez vos devoirs, j'ai promis, et je crois
Qu'il ne vous reste plus que d'accepter mon choix.

JULIETTE.

Seigneur, j'avais pensé qu'en lisant dans mon âme
Le comte avait éteint son espoir et sa flamme.
Comment croire en effet qu'un mortel généreux
Dût briguer un hymen contraire à tous mes vœux ?
Quel est donc cet amour qui contre moi d'avance
S'est armé du devoir de mon obéissance ?

Ah ! seigneur, cet hymen, ou plutôt mon trépas.
Je connais vos bontés, ne s'achèvera pas;
Non, vous ne voudrez point immoler votre fille.

CAPULET.

Je veux contre le sort affermir ma famille.
Vous savez les forfaits et les séditions
Qu'ont produit jusqu'ici nos tristes factions :
Si Roger par sa mort, si par sa longue absence
Montaigu, parmi nous, apaisa la vengeance,
Ces haines de parti, l'orgueil, la cruauté,
Quoique avec moins d'excès, ont pourtant éclaté.
Le temps, qui détruit tout, n'a pas détruit leur cause :
Dans son gouffre assoupi, c'est un feu qui repose.
Bientôt, si je m'en crois, ce volcan furieux
D'horreurs et d'attentats couvrira tous ces lieux.
D'un grand malheur prochain je ne sais quel augure
Dans mon cœur attristé fait gémir la nature.
Déjà les Montaigus se concertent entre eux.
Obscurs avant-coureurs de quelque orage affreux,
D'incroyables récits, des bruits sourds se répandent.
J'ignore encor, ma fille, ou leurs desseins prétendent.
L'hymen, de leurs complots détachant votre époux,
Nous acquiert ses amis et va l'armer pour nous.
Dans mon parti nombreux cette utile alliance
Fixera la faveur, le crédit, la puissance;
Et, nos rivaux soumis, ma maison désormais
Va rendre à tout l'état sa splendeur et la paix.

JULIETTE.

Comptant sur mon respect, sur mon obéissance,
Vous n'avez pas, seigneur, prévu ma résistance.
Si j'osais cependant pour la dernière fois
Élever jusqu'à vous une timide voix,
Je vous dirais, seigneur, qu'à l'autel entraînée,
Je vois avec horreur ce fatal hyménée;

Que le trépas présent serait moins dur pour moi
Que l'aspect d'un époux qui vient forcer ma foi,
A qui je promettrais dans mon âme infidèle,
Au lieu de mon amour, une haine éternelle.
Seigneur, voilà quels sont mes secrets sentiments.
Pour unir deux époux, le ciel veut leurs serments.
Je frémirai pour vous du crime involontaire
Qu'en attestant le ciel vous seul m'aurez fait faire.
Pourrez-vous, m'arrachant de ce sein paternel,
Me voir d'un pas tremblant avancer à l'autel?
Le bonheur d'une femme est-il si peu de chose
Que d'elle et de son sort au hasard on dispose?
Je sais quels sont vos droits, je les connais trop bien;
Mais notre cœur lui seul est-il compté pour rien?
Mon frère, dès ce jour, par un hymen illustre,
De votre auguste nom doit soutenir le lustre.
Laissez-moi, pour partage, heureuse auprès de vous,
Couler des jours obscurs, sans chaîne et sans époux.
Pour rompre un triste hymen, objet de mes alarmes,
Vous avez vu mes pleurs : je n'ai point d'autres armes.
Ordonnez de ma vie, et daignez me montrer
Que c'est un père, hélas! que je viens d'implorer.

CAPULET.

Rien ne peut différer cet hymen nécessaire.
Obéissez.

JULIETTE.

Seigneur...

CAPULET.

Quoi! ma fille!...

JULIETTE.

Ah! mon père!
Ainsi sans être ému vous regardez mes pleurs!

CAPULET.

Crois-tu que je me plaise à causer tes malheurs?

Sous un ciel plus heureux, dans des temps moins contraires,
J'aurais déjà, sans doute, exaucé tes prières;
Mais je vois en tremblant que nos deux factions
Vont ranimer leur rage et leurs divisions.
Il en est temps encor : que ton hymen prévienne
Les malheurs de l'état, le sauve, et nous soutienne.
Faut-il te rappeler les forfaits odieux
Dont nos cruels débats ont désolé ces lieux :
Ces massacres publics, cette horrible licence,
Qui, par bonheur du moins, précéda ta naissance;
Le pouvoir échappant à nos ducs outragés;
Nos palais pleins de morts, brûlants et ravagés;
Le rapt, l'assassinat devenus légitimes;
Tous les moyens permis, dès qu'ils servaient aux crimes;
Nos partis renaissants tour à tour terrassés,
Pour les tristes vaincus les échafauds dressés;
Leurs fils placés près d'eux pour voir mourir leurs pères,
Des enfans poignardés en embrassant leurs mères;
Du sommet de nos tours les uns précipités,
Les autres dans les flots par l'Adige emportés;
Le poison plus affreux dévastant les familles;
Des vieillards poursuivis et livrés par leurs filles;
Nos remparts démolis, nos temples enflammés,
Deux mille citoyens dans les feux consumés;
Et tout ce que jamais la vengeance en furie
Aux mortels étonnés fit voir de barbarie?
Voilà tous les malheurs que tu dois prévenir.
Attendrai-je en repos que, tout prêts à s'unir,
Les Montaigus...?

ROMÉO.

Seigneur, qu'ils s'unissent ensemble :
Quel que soit leur complot, il n'a rien dont je tremble.

Montrant les drapeaux.

Vous voyez devant vous ces drapeaux glorieux

Que de ce bras vainqueur j'emportai sous vos yeux.
Si, pour servir l'état, j'osai tout entreprendre,
Quels ennemis craindrai-je, armé pour vous défendre?
Avant qu'un d'eux immole ou Juliette ou vous,
J'aurai péri cent fois accablé sous leurs coups.

CAPULET.

De cette noble ardeur que j'aime à voir l'ivresse!
J'y reconnais empreint le feu de ma jeunesse.
Mais crois-moi, Dolvédo, pour voir, pour juger mieux,
La prudence et le temps m'ont trop ouvert les yeux.
L'état et Ferdinand te doivent leur victoire.
Etouffant nos débats, mets le comble à ta gloire!
Par tes sages conseils, en secondant mes vœux,
Réduis enfin ma fille à l'hymen que je veux.
Fais-lui de cet hymen sentir tout l'avantage.
Pour immoler son cœur donne-lui ton courage.
Parle, entraîne son choix. Moi, je cours m'informer
D'un secret important qui nous doit alarmer.

Il sort.

SCÈNE IV.

ROMEO, JULIETTE.

ROMÉO.

Ainsi donc, c'est trop peu de perdre ce que j'aime:
Il faut qu'à me trahir je vous porte moi-même;
Qu'en faveur d'un rival je déploie à vos yeux
D'un hymen qui nous perd l'avantage odieux.
Ah! plutôt ma fureur sur ce rival barbare
Me vengera bientôt du coup qui nous sépare
Avant que dans vos bras...

JULIETTE.

Seigneur, par ce transport
Croyez-vous adoucir ou changer notre sort?

Que vous servira-t-il...?

ROMÉO.

Vous n'avez pas su dire
Ce qu'en de tels moments l'extrême amour inspire.
Votre bouche et vos pleurs ont parlé faiblement.
Que n'aviez-vous alors le cœur de votre amant!
A votre place, ô ciel!...

JULIETTE.

Et que fallait-il faire?
Ai-je dû m'opposer aux volontés d'un père?
Ses droits...

ROMÉO.

Ses droits, madame! eh! quoi donc, nos parents
Sont-ils nos défenseurs, ou sont-ils nos tyrans?
A quel titre osent-ils, disposant de nous-même,
S'arroger sur nos cœurs l'autorité suprême?
Et qui de nos penchants doit juger mieux que nous?
C'est l'orgueil offensé qui produit leur courroux.
Ces cruels...

JULIETTE.

Ah! seigneur, l'excès de votre flamme
Sans doute en ce moment vient d'égarer votre âme;
Vous suivez la douleur d'un premier mouvement,
Erreur trop pardonnable aux transports d'un amant.
Pensez-vous qu'il soit libre aux enfants téméraires
De s'unir aux autels sans l'aveu de leurs pères?
Ah! de nous rendre heureux ces bienfaiteurs jaloux
Mieux que nos passions savent juger pour nous;
Pour nous sur l'avenir le passé les éclaire.
On peut feindre l'amour; leur tendresse est sincère;
Et ce pouvoir si grand, restreint par leur bonté,
Songeons à tous leurs soins, ils l'ont bien acheté.
Mais, que dis-je?... Seigneur, votre âme impétueuse,
Trop prompte à s'enflammer, n'est pas moins vertueuse.

Considérez plutôt...

ROMÉO.

Ainsi vous excusez
La main par qui nos nœuds sont à jamais brisés.

JULIETTE.

Je gémis comme vous ; mais comment vous entendre
Accuser devant moi le père le plus tendre ?
N'avez-vous pas senti combien sa fermeté,
Même en me condamnant, coûtait à sa bonté ?
Quel reproche après tout avons-nous à lui faire ?
De nos feux innocents connaît-il le mystère ?
Il me traîne à l'autel ; mais s'il m'y faut aller,
Ce n'est qu'à l'état seul qu'il me peut immoler.
Son âme...

ROMÉO.

Il est trop vrai j'avais tort de me plaindre.
Vous-même à cet effort vous devez vous contraindre.
Quoi ! demain mon rival deviendra votre époux !
Et moi, né Montaigu, moi qui vivais pour vous,
Qui tantôt même ici, content, couvert de gloire,
Déposais à vos pieds mon cœur et ma victoire,
Je verrai donc, ô ciel ! un rival odieux
Ravir tout mon bonheur, en jouir à mes yeux ;
Conquérir lâchement un objet plein de charmes,
Acquis par mes exploits, mérité par mes larmes !
Oui, madame, il est vrai, mon cœur désespéré
Dans de pareils malheurs n'est pas si modéré :
Je sens ce que je perds, je vois ce que l'on m'ôte.
Vous exercez sans doute une vertu plus haute.
Votre triomphe est grand, j'en conviens ; mais je croi
Que vous pouviez sans honte en gémir avec moi.

JULIETTE.

Arrête, Roméo, connais mieux Juliette :
Tu crois que je jouis d'une paix si parfaite ?

Regarde...

ROMÉO.

Eh quoi ! tes pleurs...

JULIETTE.

Je voulais les cacher ;
Mon cœur les retenait, tu les viens d'arracher.
Ah ! sans blesser l'honneur, si le sort qui m'outrage
M'eût réduite à montrer ma flamme et mon courage,
Va, j'aurais su pour toi le prouver à mon tour.
J'ai moins d'emportement, ingrat, j'ai plus d'amour.
De ce dernier moment goûtons au moins les charmes.
Mêlons en nous quittant nos douleurs et nos larmes,
Et sois sûr que ce cœur, où toi seul as régné,
Par aucune autre ardeur ne sera profané.

ROMÉO.

Juliette...

JULIETTE.

Ô regrets !

ROMÉO.

Tu vas m'être étrangère !

JULIETTE.

Je m'immole à l'état, j'obéis à mon père.

ROMÉO.

Je vais donc renoncer au bonheur de te voir !

JULIETTE.

La mort viendra bientôt abréger mon devoir.

SCENE V.

ROMÉO, JULIETTE, ALBÉRIC.

ROMÉO.

C'est toi, cher Albéric...

ALBÉRIC.

Ami, je viens t'apprendre

Un secret important qui doit tous nous surprendre.
Ce vieillard sans asyle, arrivé dans ces lieux,
Qu'on cachait avec soin, qui fuyait tous les yeux,
On sait son nom, son sort; ce n'est plus un mystère :
C'est Montaigu.

JULIETTE

Qu'entends-je ?

ALBÉRIC.

Oui, lui-même.

ROMÉO.

Mon père !
Ah ! je cours à l'instant embrasser ses genoux.

JULIETTE.

Modérez ce transport.

ALBÉRIC.

On dit que contre nous
Ses amis en secret à la haine s'excitent ;
Que le comte Pâris, qu'ils pressent, qu'ils invitent,
Craignant de leur déplaire, ou regagné par eux,
Veut rompre son hymen, ou différer ses nœuds.

ROMÉO.

O joie ! ô doux espoir ! nouvelle inattendue !
A ma flamme, à mes vœux, quoi ! vous seriez rendue !
Madame, se peut-il...

JULIETTE.

Employons ces moments
A nous bien consulter sur ces événements.
Votre père aujourd'hui ne doit plus vous connaître.
A ses regards pourtant veuillez ne point paraître :
Il le faut, je le veux, je vous en fais la loi.
Si vous m'aimez encor, ne tentez rien sans moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Oui, Ferdinand, madame, exauçant mes prières,
Veut réconcilier nos maisons et nos pères.
Il prévient leur querelle ; il veut voir à jamais
Régner dans ses états la concorde et la paix.
Il doit venir ici, Montaigu doit s'y rendre;
Et si ce doux espoir ne vient point me surprendre,
Sa tentative adroite et ses efforts heureux
Réuniront bientôt ces vieillards généreux.
D'un si grand changement j'ai conçu l'espérance;
Mais sitôt qu'à nos yeux leurs cœurs d'intelligence
Auront éteint leur haine, abjuré leur courroux,
Dans ce même moment je tombe à leurs genoux.
De ma naissance alors j'éclaircis le mystère;
On saura qui je suis; j'embrasserai mon père.
De notre hymen sacré les infaillibles nœuds
Confondront leurs maisons, leurs intérêts, leurs vœux.
Mais quelque sentiment de crainte et de tristesse
Vient se mêler pourtant à ma vive allégresse.
En sortant d'avec toi, sans l'avoir pu prévoir,
De mon père, un instant, le hasard m'a fait voir.
Il ne m'a point connu. Le temps sur son visage
A tracé ses sillons, a gravé son outrage.

Son état déplorable annonçait ses malheurs,
Et ses cheveux blanchis ont fait couler mes pleurs.
Quel effroyable sort a comblé ses misères!
Je tremble à m'éclaircir du destin de mes frères.
Mais, en me retrouvant, son cœur trop enchanté
Consentira sans peine à ma félicité.
A notre amour enfin le ciel n'est plus contraire.

JULIETTE.

Pourrais-je, Roméo, te faire une prière!

ROMÉO.

Une prière, ô ciel! Ah! connais mieux tes droits,
Et donne à ton amant tes souveraines lois.

JULIETTE.

Tu vas voir Montaigu; ton âme en sa présence
Des doux effets du sang sentira la puissance.
Il ne faut qu'un moment: dans un premier transport
Tu lui déclarerais ta naissance et ton sort.
Et s'il nous conservait une haine éternelle,
Aux vœux de Ferdinand s'il se montrait rebelle,
Reconnu pour son fils, ton devoir contre nous
Te forcerait alors d'embrasser son courroux.
S'il se rend, sois son fils et reprend ta naissance;
Mais s'il ne se rend pas, garde encor le silence.
Peux-tu me le promettre?

ROMÉO.

Oui.

JULIETTE.

Si dans ce moment
Ton amour dans mes mains en prêtait le serment?

ROMÉO.

Je jure par mes feux, par toi, par Juliette,
D'exécuter ton ordre et la loi qui m'est faite.
Puisse le ciel vengeur, si j'enfreins cette loi,
Porter à mon rival ta tendresse et ta foi.

JULIETTE.

Il suffit. Mais on vient : c'est le duc et mon père.

SCÈNE II.

FERDINAND, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE, GARDES DE FERDINAND, COURTISANS *qui sont à sa suite.*

FERDINAND, *à Capulet.*

Hé bien ! de Montaigu vous voyez la misère.
C'est à vous, Capulet, à savoir aujourd'hui
Respecter ses malheurs et fléchir devant lui.
Dans quel état, ô ciel ! il arrive à Vérone.

CAPULET.

J'ai pitié de ses maux, et son malheur m'étonne.
Mais aussi j'ai mes droits, et loin de lui céder...

FERDINAND.

Nous ignorons encor ce qu'il peut demander.
Comparez vos destins : vous voyez une fille,
Un fils, votre héritier, l'appui de sa famille,
Tout prêts par leur hymen préparé sous vos yeux
A soutenir l'éclat de leur nom glorieux.
Que Montaigu du moins vous apprenne à connaître
Que le plus grand bonheur peut bientôt disparaître.
Mais je l'entends.

SCENE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE, GARDES DE FERDINAND, COURTISANS *qui sont à sa suite :* OFFICIERS *qui conduisent et accompagnent Montaigu.*

MONTAIGU, *aux officiers qui le conduisent.*

Cruels ! où veut-on m'entraîner ?

Qui m'appelle en ces lieux? Qui m'y fait amener?

A Ferdinand.

Qui vois-je?

FERDINAND.

Votre duc. Craignez-vous sa présence?
Je n'ai point envers vous usé de violence.
Je vous ai, comme ami, mandé dans ce palais
Pour prévenir la guerre avec les Capulets.

MONTAIGU.

Les Capulets! ô ciel!

FERDINAND.

Quel transport vous agite!
Pourriez-vous seulement distinguer dans ma suite
Quel est ce sang fatal contre vous animé?

MONTAIGU, *montrant Capulet.*

C'est lui : voilà l'objet que ma haine a nommé.

CAPULET.

A ta haine en effet tu m'as dû reconnaître;
Mais la mienne à son tour prend plaisir à paraître;
Et s'il faut....

FERDINAND, *à Capulet.*

Capulet, à quoi sert ce courroux?

A Montaigu.

Montaigu, répondez. Hé! comment viviez-vous?
Au sein des bois caché, ce sort triste et sauvage
D'un héros tel que vous était-il le partage?
Vous avez donc quitté mes états sans regrets?

MONTAIGU.

Crois-tu qu'il soit si dur d'habiter les forêts?

FERDINAND.

Mais, né dans la grandeur, dans l'éclat où nous sommes,
Quel charme y trouviez-vous?

MONTAIGU.

De n'y plus voir des hommes.

FERDINAND.

Leur aspect est-il fait pour offenser nos yeux ?

MONTAIGU.

Tu les aimeras moins en les connaissant mieux.

FERDINAND.

Ces bois vous exposaient à leur féroce outrage.

MONTAIGU.

C'est à la cour des rois qu'il faut craindre leur rage.

FERDINAND.

Et vos enfants....

MONTAIGU.

Arrête, et romps cet entretien.

FERDINAND.

Ont-ils un sûr asyle ?

MONTAIGU.

Ils n'appréhendent rien.

FERDINAND.

Leur sort....

MONTAIGU.

Je te l'ai dit, laisse là ce mystère.

FERDINAND.

Je respecte un secret que vous voulez me taire.
Mais puis-je sans douleur, sans être épouvanté,
Voir Montaigu languir dans cette adversité ?
Reprenez votre éclat, votre rang, votre gloire.

MONTAIGU.

Je n'en ai plus besoin.

FERDINAND.

O ciel ! que dois-je croire ?
D'où vient ce désespoir dans votre esprit troublé ?

MONTAIGU.

Du malheur.

FERDINAND, *à part.*

De quels traits je le vois accablé !

(*Haut.*) Quel sort! Dans mon palais, oubliant tout le reste,
Dissipez par degrés un chagrin si funeste.
Pour vous les Capulets n'ont plus d'inimitié.

CAPULET.

Pourrais-je à ses malheurs refuser la pitié ?

MONTAIGU.

La pitié ! toi ! Grand Dieu! si c'est là mon partage,
Rends-moi plutôt cent fois leur haine et leur outrage.

CAPULET.

Il pourrait t'exaucer.

MONTAIGU.

C'est là ce que je veux :
En me laissant en paix tu trahirais mes vœux.
Entre nos deux maisons la guerre est éternelle.

CAPULET.

Nous verrons qui des deux aura le sort pour elle.

MONTAIGU.

Ce n'est pas la victoire où tendent mes désirs ;
Mais à t'ouvrir le flanc je mettrai mes plaisirs.

CAPULET.

Va, plus hardi que toi, plus cruel....

MONTAIGU.

Tu peux l'être.

CAPULET.

Mon parti règne ici.

MONTAIGU.

Le mien t'attend peut-être.

CAPULET.

Il suffit.

MONTAIGU.

A ton choix.

FERDINAND.

Hé quoi ! c'est sous mes yeux
Qu'éclatent sans respect vos transports odieux ?

C'est ici, devant moi, qu'une égale furie
Vous pousse à déchirer le sein de la patrie.
Quel est donc l'ennemi qui nous vient attaquer?
Quels forts dois-je munir? quel poste ai-je à marquer?
C'est vous qui dans Vérone, armés par la vengeance,
Rompez le frein sacré de toute obéissance,
Et qui, pour votre orgueil, chacun dans vos projets,
A la guerre civile entraînez mes sujets!
Que me font ces lauriers moissonnés à la guerre,
Si vous perdez l'état dont le ciel m'a fait père!
Ah! n'êtes-vous point las, avec un cœur si grand,
D'ouvrir tant de tombeaux, de verser tant de sang?
Capulet... Montaigu... sachez mieux vous connaître.
Ayez quelque pitié du lieu qui vous vit naître.
Je ne vous parle ici que comme un citoyen.
Mon peuple est tout pour moi: ma grandeur ne m'est rien.

ROMÉO, *à Montaigu.*

Ah! seigneur, calmez-vous et chassez tout ombrage.
L'infortune a sans doute aigri votre courage.
Sans haine et sans péril goûtez un sort plus doux;
Votre esprit apaisé nous réunira tous.
Capulet vous estime, et mon cœur vous révère.
J'aurai pour vous l'amour qu'un fils porte à son père.

JULIETTE.

Et moi, je puis, seigneur, jurer à vos genoux
Que la discorde enfin va cesser entre nous;
Et que mon père ici, s'il a pu vous déplaire,
Plus qu'une injuste haine a suivi sa colère.

FERDINAND.

Malgré vous, Montaigu, je vois couler vos pleurs.

MONTAIGU.

Oui: je pleure à la fois de rage et de douleurs.
Voilà sa fille.

FERDINAND.

Eh bien !... Venez, daignez me suivre.

ROMÉO.

Oubliez vos chagrins.

JULIETTE.

Et consentez à vivre.

MONTAIGU.

Je vivrais !

FERDINAND.

Quel motif vous en doit empêcher ?

ROMÉO.

Pourquoi le taire ? hélas !

JULIETTE.

Pourquoi nous le cacher ?

FERDINAND.

Apprenez-moi....

MONTAIGU, *en mettant la main sur son sein.*

C'est là que ma douleur repose.
Jamais, jamais mortel n'en connaîtra la cause.

FERDINAND.

Furieux !

MONTAIGU.

Je le suis ; ne crois pas m'apaiser.
Je hais : tu dois tout craindre, et je puis tout oser.
Ta cour, tes Capulets, ton aspect m'importune.
Mes transports, grâce au ciel, passent mon infortune.

En montrant Capulet.

Oui, puisqu'à mon souhait mon cœur peut le haïr,
Ce cœur désespéré se plaît à la sentir.

Au duc.

Va, porte ailleurs tes vœux, ta faveur, ton estime ;
Mais crains dans ta grandeur qu'on ne t'entraîne au crime.
Dans ton rang, malgré soi, l'on est souvent trompé.
Par vos ordres surpris l'innocent est frappé.

Je ne t'en dis pas plus. Je demeure à Vérone ;
J'y traîne avec plaisir l'horreur qui m'environne,
Et ma haine et ma rage, et la mort et l'effroi.
Puisse aussi mon destin s'appesantir sur toi !
Pour tous les Capulets, ciel ! invente un supplice
Qui les comprenne tous, dont ma douleur jouisse ;
Que ta fureur sur eux, servant mon désespoir,
Paraisse avoir été par-delà ton pouvoir !

FERDINAND.

Holà, gardes, à moi !

ROMÉO.

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

JULIETTE.

Voyez ses cheveux blancs, respectez sa misère.

FERDINAND, *aux gardes.*

Il suffit : j'ai parlé.

MONTAIGU.

Cruels ! n'avancez pas,
Ou dans l'instant plutôt donnez-moi le trépas.

FERDINAND.

Aux gardes. A Capulet et à Montaigu.

Qu'on le garde avec soin. Vous avez cru peut-être
Que j'aurais quelque peine à vous parler en maître.
Je connais les complots que je dois prévenir,
Et mon pouvoir encor suffit pour vous punir.
Ici pour un moment, gardes, qu'on le retienne.
Il pourra me fléchir : qu'à lui-même il revienne.
Mais, ce moment passé, respecté dans ma cour,
Quel que soit son parti, qu'on l'entraîne à la tour.

MONTAIGU.

A la tour ! Sous mes pas, terre, entr'ouvre un abyme !

Au duc.

J'irai ; mais tremble encore en frappant ta victime.

Capulet sort.

FERDINAND.

Gardes, vous lui rendrez le respect et l'honneur
Qu'on doit à la vieillesse, et surtout au malheur.

ROMÉO.

Ah ! par grâce, seigneur, permettez que je reste
Auprès de ce vieillard en cet instant funeste.

FERDINAND.

J'y consens, demeurez.

SCÈNE IV.

MONTAIGU, ROMÉO.

ROMÉO.

Souffrez à vos genoux
Que j'ose avec respect vous attendrir pour vous ;
Que, de vos longs chagrins plus touché que vous-même,
Je m'empresse à calmer leur violence extrême.
Mais au seul nom de tour d'où vient qu'en ce moment
Je vous ai vu saisi d'un soudain tremblement ?

MONTAIGU.

Jeune homme, laisse-moi.

ROMÉO.

Votre sort est horrible ;
Mais le duc vous honore, il n'est pas inflexible.
D'un mot si vous vouliez...

MONTAIGU, *remarquant les drapeaux.*

A qui sont ces drapeaux ?

ROMÉO.

Seigneur, ils sont le prix de mes heureux travaux.
Dans le dernier combat...

MONTAIGU.

J'estime le courage.
Qui donc es-tu ?

ROMÉO.

Seigneur, ma gloire est mon ouvrage.
Je ne suis qu'un soldat par degrés parvenu,
Fugitif dès l'enfance, à son père inconnu,
A qui votre misère arrache ici des larmes.

MONTAIGU.

Ses traits et ses discours ont pour moi quelques charmes.
Tu plains donc mes ennuis?

ROMÉO.

Au malheur destiné,
Ah! qui doit plus que moi plaindre un infortuné?

MONTAIGU.

Il m'émeut!

ROMÉO.

Oui, seigneur, je porte un cœur sensible.
A ce cœur confiant la feinte est impossible.
De tout mortel souffrant l'aspect m'est douloureux.
La pitié...

MONTAIGU.

Je te plains: tu vivras malheureux.

ROMÉO.

Au comble du bonheur, seigneur, j'aurais pu vivre.

MONTAIGU.

Conserve encor long-temps cette erreur qui t'enivre;
Bientôt ces jours heureux s'écouleront pour toi.

ROMÉO.

Mon bonheur cependant est placé près de moi.

MONTAIGU.

J'excuse en la plaignant ta facile imprudence.
Jeune homme, je le vois, la flatteuse espérance
Devant toi du bonheur aplanit les chemins.
Tu n'a pas encor lu dans le cœur des humains.
Tu ne sais pas encor ce qu'un pareil abyme
Peut cacher d'artifice, et d'horreur, et de crime,

Jusqu'où les passions et l'orgueil irrité
Peuvent porter leur haine et leur férocité.

ROMÉO.

Non, seigneur; mais je sais ce que peut la nature,
Ce qu'est un tendre amour, une ardeur vive et pure.
Je sais surtout, je sais qu'en des moments si doux
Le plus cher des penchants m'entraîne ici vers vous;
Qu'en un combat pour vous, prêt à tout entreprendre,
Contre qui que ce fût, je courrais vous défendre.
Ah! daignez vous prêter à mes embrassements:
Ils sont d'un cœur sans fard les vifs empressements.
Je vous jure un respect, un dévoûment sincère.
Je serai votre fils, tenez-moi lieu de père.
Comme mes propres maux, je ressens vos douleurs.
Laissez entre vos bras, laissez couler mes pleurs.
Mais pourquoi de votre âme écarter l'espérance?
Du destin mieux que moi vous savez l'inconstance:
Peut-être un grand bonheur va vous être rendu.
Adoucissez, calmez votre esprit éperdu;
Croyez que... Mais je vois la cohorte odieuse
Qui, prête à vous mener dans une tour affreuse...

MONTAIGU, *aux gardes, en les suivant.*

Je suis prêt.

ROMÉO.

Attendez...

MONTAIGU.

Ami, va, songe à toi;
Trouve enfin le bonheur: il n'est plus fait pour moi.

Les soldats emmènent Montaigu.

SCÈNE V.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO, *aux gardes qui emmènent Montaigu.*
Hé quoi ! vous l'arrêtez ! O contrainte cruelle !

JULIETTE.

Ton cœur à tes serments a-t-il été fidèle ?
T'es-tu bien souvenu...?

ROMÉO.

Serment trop odieux !
Vous le voyez, barbare, on l'entraîne à mes yeux.

JULIETTE.

Tu nous aurais perdus par un aveu sincère.

ROMÉO.

Dans les fers cependant j'entends gémir mon père.

SCÈNE VI.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Tout un parti, madame, en sa faveur ému,
Bientôt de sa prison va tirer Montaigu;
Et nous tremblons alors, avec quelque apparence,
Que, voyant Capulet, ces rivaux en présence
Ne s'arrachent la vie, et qu'un combat affreux
N'immole l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux.
On craint pour Capulet, pour vous, pour votre frère.

JULIETTE.

O ciel ! si mon amant allait tuer mon père !
Si d'un combat entre eux... Ah ! seigneur, j'en frémis !
Mais vous épargnerez de si chers ennemis.
Songez que Capulet, que Thébaldo...

SCÈNE VII.

ROMÉO, JULIETTE, ALBÉRIC, FLAVIE.

ALBÉRIC.

Madame,
Votre père irrité, que le dépit emflamme,
Apprend qu'à haute voix d'insolents factieux
L'accusent de n'oser se montrer à leurs yeux.
Il va dans ce moment, suivi de votre frère,
Sortir de ce palais, et braver leur colère.

JULIETTE.

Je cours les arrêter.

Elle sort avec Flavie.

SCÈNE VIII.

ROMÉO, ALBÉRIC.

ROMÉO.

Toi, mon ami, suis-moi.

ALBÉRIC.

On en veut à tes jours, je combats avec toi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

ROMÉO, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Où vas-tu ? suis mes pas, crains d'entrer en ces lieux.

ROMÉO.

Je veux voir Juliette, et mourir à ses yeux.

ALBÉRIC.

As-tu donc oublié que ta main meurtrière
Vient presque en ce moment de la priver d'un frère,
Que ton épée encore est teinte de son sang ?

ROMÉO.

Par pitié ! cher ami ! plonge-la dans mon flanc.

ALBÉRIC.

Quitte au plus tôt ces murs : ta douleur indiscrète
Du crime de ta main instruirait Juliette.
Qu'elle ignore du moins, dans cet événement,
Que son frère a péri des coups de son amant.
Mais quel bonheur, ami, que la bonté céleste
M'ait seul rendu témoin d'un combat si funeste !
A ce trouble inouï ne t'abandonne pas.

ROMÉO.

Penses-tu que sa sœur survive à son trépas ?

ALBÉRIC.

Fuis de tes ennemis l'implacable colère.

ROMÉO.

Tu sais que sans sa mort j'allais perdre mon père,

Que c'est à ce prix seul que j'ai pu le sauver.
Malheureux !

ALBÉRIC.

Il n'est plus ; songe à te conserver.
Capulet ou sa fille à l'instant va paraître :
Du trouble de tes sens songe à te rendre maître.

ROMÉO.

Ah ! je la vois, sortons.

Albéric sort.

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE.

Cher Roméo, c'est moi,
Mon cœur plein de sa flamme a volé devant toi.
Le tien, je le vois trop, s'attendrit pour ton père.
Où l'a conduit l'excès d'une aveugle colère !
Enfin, malgré l'éclat du plus ardent courroux,
Le bruit d'aucun malheur n'est venu jusqu'à nous.
Dans tes maux cependant l'amour qui nous possède
N'offre-t-il qu'à moi seule un charme à qui tout cède ?
Aurions-nous donc perdu ce droit des malheureux
De confondre leur peine et de gémir entre eux !
Hélas ! pour deux amants que le destin rassemble,
C'est un plaisir bien doux que de souffrir ensemble !
Laisse à ta Juliette apaiser tes douleurs.

ROMÉO.

Combien le ciel sur nous répandra de malheurs !

JULIETTE.

D'où vient dans ton esprit ce funeste présage ?

ROMÉO.

J'entrevois nos destins, je crains plus d'un orage.

JULIETTE.

Nous les vaincrons.

ROMÉO.

Peut-être.

JULIETTE.

Eh ! qui doit t'alarmer !
Tes vertus, tes exploits partout te font aimer ;
Ton souverain t'admire, et les yeux de mon père
Ne t'ont point jusqu'ici distingué de mon frère.
De ce frère surtout tu sais que l'amitié
De tes moindres chagrins prit toujours la moitié ;
Que pour sauver ta vie il donnerait la sienne.

ROMÉO.

Que n'ai-je au même prix perdu cent fois la mienne !

JULIETTE.

Par quel destin deux cœurs l'un vers l'autre entraînés
A se haïr entre eux étaient-ils destinés ?

ROMÉO.

Puisse, en ce jour fatal, l'aspect de nos misères
Ne pas fléchir trop tard la fureur de nos pères !

JULIETTE.

Dans quelque heureux instant, impossible à prévoir,
La nature et nos pleurs sauront les émouvoir.
Nous n'avons pas encore à gémir sur leurs crimes ;
Leur courroux dans nos bras n'a point pris de victimes.
Soit erreur, soit raison, mon cœur dans l'avenir
Se figure un moment qui pourra nous unir.
Je t'adore, et tu vis. Puissant par sa famille,
Mon père y voit briller et son fils et sa fille ;
Son fils surtout, son fils va bientôt à ses yeux
Allumer les flambeaux d'un hymen glorieux.
Quel jour, pour tous les miens, d'allégresse et de gloire !

SCÈNE III.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ah! madame, apprenez...

JULIETTE.

O ciel! que dois-je croire?
Mon esprit alarmé d'un trop juste soupçon...

FLAVIE.

Le cruel Montaigu n'est plus dans sa prison :
Ses amis rassemblés en ont forcé la porte.
Mais à peine il en sort, que, libre et sans escorte,
Rencontrant Capulet seul, l'épée à la main,
Ils commencent entre eux un combat inhumain.
Déjà le coup mortel menaçait votre père :
A l'heureux Montaigu s'oppose votre frère,
Lorsque entre eux deux soudain un nouveau combattant
Accourt, l'atteint, le perce, et s'échappe à l'instant.

JULIETTE.

Ah ciel !... quoi l'assassin...

FLAVIE.

Oui, madame, on l'ignore.

JULIETTE.

Et mon père...

FLAVIE.

Courbé sur un fils qu'il adore,
Il lui jure en pleurant, furieux, éperdu,
De venger par le sang le sang qu'il a perdu.

JULIETTE.

O mon cher Thébaldo! Qu'on me laisse à moi-même.

Flavie sort.

SCÈNE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE, *à Roméo, qui va pour sortir.*

Tu me fuis, Roméo, dans ma douleur extrême!
O ciel! mon frère est mort! ô regrets superflus!
Pleure avec moi du moins ton ami qui n'est plus.
Voilà donc ce bonheur dont j'embrassais l'image!
Quel monstre a dans son sang rassasié sa rage?
Cher frère, en cet instant qui m'aurait dit, hélas!
Que je devais sitôt déplorer ton trépas?
Je vois, cher Roméo, quel chagrin te consume:
De mes ennuis profonds tu ressens l'amertume.
Ah! quel autre que toi, dans mes justes douleurs,
Doit consoler ma peine et partager mes pleurs?
Il semble en ce moment que le ciel m'ait d'avance
Pour soutenir ce coup ménagé ta présence.
Mais tu frémis, ô ciel! et sembles te cacher.

ROMÉO.

Par pitié! de tes bras laisse-moi m'arracher.

JULIETTE.

D'où vient cette douleur immobile, muette?
Si c'était...

ROMÉO.

Justes cieux.

JULIETTE.

Roméo!

ROMÉO.

Juliette!

JULIETTE.

Ah! barbare, mon frère a péri par tes coups.

ROMÉO.

Frappe; voilà mon cœur, assouvis ton courroux.

JULIETTE.

Ah, ciel!

ROMÉO.

Veux-tu ma mort?

JULIETTE.

Je veux... cruel!

ROMÉO.

Prononce.

En mettant la main sur son épée.

Tu n'as qu'à dire un mot, et voilà ma réponse.

JULIETTE.

Qu'as-tu fait, malheureux!

ROMÉO.

L'avais-je pu prévoir?
Mon père allait périr, j'ai rempli mon devoir.
De son péril pressant l'image inattendue
A troublé dans mon sein la nature éperdue.
J'ai couru, j'ai frappé. Céder à mon amour,
C'était ôter la vie à qui je dois le jour.
Je suis envers tes feux un ingrat, un perfide,
Mais je n'ai pas été du moins un parricide.
Chargé d'un tel forfait, à moi-même odieux,
J'aurais cru t'offenser de paraître à tes yeux.
J'ai pris d'un Montaigu le féroce courage;
Du sang des Capulets prends à ton tour la rage.
Ton père doit rentrer enflammé de courroux;
Je vais m'offrir sans arme au-devant de ses coups.
Je mettrai dans ses mains, soumis et sans défense,
Ce fer souillé d'un sang qui lui crîra vengeance,
Et je mourrai content, si le mien dans ces lieux
Calme au moins tes regrets en coulant sous tes yeux.

JULIETTE.

Garde-toi d'écouter cette farouche envie!
Ah, barbare! et c'est moi qui tremble pour ta vie!

Quel attrait tout-puissant me force, en mon malheur,
A chercher dans toi seul un charme à ma douleur?
Pardonne, ô mon cher frère! à ma douleur extrême.
Tu connus notre amour, tu l'approuvas toi-même.
Que dis-je? ah! sans frémir peux-tu me voir, hélas!
A qui perça ton flanc pardonner ton trépas?
Roméo, par ce ciel, par ton bras que j'implore,
Punis-moi du forfait de t'adorer encore.
Arrache-moi la vie, ou sauve à mon devoir
Le coupable plaisir que je prends à te voir.
Adieu, séparons-nous. N'attends pas que mon père
Soit instruit dans quel sang il doit venger mon frère.
Il en est temps encore, échappe à son courroux;
Va, mets les flots, les mers, mets le monde entre nous.
Sois sûr qu'en quelques lieux où le destin te jette,
Tu vivras à jamais au cœur de Juliette;
Va, mes feux te suivront, j'en atteste l'amour,
Partout où tu verras la lumière du jour.
N'attends pas qu'à mes yeux elle te soit ravie.
Je t'accorde ta grâce, accorde-moi ta vie.
Que ce soit là le prix, ce n'est pas trop pour moi,
De ce frère immolé que j'ai perdu par toi.

SCÈNE V.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

CAPULET.

Viens, suis-moi, Dolvédo; viens seconder ma rage,
Viens venger mon fils mort, viens laver mon outrage.

ROMÉO, *à part.*

Contre qui? ciel!

CAPULET.

Mes yeux n'ont point vu l'assassin;
Mais Montaigu...

ROMÉO.

Qui? lui!

CAPULET.

Cours lui percer le sein.
Mon ami, mon vengeur, c'est dans toi que j'espère.
Vois ces cheveux blanchis, vois ces larmes d'un père.
Tes exploits, ces drapeaux attestent ton grand cœur.
Il est dans ton destin de revenir vainqueur.
Mon bras, ce bras tremblant que trop d'ardeur anime,
En prodiguant ses coups manquerait sa victime.
Va trouver Montaigu, qu'il meuré, et dans ces lieux
Apporte-moi son cœur palpitant à mes yeux.
Ne prescris point de borne à ma reconnaissance;
Je t'adopte pour fils, adopte ma vengeance.
Va, pars, combats, triomphe, et, revolant vers moi,
Si mon fils est vengé, je le retrouve en toi.

ROMÉO.

Qu'exigez-vous?

CAPULET.

D'où vient ce trouble et ce silence?
J'ai recours à ton bras, et ta valeur balance?

ROMÉO.

Ah! ciel!

CAPULET.

C'en est assez : viens, ma fille, avec moi.
Vainement au besoin j'ai compté sur sa foi.
Je rougis pour tous deux qu'un guerrier sans courage
M'ait fait à tes regards essuyer cet outrage;
Mais du comte Pâris tu sais la passion:
Offre-toi pour conquête à son ambition.
S'il faut périr pour toi, la mort lui sera chère.
Viens, suis mes pas.

JULIETTE.

Seigneur...

CAPULET.

Tu gémis!

JULIETTE.

O mon père!

CAPULET.

Que vois-je! quel soupçon m'éclaire en ce moment!
D'où naît cet embarras, ce long étonnement?

JULIETTE.

Ah, Dieu!

CAPULET.

S'il était vrai qu'au sein de ma famille;
Regardant Roméo
Un séducteur au crime eût entraîné ma fille?
Si cet indigne amour s'était seul opposé
A l'hymen que tantôt mon choix a proposé...

JULIETTE.

Où suis-je?

CAPULET.

Tu rougis; serais-tu criminelle?

JULIETTE.

Seigneur...

CAPULET.

Si je croyais...

JULIETTE.

Souffrez qu'au moins...

CAPULET.

Rebelle...

Il met la main à son épée.

ROMÉO.

Arrête, Capulet, écoute, et connais mieux
L'objet de ton courroux; vois dans un furieux,
Que toi-même élevais au sein de ta famille,
Un monstre qui se hait, qui brûle pour ta fille,
Un ingrat qui t'outrage, un fils de Montaigu,

Roméo.

JULIETTE.

Qu'as-tu dit?

CAPULET.

Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

ROMÉO.

Apprends tous mes forfaits : cette main sanguinaire,
Je viens de la plonger dans le flanc de son frère.

CAPULET.

De mon fils!

JULIETTE.

Malheureux!

CAPULET.

O vengeance! ô fureur!
Barbare, défends-toi.

ROMÉO.

Frappe, voilà mon cœur.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Défends-toi.

ROMÉO.

Non, cède à ta colère.
Tu dois venger ton fils, j'ai du sauver mon père.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Fille ingrate, et tu retiens mon bras!
A ma juste fureur tu n'échapperas pas.
Lâche, tu sens trop bien cet indigne avantage
Que ta main sans défense oppose à mon courage.
Va, cesse d'exciter mes transports furieux;
Epargne à mes regards ton aspect [illegible]

SCÈNE VI.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE, UN OFFICIER DU DUC.

L'OFFICIER.

De vos malheurs instruit, le duc au moment même
Veut adoucir, seigneur, votre douleur extrême.
De consoler un père il se fait un devoir;
Il vient.

CAPULET.

C'est donc à moi d'implorer son pouvoir.

A Roméo.

Ne crois pas m'échapper : les combats, les supplices,
Tout est égal pour moi, pourvu que tu périsses.

A sa fille.

Suivez mes pas.

Il sort.

ROMÉO, *à Juliette.*

Ah ! parle, et l'attendris pour moi.

JULIETTE.

Va, nous mourrons ensemble, ou je vivrai pour toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

FERDINAND, CAPULET.

FERDINAND.

Je suis loin, Capulet, de condamner vos larmes.
Oui, la raison d'abord nous prête en vain ses armes:
On est homme, on gémit. Mais enfin vos douleurs
Ne se guériront point par de nouveaux malheurs.
Craignez qu'en expirant votre fille rebelle
N'éteigne une maison qui peut revivre en elle.
Pardonnez, croyez-moi.

CAPULET.

Prince, que dites-vous ?
Mon fils...

FERDINAND.

Par nos regrets le ranimerons-nous ?
Roméo vous est cher; sa vertu, sa vaillance,
Votre bonté surtout vous parle en sa défense.
Ajoutez, s'il le faut, que moi-même aujourd'hui,
Cherchant à vous fléchir, j'ai supplié pour lui.
J'honore dans vos pleurs l'amitié paternelle;
Mais si, pour adoucir votre perte cruelle,
Les plus nobles emplois, les rangs, les dignités,
Si ma reconnaissance...

CAPULET.

Ah ! seigneur, arrêtez.

FERDINAND.

Laissez-moi, comme vous, sentir votre infortune :
Notre sort est d'être homme, il nous la rend commune.
Ne croyez pas pourtant qu'à gémir destiné,
Vous soyez seul à plaindre et seul infortuné.
Combien de fois mes yeux ont répandu des larmes !
Je n'entrevois partout que des sujets d'alarmes.
Par le duc de Mantoue en secret excités,
Mes sujets contre moi sont presque révoltés.
Ce parti veut ma perte ; il espère en silence
Que, vos maisons bientôt rallumant leur vengeance,
Capulets, Montaigus, l'un par l'autre immolés,
Portant l'effroi, la mort sur nos bords désolés,
Il détruira sans peine, en ce désordre extrême,
Un état divisé, déchiré par lui-même.
Éteignez à jamais les flambeaux détestés
Qu'entre vos deux maisons la discorde a jetés.
Montaigu n'a qu'un fils, il vous reste une fille :
Si l'hymen unissait l'une et l'autre famille !
C'est la patrie en pleurs qui vous prie à genoux ;
Elle emprunte ma voix : la repousserez-vous ?
Ne croyez pas par là ternir votre mémoire :
Cet effort de vertu comblera votre gloire ;
On dira quelque jour : « Capulet outragé
« Volait à sa vengeance, et ne s'est point vengé.
« Il sut à son devoir immoler sa furie,
« Il exauça son prince, il sauva sa patrie ;
« L'intérêt de l'état fut sa suprême loi. »

CAPULET.

Ainsi donc Montaigu va l'emporter sur moi !

FERDINAND.

Le triomphe est pour vous. Ah ! loin d'être inflexible,
Lui-même à vos douleurs il s'est montré sensible.
En retrouvant un fils, les plus doux mouvements

Ont remplacé sa haine et ses ressentiments.
Instruit par Roméo quelle était sa naissance,
J'ai mandé dès l'instant son père en ma présence.
Ils se sont vus l'un l'autre, et des signes certains
Ont du fils à mes yeux éclairci les destins.
La nature a parlé ; par le cri le plus tendre
Dans le fond de leurs cœurs le sang s'est fait entendre.
J'en ai versé des pleurs. Ils me pressaient tous deux
D'adoucir vos transports, de vous fléchir pour eux,
D'obtenir un pardon qu'ils n'osent plus prétendre.
Tous les deux, par mon ordre, ils vont ici se rendre.
Mais les voici.

CAPULET.

Grand Dieu !

FERDINAND.

Montrez-vous citoyen.

SCÈNE II.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

FERDINAND.

Paraissez, Montaigu, venez, ne craignez rien :
Capulet vous pardonne.

MONTAIGU.

O ciel ! le puis-je croire ?
As-tu bien sur toi-même emporté la victoire ?
Ton cœur s'est-il dompté ?

CAPULET.

J'ai triomphé de moi,
Mais, en te pardonnant, je n'ai rien fait pour toi.

FERDINAND.

Ah ! laissez-nous penser qu'en oubliant l'offense,
Vous cédez sans effort à la seule clémence.

ROMÉO.

Au duc. A Montaigu. Tombant aux pieds de Capulet.

O mon prince ! O mon père ! En des moments si doux
Souffrez que comme un fils j'embrasse ses genoux.

CAPULET.

Que fais-tu, Roméo ?

MONTAIGU.

Sois touché par ses larmes.

CAPULET.

Crois-tu donc que la haine ait pour moi tant de charmes !

MONTAIGU.

Je le vois, la vengeance a pour toi peu d'appas.
Tu ne sais point haïr.

FERDINAND.

Vous ne vous trompez pas,
J'ai surpris la pitié dans son âme attendrie.
Ah ! tous les deux enfin vivez pour la patrie.

MONTAIGU.

Je joins mes vœux aux siens.

FERDINAND.

Mes amis, faisons mieux :
Qu'un accord si touchant éclate à tous les yeux.
Parmi tous ces tombeaux, au sein de ces ténèbres
Où dorment vos aïeux sous des marbres funèbres,
Devant mon peuple et moi, renouvelez tous deux
Le serment d'une paix qui fut jadis entre eux.
Jurez sur leurs cercueils et sous ces voûtes sombres,
En attestant leurs noms, et leur cendre, et leurs ombres,
De tourner désormais contre nos ennemis
Le fer que dans vos mains la discorde avait mis;
De former entre vous une auguste alliance
Où votre haine expire, où l'amitié commence;
Et de rendre à l'état le sang et les guerriers

Dont l'ont privé cent fois vos combats meurtriers.
Ainsi femmes, enfants, chacun dans l'Italie
Consacrera le jour qui vous réconcilie;
Ainsi tous mes sujets, les larmes dans les yeux,
Porteront à l'envi vos vertus jusqu'aux cieux.
Dès lors plus de complots, de meurtres, de vengeance;
Je tiendrai de vous seuls ma gloire et ma puissance;
Et vous donnant des lois, mes désirs les plus doux
Seront de mériter des sujets tels que vous.
Vous êtes attendris, vos soupirs vous trahissent.

MONTAIGU.

Consens-tu, Capulet, que nos maisons s'unissent?

FERDINAND.

Oui, son cœur vous pardonne, et j'en réponds pour lui.

CAPULET.

Vois donc ce que pour toi j'aurai fait aujourd'hui.
L'état, mon souverain, sur ma cruelle offense
Malgré le cri du sang emportent la balance;
Mais, dût encor ce sang se plaindre et s'indigner,
C'est à toi maintenant que je veux pardonner.
Je vis; mon fils n'est plus, lorsque le tien respire;
Il demande vengeance, et ma vengeance expire.
C'est dans ce même jour, dans ce même palais,
Qu'avec ses meurtriers j'aurai conclu la paix.
Ma haine, Montaigu, s'éteint avec la tienne;
Dans la main de ton fils j'ose mettre la mienne.
Est-ce assez te prouver, par cet effort sur moi,
Que tu peux sans péril te livrer à ma foi?
Ennemi, sur tes jours j'étais prêt d'entreprendre;
Ami, je donnerais les miens pour te défendre.
Tu vois, pour m'acquérir, qu'il t'en a peu coûté.
J'oublie en le pleurant le bien qui m'est ôté,
Et je paie à ton fils, dans ma douleur funeste,
Le sang qu'il m'a ravi par le sang qui me reste.

ROMÉO.

Ah, mon père! ah, seigneur! après tant de bienfaits,
Comment envers vous deux nous acquitter jamais?

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO; UN OFFICIER DU DUC.

L'OFFICIER.

Prince, des ennemis répandus par la ville,
Espérant quelque trouble à leurs projets utile,
N'attendent en secret, tout prêts à se montrer,
Que l'instant de paraître et de se déclarer;
Et l'on craint....

FERDINAND.

C'est assez : je vais en diligence
Tout voir, tout prévenir, et tout mettre en défense.
Je sors; vous, Capulet, commandez mes soldats.

Ferdinand sort avec l'officier.

SCÈNE IV.

MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

CAPULET.

Et toi, dans ce palais, quand je n'y serai pas,
Agis, dispose, ordonne, et règne en ma famille.
Sans crainte entre tes mains je laisse ici ma fille.
Va, je ne sais aimer ni haïr à demi.
Prends hautement chez moi tous les droits d'un ami;
Et si (ce que jamais mon cœur ne pourrait croire)
La moindre haine encor vivait en ta mémoire,
Souviens-toi seulement, pour raffermir ta foi,
A quel prix, Montaigu, j'ai dû compter sur toi.

Il sort.

SCÈNE V.

MONTAIGU, ROMÉO.

ROMÉO.

Ah ! que sur nous la foudre éclate et nous dévore,
Plutôt que dans nos cœurs la haine existe encore !

MONTAIGU.

Es-tu mon fils ?

ROMÉO.

Seigneur.... vous me faites trembler.

MONTAIGU.

Prévois-tu quels secrets je vais te révéler ?

ROMÉO.

Que dites-vous ?

MONTAIGU.

Écoute, et, rassemblant d'avance
Ce que l'homme eut jamais de force et de constance,
Que ton âme à ma voix se prépare à frémir !

ROMÉO.

Parlez....

MONTAIGU.

Sois immobile, et songe à t'affermir.
Tantôt, sans soupçonner ces terribles mystères,
Tu voulais être instruit du destin de tes frères :
Ils ne sont plus.

ROMÉO.

O ciel !

MONTAIGU.

Loin de ces murs affreux
Je crus chez les Pisans devoir fuir avec eux.
Hélas ! disais-je, enfin voici donc un asyle,
Pour moi, pour mes enfants, rempart sûr et tranquille,
D'où n'approcheront plus les piéges du trépas.

La vengeance attentive y marcha sur mes pas ;
Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable
D'un complot supposé me fit juger coupable,
Et sans que du forfait on daignât m'informer,
Dans une tour fatale on me vint enfermer.

ROMÉO.

Avec vos enfants ?

MONTAIGU.

Oui ; prête l'oreille au reste.
Déjà depuis trois jours dans mon cachot funeste
Je sentais dans mon sein s'amasser la terreur,
Quand d'un songe effrayant la prophétique horreur
Offrit à mes esprits la plus fatale image.
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
Je cherchais dans moi-même, immobile et glacé,
Quel était ce malheur par mon songe annoncé.
Mes fils dormaient; j'y cours : leurs gestes, leurs visages,
Sur mon sort tout à coup éclairant mes présages,
De la faim sur leur lit exprimaient les douleurs ;
Ils s'écriaient : « Mon père ! » et répandaient des pleurs.
Nous nous levons ; on vient. Nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait ; j'écoute ; et j'entends de la tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je fixai mes enfants sans paroles et sans larmes ;
J'étais mort... Ils pleuraient... Je cachai mes alarmes.
Mais lorsque enfin (soleil, devais-tu te montrer ?)
Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. Renaud me dit : « Mon père,
« Vis, tu nous vengeras. » Raymond, Dolcé, Sévère,
M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir,
Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu ! grand Dieu !

MONTAIGU.

Puisqu'il me faut poursuivre,
Je restai seul vivant, mais indigné de vivre.
Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin,
Et, ne pouvant mourir de douleur ni de faim,
Je cherchai mes enfants avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, hurlant, embrassant les ténèbres;
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile et muet, je m'étendis sur eux.
Mon cachot fut ouvert; mes amis en furie,
Venant pour me sauver....

ROMÉO.

Ah! de sa barbarie
Vous dûtes bien, je crois, punir un inhumain!

MONTAIGU.

Il n'avait point d'enfants. Tourmenté par la faim,
Je courais, furieux, dans ma rage homicide,
Sur ses flancs acharné, dévorer un perfide...
Le barbare! il venait, plein de gloire et de jours,
Tranquille et sans douleurs, d'en terminer le cours.

ROMÉO.

Ainsi donc, sans objet, où porter vos vengeances?

MONTAIGU.

Cet objet est, mon fils, plus près que tu ne penses.

ROMÉO.

Ah! je cours sur vos pas le voir et l'immoler.

MONTAIGU.

Peut-être avant le coup ton bras pourra trembler.

ROMÉO.

Qui dois-je enfin punir?

MONTAIGU.

Un traître, un téméraire,
De l'auteur de mes maux le détestable frère,
Capulet.

ROMÉO.

Lui !

MONTAIGU.

Lui-même.

ROMÉO.

Ah ! pour un tel dessein,
Ou changez de victime, ou changez d'assassin.

MONTAIGU.

Non, ce n'est pas son sang qu'il faut verser encore :
C'est le sang d'un objet qu'il chérit, qu'il adore,
Qui tient à son amour par un si fort lien,
Qu'en lui perçant le cœur, tu perceras le sien ;
C'est l'objet en qui seul vit encor sa famille,
C'est son unique espoir, c'est son sang, c'est sa fille,
C'est Juliette enfin.

ROMÉO.

Seigneur, les plus beaux feux
Dès long-temps pour jamais nous ont unis tous deux.

MONTAIGU.

Et tu ne trembles pas qu'en ma fureur extrême
Mon bras, sur cet aveu, ne t'immole toi-même ?

ROMÉO.

Voyez à quel forfait vous voulez m'engager !
Un amante.... un vieillard....

MONTAIGU.

Je cherche à me venger.

ROMÉO.

Et qu'ont-ils fait ?

MONTAIGU.

Grand Dieu ! ce qu'ils ont fait, perfide ?
Et c'est là ta réponse au transport qui me guide !
Du bourreau de mes fils je vois le sang affreux,
Et c'est ton lâche cœur qui s'attendrit pour eux !
Ce qu'ils ont fait ! demande aux tigres en furie,
Lorsqu'un dard dans leurs flancs accroît leur barbarie,

S'ils sauraient inventer ces monstrueux tourments
De faire aux yeux d'un père expirer ses enfants.
Ce qu'ils ont fait ! demande à tes malheureux frères,
Quand la faim par degrés éteignait leurs paupières,
Dans ce cachot de mort, s'ils ont dû soupçonner
Qu'un jour aux Capulets je pourrais pardonner.
Ce qu'ils ont fait ! dis, traître, et quels étaient leurs crimes
Quand, fixant à mes pieds de si chères victimes,
Je les vis, tous en pleurs, pour moi seul s'attendrir,
Et m'offrant à genoux leur sang pour me nourrir?
Ce qu'ils ont fait ! barbare ! ah ! le ciel en colère
M'a privé du seul bien qui flattait ma misère :
C'eût été sur un monstre, au gré de mes désirs,
D'assouvir ma vengeance, en comptant ses soupirs,
D'observer ses douleurs, de suivre à cet indice
La lenteur du trépas et l'horreur du supplice.
Le cruel chez les morts, tranquille et sans effroi,
S'est, au sein des tombeaux, retranché contre moi;
Et quand je trouve un fils, fameux par son courage,
Qui m'est exprès rendu pour se joindre à ma rage,
Lorsque aucun Capulet ne peut plus m'échapper,
Quand je n'ai qu'à vouloir, quand il n'a qu'à frapper,
A ses indignes feux c'est lui qui s'abandonne !
Je ne sais quel amour et l'enchaîne et l'étonne !
C'est lui qui délibère, et qui même aujourd'hui
Craindrait, en ce palais, de me servir d'appui !

ROMÉO.

Quel reproche odieux me faites-vous entendre ?
Plutôt mourir cent fois que ne pas vous défendre !
Malheureux! Eh quoi donc! avez-vous prétendu
Que pour de tels forfaits je vous serais rendu ?
A peine mon ami dans un cercueil repose;
A peine, pour sceller la paix qu'on lui propose,
Un vieillard généreux vous livre sans soupçon

Son propre sang, son cœur, son palais, sa maison ;
A peine entre vos bras il a remis sa fille,
Que, pour exterminer lui, son nom, sa famille,
Sortant de l'embrasser, vous exigez soudain
Que je plonge à sa fille un poignard dans le sein !
Seigneur, je suis soldat ; pour venger votre outrage,
J'emploîrai, s'il le faut, la force, le courage :
Ce bras ne sait user que de moyens permis,
Et se teindre avec gloire au sang des ennemis.
Au chemin de l'honneur montrez-moi la vengeance :
Vous connaîtrez alors si Roméo balance.
J'aspire à vous servir, je le veux, je le doi ;
Mais, s'il s'agit d'un crime, il n'est pas fait pour moi.

MONTAIGU.

Qu'entends-je ! et quel est donc l'excès de mes misères!
Tel est l'horrible sort de tes malheureux frères,
Que tout trahit leur cause, et qu'après leur trépas
Ils demandent vengeance et ne l'obtiennent pas.
Sais-tu ce qui soutient ma vie infortunée ?
Sais-tu jusqu'à ce jour comment je l'ai traînée ?
Sais-tu, quand je sortis de la funeste tour,
Sur quels sauvages bords, dans quel affreux séjour,
Par mon trouble égaré, je courus, loin du monde,
Ensevelir vingt ans ma douleur vagabonde ?
Au mont de l'Apennin je fus vingt ans caché :
C'est là que, fugitif, dans des antres couché,
Implacable ennemi de la nature entière,
Ne pouvant à mon gré voir s'embraser la terre,
Oubliant à jamais mon rang et ma maison,
A force de douleur privé de la raison,
Aidé pour tout secours des soins d'un misérable
Qui dans moi, par pitié, vit encor son semblable,
Nourri par ses bontés, quelquefois dans ses bras
Par des sons mal formés invoquant le trépas,

Trouvant le ciel, la nuit, la lumière importune,
Caché sous ces lambeaux de la vile infortune,
Dans l'horreur des forêts, sous des rochers affreux,
J'appelais à grands cris mes enfants malheureux,
Indigné d'y trouver, dans son sommeil paisible,
A mes longs désespoirs la nature insensible.
C'est là que tout à coup, plein de trouble et d'effroi,
Mes quatre fils mourants s'offraient tous devant moi...
Je crois les voir encore... Oui, voilà leurs visages,
Leurs traits, leur port...

ROMÉO.

Mon père, écartez ces images.

MONTAIGU.

Grand Dieu! pour un moment suspendez mes douleurs;
Voyez ces cheveux blancs; daignez tarir mes pleurs.

ROMÉO.

O ciel!

MONTAIGU.

Il en est temps, souffrez que je succombe.
Pour revoir mes enfants, plongez-moi dans la tombe.
Je sens que je chancelle...

ROMÉO.

Ah! du moins que mes bras...

MONTAIGU.

N'avancez pas, cruel, ou vengez leur trépas!

ROMÉO.

Hé! seigneur.

MONTAIGU.

Mes enfants!

ROMÉO.

Dans votre horreur funeste,
Songez que...

MONTAIGU.

Mes enfants!

ROMÉO.

Songez que je vous reste.

MONTAIGU.

Mes enfants !... Où sont-ils ?

ROMÉO.

Ah ! revenez à vous,
Mon père, ou dans l'instant je meurs à vos genoux.

MONTAIGU.

Qui? toi !

ROMÉO.

Vivez, hélas ! conservez-vous encore.

MONTAIGU.

Je suis un malheureux qui se hait, qui s'abhorre,
Trop indigne à jamais du jour, qu'il doit flétrir.

ROMÉO.

Que vous reprochez-vous ?

MONTAIGU.

Je n'ai pas pu mourir.

ROMÉO.

Ah ! seigneur, croyez-moi, dans vos douleurs amères,
Vos pleurs assez long-temps ont coulé pour mes frères.

MONTAIGU.

La raison, Roméo, vient vite à ton secours.
Ce n'est pas dans ton sang qu'ils ont puisé leurs jours;
Ton cœur donne à leur perte une pitié légère ;
Tu ne sens pas pour eux des entrailles de père.
Ces frères que tu plains, tu ne les venges pas;
Leurs mânes gémissants n'assiégent point tes pas :
Malheureux Capulets, vous paîrez tous ces crimes;
Mais je prétends surtout voir souffrir mes victimes :
Dans leur sein déchiré je lirai leurs douleurs;
Dans le fond de leurs yeux j'irai chercher leurs pleurs.
Qu'un Capulet me plaise ! Avant qu'on m'attendrisse,
Oui, sur eux, sur eux tous, remplaçant ta justice,
Je te le jure, ô ciel ! ces bras ensanglantés
Leur rendront, s'il se peut, les maux qu'ils m'ont prêtés.

ROMÉO.

Ah ! ne vous chargez point d'un si noir parricide !

MONTAIGU.

Laisse là tous ces noms de traître et d'homicide.
Mon sort m'a dès long-temps dispensé de ma foi.
Ces noms, jadis affreux, n'existent plus pour moi.
Quoi ! tu n'es point saisi du transport qui m'agite !
L'aspect d'un Capulet n'a donc rien qui t'irrite ?
Comme un autre homme, enfin, tu peux l'envisager !

ROMÉO.

Puisqu'il est homme, hélas ! peut-il m'être étranger !
Mais enfin il est temps de rompre le silence.
Vous savez quelle main éleva mon enfance :
Faut-il que votre fils, le plus vil des ingrats,
Assassine un mortel qui lui tendit les bras ?
Faut-il que sous mes yeux mon bienfaiteur périsse ?
Faut-il qu'à cet excès mon père s'avilisse ?
Vous allez tout trahir, la justice, la foi,
L'humanité, le ciel...

MONTAIGU.

On l'a trahi pour moi.

ROMÉO.

Différez seulement à laver votre offense.
Votre honneur veut...

MONTAIGU.

Du sang.

ROMÉO.

La pitié.

MONTAIGU.

La vengeance.

ROMÉO.

Ah ! qu'allez-vous tenter ?

MONTAIGU.

C'en est trop, et mes coups...

ROMÉO.

Pour la dernière fois je tombe à vos genoux.
Ecoutez seulement, seigneur : qu'allez-vous faire ?
Révoquez, s'il se peut, un projet sanguinaire;
Epargnez Capulet; voyez-y sans courroux
Un vieillard à gémir condamné comme vous.
Laissez mourir en paix et le père et la fille.
Juliette au cercueil éteindra sa famille :
Le jour n'en est pas loin. Pourtant ne croyez pas
Que jamais ma douleur ait recours au trépas :
Je vivrai, mais pour vous, pour calmer vos misères,
Pour vous rendre, à moi seul, tout l'amour de mes frères.
Au mont de l'Apennin faut-il fuir avec vous ?
Partageant vos ennuis, mon sort sera plus doux.
A la peine, aux travaux je trouverai des charmes ;
J'y défendrai vos jours, ou j'essuîrai vos larmes...
Votre courroux, seigneur, me paraît suspendu.
Grand Dieu ! vous m'exaucez; oui, mon père est rendu;
De la pitié qui parle il entend le murmure ;
J'ai trouvé, j'ai vaincu, j'ai surpris la nature.

MONTAIGU.

Qui ? moi ! j'aurais...

ROMÉO.

Seigneur, ne vous défendez pas.
Laissez couler vos pleurs ; souffrez que dans vos bras...

MONTAIGU.

Cruel !

ROMÉO.

Consultez seul votre cœur magnanime :
Il est fait pour l'honneur, pour détester le crime.
L'honneur seul est la loi qu'il vous faut écouter.

MONTAIGU.

Laisse-moi.

ROMÉO.

Je vous suis, je ne peux vous quitter.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente la sépulture des Capulets et des Montaigus.

SCÈNE I.

JULIETTE.

Dieu ! quel jour effrayant dans l'épaisseur des ombres
Au sein de ces tombeaux répand ses clartés sombres !
Les mânes enchaînés sous ces marbres poudreux
Semblent tous m'inviter d'y descendre avec eux.
Je vois avec plaisir, au sein de ces ténèbres,
Le jour pâle et mourant de ces lampes funèbres.
Cet astre des tombeaux, plus affreux que la nuit,
Vient mêler quelque joie à l'horreur qui me suit.
Tout parle, tout m'entend dans ce vaste silence.
Mon frère ranimé s'éveille en ma présence ;
Du fond de son cercueil il me dit : « Hâte-toi,
« Goûte enfin le repos qui t'attend près de moi. »
C'est donc ici, grand Dieu ! que la vengeance expire,
Que le sort est dompté, que la vertu respire !
Ici nos fiers aïeux, par la haine animés,
S'embrassent dans la poudre, unis et désarmés.
Je vais leur annoncer que leurs guerres funestes,
En moi, de ma famille ont dévoré les restes.
Je sors avec dédain d'un coupable séjour
Où le ciel a proscrit l'innocence et l'amour.
Qu'aurais-je à regretter ? qu'ai-je vu sur la terre ?
Des haines, des complots, la trahison, la guerre.

Un plus doux sentiment m'eût fait chérir le jour;
Roméo m'adorait... je le perds sans retour.

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Courons rendre le calme à son âme inquiète.
On m'a dit qu'en ces lieux...

JULIETTE.

Qu'entends-je ?

ROMÉO.

Juliette !

JULIETTE.

Est-ce toi, Roméo ? Que ton aspect m'est doux !

ROMÉO.

Mon père est désarmé ; j'ai fléchi son courroux.
J'ai vu son cœur ému ; ses bras par leurs caresses
M'ont prodigué du sang les plus vives tendresses.
Tu le verras bientôt, sur ces froids monuments,
De la paix entre nous prononcer les serments.
Sa foi ne nous doit plus laisser aucun ombrage.

JULIETTE.

De sa sincérité, tiens, vois le témoignage !

Elle lui donne un billet.

ROMÉO.

Quelle horreur ce billet va-t-il me révéler?
Au moment de l'ouvrir, je sens ma main trembler.
Lisons.

Il lit.

« Voici le temps, compagnons intrépides,
« D'exterminer les Capulets,
« Et, quand dans les tombeaux j'irai jurer la paix,
« D'enfoncer vos poignards dans le flanc des perfides.
« *Montaigu.* » Le barbare ! et je suis né de lui !

JULIETTE.

C'est ainsi, tu le vois, qu'il pardonne aujourd'hui.
J'ai fait par des yeux sûrs, attachés à sa suite,
Épier ses projets, observer sa conduite;
On comptait tous ses pas : de fidèles amis,
Surprenant ce billet, dans mes mains l'ont remis.

ROMÉO.

Ah ! je cours, prévenant un mortel sanguinaire...

JULIETTE.

Souviens-toi, Roméo, qu'il est toujours ton père.

ROMÉO.

Quand sa fureur sur toi, sur l'auteur de tes jours...

JULIETTE.

J'ai prévu les moyens d'en arrêter le cours.

ROMÉO.

Que dis-tu ? quel dessein...

JULIETTE.

Mon trépas nécessaire
Va sauver à la fois ma patrie et mon père.
Ma maison, tu le sais, ne vit plus que dans moi ;
La tienne maintenant n'existe plus qu'en toi.
Entre ces deux maisons, soit ton sang, soit le nôtre,
Il faut que l'une enfin n'importune plus l'autre;
Et, pour n'avoir plus lieu de se persécuter,
Qu'un des deux partis cède en cessant d'exister.
Voilà le seul moyen de terminer nos haines...
C'en est fait, Roméo, la mort est dans mes veines.

ROMÉO.

Qu'as-tu fait ? juste ciel !

JULIETTE.

Tout est fini pour moi.
Mais mon père vivra, je revivrai dans toi.
Montaigu voudra bien, délivré d'une fille,
Permettre à Capulet de pleurer sa famille;

Et comme dans la tombe il est tout près d'entrer,
Lui laisser noblement le loisir d'expirer.
Tu frémis, je le vois, de tant de barbarie.
Vis pour moi, pour nous deux, pour sauver ta patrie.
J'entends et tes soupirs et tes gémissements.
Affermis mon courage en ces derniers moments.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu, barbare! et tu veux que j'achète
Le bienfait de la vie en perdant Juliette;
Qu'à cet horrible prix, à moi-même odieux,
J'ose encor sur ta tombe envisager les cieux!
As-tu bien pu penser, quand tu cesses de vivre,
Qu'au cercueil Roméo pût tarder à te suivre?
De quel droit m'ôtais-tu, par cette trahison,
La part que mon amour me donnait au poison?
Tu n'as donc pas songé qu'unis dès notre enfance,
Nous n'avons tous les deux qu'une même existence?
Si tu m'avais aimé, tu n'aurais point, hélas!
Distingué de ta mort l'instant de mon trépas.
O cher, ô digne objet de ma tendresse extrême!
Ne nous séparons point, surmontons la mort même;
Expirons, mais ensemble. Avant de m'assoupir,
Que je te voie encore à mon dernier soupir.
Le temps, la mort, le ciel, rien n'éteindra ma flamme.
Je vivrai dans ton cœur, tu vivras dons mon âme.

JULIETTE.

O mon cher Roméo, quand je quitte le jour,
Cache-moi, par pitié, l'excès de ton amour.
Conserve de nos feux la mémoire éternelle.
Vis, j'ose l'exiger.

ROMÉO.

Va, ce fer plus fidèle,
Au défaut du poison, servira mon dessein.
Un désespoir tranquille a passé dans mon sein.

Montaigu va venir : sous ces voûtes terribles,
Qu'il recule à l'aspect de nos corps insensibles.
Que mon barbare père, en entrant dans ces lieux,
Nous voie avec horreur expirer sous ses yeux.
Je ne sais quel pouvoir fatal à l'innocence
Dressa dans ces tombeaux l'autel de la vengeance.
Il demande des morts, il veut du sang : eh bien !
Il sera satisfait ; j'y verserai le mien.

JULIETTE.

Arrête, Roméo : la fortune jalouse
Ne doit point m'empêcher de mourir ton épouse.
Sur les bords du cercueil, puisqu'il dépend de nous,
Laisse-moi te donner le nom sacré d'époux.
Hélas ! j'ai bien acquis, dans ce moment suprême,
Le droit triste et flatteur de me donner moi-même.
Pour amis, pour témoins, adoptons ces tombeaux,
Ce marbre pour autel, ces clartés pour flambeaux.

ROMÉO.

Que dis-tu ?

JULIETTE.

C'en est fait. Adieu. Je meurs contente.
J'expire entre tes bras ta femme et ton amante.
Ah ! donne-moi ta main ! que j'emporte avec moi
La douceur d'être unie un moment avec toi.

ROMÉO.

Juliette ! Elle expire ! Ah, Dieu ! père barbare !
Ta haine fit nos maux, c'est toi qui nous sépare ;
Mais malgré toi, cruel, nous serons réunis.

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE; GARDES *et* SUITE *de Ferdinand;* PARTISANS *de la maison des Montaigus;* PARTISANS *de la maison des Capulets;* GUERRIERS *et* PEUPLE.

FERDINAND.

Peuple, voici l'instant que je vous ai promis.

A Montaigu et à Capulet.

Ici, sur ce tombeau, jurez en ma présence
D'éteindre pour jamais la haine et la vengeance.
Commencez, Capulet.

CAPULET.

Cendres de nos aïeux,
Recevez le serment que je fais en ces lieux :
Je jure aux Montaigus une amitié sincère,
De porter à leur chef le tendre amour d'un frère,
D'étouffer nos débats, de n'y jamais songer,
De défendre ses jours dans le moindre danger.
Approche, embrassons-nous. Ciel! un poignard! barbare!

MONTAIGU.

Courage, mes amis!

FERDINAND.

Soldats, qu'on les sépare.

CAPULET.

Mais que vois-je? Ah, ma fille! ô crime! ô justes cieux!
Quel spectacle cruel vient s'offrir à mes yeux!

MONTAIGU.

Le ciel est juste enfin.

CAPULET.

Bourreau de ma famille,
Peux-tu bien...?

MONTAIGU.

Laisse-moi voir expirer ta fille.
Mes enfants sont vengés.

CAPULET.

Si ce sont tes plaisirs,
Tigre, entends mes sanglots, insulte à mes soupirs.

MONTAIGU.

J'en jouis. Te voilà comme mon cœur désire :
Sens bien que tu la perds, et que mon fils respire.

CAPULET.

Il lui montre le corps de Roméo.

Regarde, malheureux !

MONTAIGU.

Que vois-je ! Quelle horreur !
Mon fils, ô mon cher fils ! ô vengeance ! ô fureur !
Et voilà tout le fruit de ma rage inhumaine.
Ciel ! es-tu satisfait ? ai-je épuisé ta haine ?
Frappe, unis donc le père à ses malheureux fils.

Il tombe sur le corps de son fils.

FERDINAND.

Vous voyez quels effets votre haine a produits.
Vos injustes fureurs, source de tant de crimes,
Ont conduit à la mort d'innocentes victimes.
Peuple, qu'un monument conserve à l'avenir
De vos justes regrets l'éternel souvenir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

OEDIPE CHEZ ADMÈTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1778.

PERSONNAGES.

ADMÈTE, roi de Thessalie.
ALCESTE, son épouse.
OEDIPE, ancien roi de Thèbes.
ANTIGONE, sa fille.
POLYNICE, son fils.
ARCAS, confident d'Admète.
PHENIX, officier d'Admète.
LE GRAND-PRÊTRE du temple des Euménides.
UN PRINCIPAL HABITANT. . . . } de la ville de Phères.
UN SECOND HABITANT. . . . . } de la ville de Phères.
UN TROISIÈME HABITANT. . . . } de la ville de Phères.
PRÊTRES de la suite du Grand-Prêtre. . } personnages muets.
GARDES D'ADMÈTE. . . . . } personnages muets.
PEUPLE. . . . . } personnages muets.

La scène est en Thessalie, dans la ville de Phères. L'action se passe dans le palais d'Admète pendant le premier, le second et le quatrième actes; et, pendant le troisième et le cinquième, elle se passe devant et dans le temple des Euménides.

OEDIPE
CHEZ ADMÈTE.

ACTE PREMIER.

—

Le théâtre représente le palais d'Admète.

SCÈNE I.

ADMÈTE, POLINICE.

ADMÈTE.

Polynice, est-ce vous? Pourquoi, par quel mystère,
M'apprenant votre nom, m'engager à le taire?
Quel étonnant revers, quel sort injurieux,
Sans suite et sans éclat vous amène à mes yeux?
Dans vos sombres regards la fureur étincelle.
Aux champs thessaliens quel sujet vous appelle?
Expliquez-vous, seigneur.

POLYNICE.

Admète, qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous!
Vous n'avez point du trône exilé votre père.

ADMÈTE.

Seigneur, je vous entends. Hélas! sur sa misère
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas!
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas?
Hier, avec Phénix, notre douleur commune
Plaignait encor les maux de sa longue infortune.
Plus il est malheureux, plus OEdipe est sacré.

POLYNICE, *à part.*

De quel trait déchirant mon cœur est pénétré !
(*Haut.*) Votre pitié me dit combien je fus barbare.
Hélas, pour un vieillard si vertueux, si rare,
La terre est sans asyle et le ciel sans flambeau !
L'univers dès long-temps n'est pour lui qu'un tombeau.
Il n'a pour tout secours, privé de la couronne,
Que ses pleurs, ses destins, et le bras d'Antigone.
Que ma sœur est heureuse ! elle aura pu, du moins,
Guider ses pas tremblants, lui prodiguer ses soins.
Mais j'entrevois le jour (il n'est pas loin peut-être)
Où de mon trône enfin je vais chasser un traître;
Et dans Thèbe, à mon tour, rentrant victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux.
D'avance contre lui j'ai soulevé la Grèce :
De ses princes unis la fureur vengeresse
Va poursuivre Etéocle et défendre mes droits;
Et pour eux ma querelle est la cause des rois.
De vos exploits, seigneur, je sais ce qu'on publie.
Il me manquait encor d'armer la Thessalie.
Si j'obtiens vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

ADMÈTE.

Je n'examine point si votre cause et juste :
Je songe à mes devoirs; et, dans mon rang auguste,
Il ne m'est point permis, pour servir vos projets,
D'exposer le bonheur, les jours de mes sujets.
Vous ne l'ignorez pas, les exploits de mon père
N'ont que trop épuisé ses états par la guerre.
Compagnon de Phérès, de ses travaux guerriers,
J'ai vu quels flots de sang ont rougi ses lauriers;
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon âme attendrie,
Je n'irai point, seigneur, prodigue de son sang,

Au lieu de le fermer, rouvrir encor son flanc ;
Et dans quels temps, surtout ! lorsque les Euménides,
Ces déesses de meurtre et de vengeance avides,
Vont dans ce jour célèbre annoncer leurs décrets ;
Lorsque de toutes parts étrangers et sujets,
Accourus sur nos bords, frémissent dans l'attente ;
Quand mon peuple est troublé, quand ma cour s'épouvante,
Quand déjà leur ministre est tout prêt à céder
Au souffle impérieux qui le doit posséder !
Quoique par le remords leur active justice
S'exerce au fond des cœurs en cachant le supplice,
Il vient, il vient un temps où leur sévérité
Signale avec éclat leur tardive équité.
C'est là plus d'une fois que la triste innocence
Vint contre l'oppresseur évoquer la vengeance ;
Et puisque tout m'invite à vous le révéler,
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible ;
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,
Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes.
On eût dit que loin d'eux ces funestes autels
Repoussaient avec lui ses présents criminels.
O déesses ! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire ?
Tisiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent,
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent,
Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter.
Une sourde fureur semblait la tourmenter.
Mais à peine au-dehors elle allait se répandre,

Qu'on vit tous ses serpents se dresser pour l'entendre.
« Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi ;
« Le sang de tes sujets va retomber sur toi.
« Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes ?
« Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
« Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux.
« Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux :
« Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
« Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
« Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer.
« Va, c'est là le bienfait que tu dois espérer. »
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes ;
Et par tous les témoins à cet oracle admis
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas ! depuis ce temps quelle est sa déstinée !
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée.
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit point la splendeur.
Eloigné de ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire ;
Il craint surtout, il craint peut-être avec raison
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,
Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous.

POLYNICE.

Ainsi les souverains, si fiers du diadème,
Sont les esclaves nés de leur grandeur suprême ;
Ils n'auront plus le droit contre le crime heureux
De demander justice et de s'unir entre eux.
Que dis-je ? si j'en crois l'oracle qu'on m'oppose,
La Grèce est donc coupable en défendant ma cause ?

Ma cause cependant paraît juste à ses yeux.
On peut venger les rois sans offenser les dieux.
En armant vos sujets contre un prince perfide
Vous serez magnanime, et non pas homicide;
Vous soutiendrez l'éclat de votre dignité,
L'honneur de nos pareils, leur rang, leur sûreté.
Leurs intérêts enfin sont tous unis aux vôtres :
Braver un souverain, c'est braver tous les autres.
Roi, n'oserez-vous rien pour un roi malheureux?

ADMÈTE.

Aux dépens de son peuple on n'est point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu...

ADMÈTE.

Plairait à mon courage;
Mais un roi rarement peut la mettre en usage.
Je ne veux point, seigneur, par de nouveaux combats
A l'exemple d'un père, affaiblir mes états.
Que n'a-t-il moissonné des lauriers légitimes!
Mais il m'apprit du moins de plus douces maximes :
C'est lui qui m'enseigna que les rois étaient nés
Pour offrir un asyle aux rois infortunés.
Ah! si le charme heureux de ce climat paisible
Pouvait...

POLYNICE.

Avec ma haine il est incompatible.
Vous n'avez point, seigneur, vos droits à soutenir,
D'Étéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage :
Il me reste mon bras, ma haine et mon courage.
Adieu, seigneur. Demain, aux premiers traits du jour,
Pour rejoindre mon camp je sors de votre cour.

SCÈNE II.

ADMÈTE, *seul.*

Mes refus vont encore aigrir son caractère.
Hélas! son nom fatal m'a rappelé son père.
Quel état! le remords avec l'adversité!
Mais je le plains surtout de l'avoir mérité.

SCÈNE III.

ALCESTE, ADMÈTE.

ALCESTE, *derrière le théâtre.*

Hélas!

ADMÈTE.

Qu'ai-je entendu? Quoi! c'est vous, chère Alceste!
D'où naît dans votre sein ce désespoir funeste?
Mon cœur auprès de vous, de votre aspect charmé,
A respirer la paix était accoutumé.
Je ne vous connais plus. Pourquoi votre visage
D'un calme si touchant n'offre-t-il plus l'image?
Tout votre corps frémit! Vous pâlissez d'effroi...
Expliquez-vous, parlez.

ALCESTE.

Admète, écoutez-moi.
Dans ce temps de la nuit où des vapeurs plus sombres
Redoublent le sommeil, épaississent les ombres,
Le trépas de mon père (ô ciel! puis-je y penser!)
A mes esprits tremblants s'est venu retracer.
De son pouvoir Médée étalant les merveilles
De mes crédules sœurs enchantait les oreilles,
Et, pour les mieux tromper, leur rappelait Æson
Rendu par un prodige à sa jeune saison.

Par un prodige égal, déjà chacune espère
Remplir d'un sang nouveau les veines de son père.
Le bain fatal est prêt, les feux sont allumés;
Des rayons de l'espoir leurs yeux sont animés.
On s'arme de poignards. Incertaine et timide,
Leur main semble un moment prévoir le parricide.
Médée exhorte; on marche, on s'avance sans bruit;
On rend grâce au silence, aux horreurs de la nuit;
On entre dans la chambre, où de ses traits funèbres
Un jour pâle et mourant éclairait les ténèbres,
Et, découvrant à peine un vieillard endormi,
Ne laissaient entrevoir le forfait qu'à demi.
On dirait qu'à l'aspect de l'auguste victime,
La nature à leur cœur a révélé leur crime.
La piété l'emporte, et leurs couteaux pressés
S'entrechoquent soudain dans son cœur enfoncés :
Leur parricide zèle, innocemment impie,
En déchirant son sein, croit lui donner la vie.
Sa mort leur montre enfin leur détestable erreur.
Médée, en s'échappant, insulte à leur douleur.
Leurs pleurs, leurs bras tendus couvrent le lit funeste.
Le crime est consommé, le désespoir leur reste.
Ce bain, ce sang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant est encor sous mes yeux.

ADMÈTE.

Le ciel voulut alors qu'Alceste fût absente;
Du meurtre paternel ta main fut innocente.
Tes sœurs...

ALCESTE.

Ce n'est pas tout : j'ai cru, dans ma terreur,
Le cœur encor saisi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allais dans tes bras m'assurer un asyle.
Déjà la paix rentrait dans mon sein plus tranquille;
Déjà je respirais ce calme heureux et doux

Que retrouve une femme auprès de son époux.
Sous tes pas à l'instant s'est ouvert le Ténare;
Une invisible main t'entraînait au Tartare;
Tu me criais, Adieu. J'ai frémi, j'ai couru.
Entre nous deux alors nos enfants ont paru :
Ils élevaient vers nous leurs voix attendrissantes;
Ils enchaînaient tes pieds de leurs mains innocentes.
La foudre épouvantable a soudain retenti.
Alors tout s'est calmé, tout s'est anéanti.
De ces objets divers l'effrayant assemblage
De tes périls surtout me laisse encor l'image;
Et, dût ce ciel vengeur irriter mes ennuis,
Je veux sortir enfin de l'horreur où je suis.

ADMÈTE.

Dans ce songe confus, quelque effroi qu'il te donne,
Je n'ai rien distingué qui me trouble ou m'étonne.
De ton père souvent ton esprit occupé
A pu de son trépas être aisément frappé.
Quant au Ténare ouvert, ta tendresse inquiète
A seule imaginé tous ces périls d'Admète.
Pour trembler sur mes jours, craintive au moindre bruit,
Tu n'avais pas besoin des erreurs de la nuit.
Va, sans interpréter de bizarres mensonges,
Remplissons nos devoirs, et dédaignons les songes.
Sur sa propre innocence un mortel affermi
A sa vertu pour juge, et le ciel pour ami.

ALCESTE.

Non, non : pour démentir mes présages timides,
Je veux interroger l'autel des Euménides.
Le sort à leur regard aime à se découvrir,
Et pour nous dans ce jour leur temple va s'ouvrir.

ADMÈTE.

Mais connais-tu, dis-moi, ces déesses horribles,
Ces sœurs que leur justice a fait nommer terribles?

Leur grand-prêtre a souvent de sa sinistre voix
Sous les dais orgueilleux épouvanté les rois ;
Sous leur sceptre sanglant tout pouvoir s'humilie;
Leur nom seul prononcé trouble la Thessalie;
A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant passe, et ferme les yeux ;
Il semble, à leur menace, à leur regard sauvage,
Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hommage,
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.

ALCESTE.

Ah! pour moi leur aspect est un tourment moins rude
Que le supplice affreux de mon incertitude!
Me refuserais-tu de les interroger?

ADMÈTE.

Peut-être imprudemment cherchons-nous le danger.

ALCESTE.

Je sens que dans mes vœux c'est le ciel qui m'inspire.

ADMÈTE.

Sur le cœur d'un époux tu connais ton empire ;
Mais, si tu m'en croyais, ton esprit curieux
Sur nos communs destins s'en remettrait aux dieux.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, dans ce moment le redoutable temple,
Que l'innocence même avec effroi contemple,
Vient d'ouvrir son enceinte aux regards des mortels ;
Un feu sombre et sacré brûle sur les autels ;
Des trois divinités les funèbres images
De vos sujets tremblants reçoivent les hommages;

Le grand-prêtre a paru ; l'oracle va parler.
Voici l'heure où sa bouche enfin doit révéler
Les décrets réservés pour ce jour formidable.

ADMÈTE.

Chère Alceste, le ciel nous sera favorable.
Raffermis à ma voix ton courage abattu.
Quel cœur plus que le tien doit croire à sa vertu ?
Loin de nous à jamais toute crainte inquiète !

ALCESTE.

Je la sens expirer en écoutant Admète :
Je sens que, par degrés, modérant son effroi,
Mon âme avec plaisir s'affermit près de toi.
Consulte seul l'oracle ; et moi je vais encore
Dans ta fille et ton fils voir l'époux que j'adore ;
Et, perdant auprès d'eux mes vains pressentiments,
Leur prodiguer pour toi mes doux embrassements.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

—

SCÈNE I.

ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Quoi! c'est un prince juste, un héros magnanime,
Que le ciel en ce jour demande pour victime!
A cet affreux trépas Admète est réservé!
A l'amour de son peuple Admète est enlevé!
O rigoureuse loi d'un oracle inflexible!
Le ciel, dans son courroux, est-il donc insensible
Aux vertus d'un monarque, aux larmes des sujets?

ADMÈTE.

Respectons, cher Arcas, ses terribles décrets.
Mais quand l'autel est prêt, quand ma mort est prochaine,
As-tu dans son erreur entretenu la reine?
Avec des soins prudents lui cache-t-on toujours
Que l'oracle fatal a condamné mes jours?

ARCAS.

Oui, seigneur : de son trouble enfin son cœur respire;
Il ne s'alarme plus pour vous ni pour l'empire.
Autour d'elle empressés, vos fidèles sujets
Font taire leurs douleurs, leurs soupirs, leurs regrets;
Tout dérobe à ses yeux la vérité funeste.

ADMÈTE.

O trop cruelle erreur! ô malheureuse Alceste!

ARCAS.

Faut-il donc la quitter au printemps de vos jours !
Pourquoi les dieux sitôt en bornent-ils le cours?
Ah ! quel bonheur jamais fut plus digne d'envie!

ADMÈTE.

Combien de nœuds, Arcas, m'attachaient à la vie !
Ces sujets pleins d'amour, dont l'œil fixé sur moi
Ne pouvait se lasser de contempler leur roi ;
Leurs transports d'allégresse empreints sur leur visage ;
Leurs flots tumultueux inondant mon passage ;
Tous ces cris répétés, leurs regards satisfaits
M'offrant de toutes parts le prix de mes bienfaits ;
Ce plaisir de me dire : « Ils vivent sans alarmes ;
« Le bonheur de me voir fait seul couler leurs larmes ;
« Il n'en est pas un seul dans ce peuple nombreux
« Qui pour moi dans son cœur ne forme mille vœux ;
« Par les lois, par les mœurs, je rends mon sceptre auguste ;
« Ma joie est d'être aimé, ma gloire est d'être juste. »
Ah ! de mon peuple, Arcas, faut-il me séparer !

ARCAS.

Le ciel à nos regards n'a fait que vous montrer :
Fallait-il que la mort...

ADMÈTE.

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôte mes enfants, mes sujets, mon épouse...
Eh ! quelle épouse, ô ciel ! Ami, si quelquefois
Ces soucis importuns qu'on lit au front des rois
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,
Un mot, un mot d'Alceste, écartant le nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité.
Son œil s'ouvrait, Arcas, j'étais moins agité.
Que dis-je? en ces moments où notre âme plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,
Un long enchantement confondait nos deux cœurs ;

J'aimais, je la voyais, je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle;
Je ne lui parlais pas, mais j'étais auprès d'elle.
Et quand mon sort heureux a passé mes désirs,
Quand le trône et l'hymen, m'offrant tous leurs plaisirs,
Ont versé sur ma vie un charme qui m'enivre,
Au lieu de tant d'objets pour qui j'espérais vivre,
C'est la nuit du trépas qui va m'environner!
Je perds tout le bonheur que j'allais leur donner.

ARCAS.

De ces vains mouvements surmontez la tendresse.

ADMÈTE.

Je consume avec toi mes pleurs et ma faiblesse...
Mais j'aperçois Alceste.

ARCAS.

Elle avance vers vous.
Hélas! quel est son sort!

ADMÈTE.

Il suffit : laisse-nous.

Arcas sort.

SCÈNE II.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Cher époux, je te vois : les fières Euménides
N'ont donc point prononcé des arrêts homicides?
Le ciel protége Admète. Oh! combien j'ai tremblé
Jusqu'au moment terrible où l'oracle a parlé!
Je te demande encore à la nature entière.
Chacun de tes enfants m'a présenté son père,
Chacun de tes sujets m'a présenté son roi,
Et mon époux partout s'est offert devant moi.

Mais as-tu de ton peuple observé la tendresse?
O moment pour ton cœur plein de charme et d'ivresse!
Comme il craint pour tes jours! comme il chérit tes lois!
Ah! c'est dans leurs périls qu'on peut juger les rois!
Du coup dont je tremblais ils frémissent encore.

ADMÈTE.

Trop juste sentiment d'un peuple qui t'adore!
Ah! puisse-t-il long-temps, heureux dans l'avenir,
De mes faibles bienfaits garder le souvenir!

ALCESTE.

Le ciel vient de calmer sa tendresse inquiète.
Que devenais-je, hélas! s'il eût proscrit Admète?
Moi te perdre? grands dieux! Admète, ah! tu crois bien
Que mon trépas d'abord aurait suivi le tien.
Cet éternel adieu, cet abandon terrible,
L'aurais-je supporté, moi, dont le cœur sensible
Au seul son de ta voix est prêt à s'émouvoir,
Qui cesserais de vivre en cessant de te voir!
Qui ne saurais une heure endurer ton absence,
Qui craindrais moins la mort que ton indifférence;
Moi qui n'entrevois pas, même dans l'avenir,
Qu'aucun moyen jamais puisse nous désunir?
Non, je ne conçois point, de tes vertus ravie,
De terme à mon bonheur, ni de terme à ta vie.

ADMÈTE.

Ma chère Alceste... ah! dieux!

ALCESTE.

Veux-tu qu'en ces moments
Je fasse à tes regards amener nos enfants?
Veux-tu...?

ADMÈTE.

Non... garde-leur ce cœur sensible et tendre :
A tes secours, Alceste, ils ont droit de prétendre;
Et si leur père un jour...

ALCESTE.

Que me dis-tu?

ADMÈTE.

Je croi
Que leur âge encor faible aurait besoin de toi.
Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère!
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

ALCESTE.

Comment de notre amour ne pas chérir les gages!
Mes soins ne sont-ils pas leurs plus doux héritages!

ADMÈTE.

Tu promis à leur père et ton cœur et ta foi.

ALCESTE.

Est-ce Admète qui craint d'être oublié de moi!
Va, ce léger soupçon doit outrager ma flamme.
Doutes-tu qu'à jamais tu règnes sur mon âme!
J'en atteste l'autel qui reçut nos serments,
Où mon cœur te voua ses premiers sentiments;
Ces flambeaux de l'hymen, cette brillante fête,
Où du bandeau des rois tu parais ta conquête.
Quel bonheur nous attend! Oui, je n'en doute pas,
Ton fils, ton fils un jour marchera sur tes pas.
Il a déjà ta grâce, il aura ton courage;
Déjà ses traits naissants m'ont offert ton image;
Et tandis que sans moi tu courais aux autels
Interroger du sort les décrets éternels,
Comme si ton péril eût accru mes tendresses,
Ma main lui prodiguait les plus douces caresses;

Mes regards de le voir ne pouvaient se lasser ;
Dans ton fils, cher époux, je croyais t'embrasser ;
Et s'il faut, sans détour, t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embrasssant, répandu quelques larmes.
Tu pleures, cher Admète !

ADMÈTE.

Oui, mon cœur transporté...

ALCESTE.

Livre-toi sans réserve à ta félicité.

ADMÈTE.

Je te vois...je t'entends...O moments pleins de charmes !
Tant de bonheur m'accable et fait couler mes larmes.
Je n'ai jamais, jamais senti jusqu'à ce jour
Avec plus de transport le prix de ton amour.
Par ces noms si touchants et d'épouse et de mère,
A l'état, comme à moi, que tu dois être chère !
Va, crois-moi, le destin n'a point droit sur les cœurs ;
Va, l'amour ne meurt point ; ses sentiments vainqueurs
Du sort qui détruit tout ne craignent point l'empire.
Crois que ce feu sacré, qu'un tendre hymen inspire,
Sous ma cendre avec moi ne pourra s'assoupir,
Qu'il doit survivre encore à mon dernier soupir.

SCÈNE III.

PHÉNIX, ADMÈTE, ALCESTE.

PHÉNIX.

Seigneur, vers ces cyprès, vers ces roches arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste

Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte;
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif, qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux, sa dignité tranquille;
Et tout enfin, seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.

ADMÈTE.

Il suffit, cher Phénix.

Phénix sort.

SCÈNE IV.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quel est donc ce mystère?
Un vieillard inconnu. Parlez : que veut-il faire?
Je crains... Phénix d'abord eût dû l'interroger.

ADMÈTE.

Peut-être vainement c'eût été l'affliger.
Hélas! d'un malheureux la prudence est extrême.
Ah! son secret souvent n'est que son malheur même.

ALCESTE.

Vous lui demanderez d'où naît son sort affreux.

ADMÈTE.

Je n'interroge pas les mortels malheureux.

ALCESTE.

De ses destins, seigneur, vous avez connaissance.
Ainsi, sur vos secrets vous gardez le silence;
Ils ne sont plus communs! Pourquoi me les cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

ADMÈTE.

Crois-tu...?

ALCESTE.

Me traitez-vous comme une âme commune
Qu'on doit peu consulter, qu'un secret importune?

ADMÈTE.

Tu me fais cet outrage?

ALCESTE.

Eh! depuis quand, pourquoi
N'osez-vous sans détour vous fier à ma foi?

ADMÈTE.

Eh bien! c'est...

ALCESTE.

Ne crains pas.

ADMÈTE.

Ce vieillard sans asyle,
Ce noble fugitif, dans ses maux si tranquille,
C'est OEdipe.

ALCESTE.

Qui! lui, seigneur! Ah! dans ces lieux
Son aspect contre nous va susciter les dieux!

ADMÈTE.

Que dis-tu, téméraire!

ALCESTE.

Oui, voilà mon présage;
Il ne m'a point trompée.

ADMÈTE.

Eh! c'est là ton courage!

ALCESTE.

Non, je n'en puis douter : tout ce peuple en fureur
Va chasser un vieillard qui doit lui faire horreur.

ADMÈTE.

Que crains-tu?

ALCESTE.

Je crains tout. Je crains les Euménides,

Leurs serpents, leurs flambeaux, vengeurs des parricides:
Je crains Laïus, OEdipe, et Jocaste en courroux :
Ils vont du sein des morts s'élever contre nous.

ADMÈTE.

Quel excès de faiblesse !

ALCESTE.

Ah, ciel ! si ta vengeance...

ADMÈTE.

De ta propre vertu n'as-tu point l'assurance !

ALCESTE.

Eh ! qu'avait fait OEdipe !

ADMÈTE.

Eh bien ! si c'est mon sort,
J'accepte sans murmure ou la vie ou la mort.

ALCESTE.

Barbare !

ADMÈTE.

De nos dieux le pouvoir légitime
Doit-il nous consulter pour nommer leur victime?
Si leur bras suspendu s'apprête à la frapper,
Prince ou sujet, n'importe, il ne peut échapper.
Crois-tu, s'il faut du sang, que leurs bouches timides
Aient pour le demander besoin des Euménides ?
Va, tu n'as désormais rien à craindre pour moi.

ALCESTE.

Mon cœur faible et tremblant n'est plus digne de toi.
Des noirs destins d'OEdipe, ah ! voilà donc l'empire !
Il souille autour de lui jusqu'à l'air qu'il respire.
Nous vivions trop heureux : c'est lui seul qui nous nuit;
Il va verser sur toi le malheur qui le suit.

ADMÈTE.

Va, le malheur pour nous est de fermer notre âme
Au cri de la pitié qui me parle et m'enflamme.
Qui l'aurait dit un jour que le roi des Thébains

Mendirait des secours du dernier des humains ?
Chère Alceste, offrons-lui ce palais pour asyle ;
Qu'il fixe auprès de toi sa vieillesse tranquille.
Est-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux
Que d'offrir près du trône un port aux malheureux ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

POLYNICE, *seul.*

Quel désir inquiet, quel trouble involontaire
M'entraîne malgré moi dans ce lieu solitaire?
Comme si quelque instinct me forçait d'y chercher
Ces sinistres autels que je crains d'approcher?
Il regarde le temple des Euménides.
Le voici donc ce temple où, du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les furies,
Ces déesses qu'OEdipe, armé de tous ses droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois.
Noires filles du Styx, c'est à votre colère
Que je dévoue ici mon détestable frère:
Accumulez sur lui des tourments mérités,
Et tels que je voudrais les avoir inventés.
Egalez, s'il se peut, vos transports à ma rage.
S'il demeure impuni, son crime est votre ouvrage.
Que dis-je! de quel front m'élever contre lui!
Et, quand je lui ressemble, implorer votre appui!
Lorsque Admète périt, comment votre justice
Laisse-t-elle un moment respirer Polynice?
Malgré tant de vertus, Admète est condamné;
Malgré tant de forfaits, m'auriez-vous épargné?
Je veux les consulter... Que pourrais-je en apprendre?
L'oracle est dans mon cœur, c'est à moi de l'entendre.
Ce cœur, pour consoler mes destins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.

Mais quel est donc mon sort, sans trône, sans patrie?
Je ne sais, mais je sens dans mon âme flétrie
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux.
Hélas ! aucun vieillard ne se montre à mes yeux
Qu'une voix ne me crie : « Ingrat, voilà ton père.
« Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère? »
Est-il vivant? — Quel temple et quel désert affreux !
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux :
D'un nouveau Cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traîne un corps affaibli, caché sous des lambeaux?
Sous l'habit d'une esclave, une femme attentive
Prête un appui fidèle à sa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui...
Si c'était...Avançons... C'est mon père, c'est lui;
J'ai reconnu ma sœur. O trop chères victimes !
Fuyons... en les voyant, je crois voir tous mes crimes.

Il s'échappe à travers le bois de cyprès.

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*

Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.

Il s'assied sur un débris de rocher.

Suis-je bien affermi? puis-je être ici tranquille?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès, peuplent seuls cet asyle.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.

OEDIPE.

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.

O ciel ! que dites-vous !

OEDIPE.

O ma chère Antigone !
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

OEDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejeté par les flots, chassé par les rivages ?

ANTIGONE.

Hé bien ?

OEDIPE.

Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.

OEDIPE.

Je suis OEdipe.

ANTIGONE.

Hélas ! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage !

OEDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé !

ANTIGONE.

Je suis auprès de vous ; oubliez le passé.

OEDIPE.

Je les aimais.

ANTIGONE.

Songez...

OEDIPE.

Je prévois leurs misères :

L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères ;
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

OEDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

OEDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Pensez qu'Admète ici va vous tendre les bras.

OEDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas ?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

OEDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes :
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau ;
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous plus que jamais la tristesse s'empare.

OEDIPE.

Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare :
C'est un arrêt du sort, nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah ! vous m'allez quitter !

OEDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père.
Ma fille, assez long-temps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.

OEDIPE.

Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

OEDIPE.

Ma vie est un supplice; et pour me secourir
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné ?

OEDIPE.

Ma fille, hélas ! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh ! qui jusqu'à ce jour
A montré plus que toi de constance et d'amour ?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort, je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes !
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes;

Hélas ! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre !
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins,
Moi vos tristes soupirs, et vous mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage :
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

OEDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourments, mes travaux ;
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous ?

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé...
Mon père, ah ! d'où vous vient cet air préoccupé ?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

OEDIPE.

Les Euménides ! ciel ! ah ! je crois les entendre,
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ses égarements le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
Rassurez-vous, mon père.

OEDIPE.

O supplice ! ô tourments !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvements.

Hélas ! dans ces déserts quels secours puis-je attendre ?

OEDIPE.

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'OEdipe, exaucez ma prière !

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux ! les transports de mon père.

OEDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

OEDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide :
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux ;
Cachez-moi cet autel où des serments impies
Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des furies ;
Cet autel exécrable où leurs serpents hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînaient tous deux ;
Où Mégère debout, avec un ris funeste
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père !

OEDIPE.

O ma patrie ! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colère,
Creuser ces yeux sanglants, en chasser la lumière ?

ANTIGONE.

Dieux !

OEDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.

Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Eh, seigneur!

OEDIPE.

O Jocaste! ô mère malheureuse!
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse!
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, je viens ici mourir.

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Es-tu content? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère.
Du fond de tes déserts je sortis vertueux;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres!

ANTIGONE.

O ciel!

OEDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer.
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur!

OEDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!

OEDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi!

OEDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice.
Souffrez...

OEDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice :
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici...

OEDIPE.

Les cruels!... On m'entraîne... et toi, ma fille, aussi,
Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières;
Tu te joins contre OEdipe à tes barbares frères!
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude:
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi.
Je vous tiens dans mes bras; détrompez-vous.

OEDIPE.

C'est toi!
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi, qui vous chéris; c'est moi, qui vis pour vous.

OEDIPE.

Ah! je me sens calmer par des accents si doux.
O consolante voix! nature! ô tendres charmes!
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes!

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,

Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs!

OEDIPE.

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre;
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment ce ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer?

OEDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême.
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits.
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?
Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre:
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre.
Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins:
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins:
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre OEdipe au fond de tant d'abymes,
Pour mieux le contempler, luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit... Mon père, ah! je vois qu'on s'avance!

OEDIPE.

Songe bien sur mon sort à garder le silence.

ANTIGONE.

Vous, retenez surtout vos esprits éperdus.

OEDIPE.

Si l'on me reconnaît, ah! nous sommes perdus!

SCÈNE III.

OEDIPE, ANTIGONE, UN PRINCIPAL HABITANT DE LA VILLE DE PHÈRES, UN SECOND, UN TROISIÈME HABITANT, PEUPLE.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Parlez, répondez-nous, étranger vénérable :
Vos cris nous ont frappés; quel revers vous accable?

ANTIGONE.

Que vous servira-t-il de savoir ses malheurs?
C'est sans nécessité rappeler ses douleurs.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux?

ANTIGONE.

Partout on nous rejette.
Poursuivis par le sort, nous venons chez Admète :
Nous osons nous flatter qu'un roi si généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PRINCIPAL HABITANT, *à OEdipe.*

Votre origine est-elle éclatante ou commune?

ANTIGONE.

Il se plaît à cacher son obscure infortune.

LE PRINCIPAL HABITANT.

C'est à lui de répondre.

ANTIGONE, *à part.*

O ciel!

LE PRINCIPAL HABITANT, *à Œdipe.*

Dans quel séjour
Avez-vous commencé de respirer le jour?

OEDIPE.

A Thèbes.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance?

OEDIPE.

Un désert.

LE PRINCIPAL HABITANT.

A quel sang devez-vous la naissance?

OEDIPE.

Au sang d'un malheureux par le sort opprimé.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Son nom?

OEDIPE.

C'était...

ANTIGONE.

Hélas! doit-il être nommé?
Un mortel inconnu...

LE PRINCIPAL HABITANT.

Mais quelle était sa mère?

ANTIGONE.

Que peut vous importer une femme étrangère?

LE PRINCIPAL HABITANT, *à Antigone.*

Quelle est la vôtre, vous?

ANTIGONE.

La mienne?

LE PRINCIPAL HABITANT.

Oui. Vous tremblez!

OEDIPE.

C'en est fait... ah, ma fille!

ANTIGONE.

Hélas!

LE PRINCIPAL HABITANT.

Vous vous troublez !

ANTIGONE.

Laissez-nous de nos maux vous cacher le principe.

OEDIPE.

Je ne me connais plus.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Je reconnais OEdipe.

LE DEUXIÈME HABITANT.

OEdipe, vous ! Sortez, abandonnez ces lieux.

LE TROISIÈME HABITANT.

De loin sa seule approche a soulevé nos dieux.

ANTIGONE.

Que faites-vous, cruels ?

LE DEUXIÈME HABITANT.

Il a tué son père.

LE TROISIÈME HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de sa mère.

ANTIGONE.

Ce n'est pas son forfait, c'est celui du destin.

LE PRINCIPAL HABITANT.

N'importe, il est commis.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Chassons cet assassin.
Nous maudissons Laïus, OEdipe et sa famille.

OEDIPE.

Ne m'ôtez pas du moins ma malheureuse fille.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

OEDIPE.

Antigone, ah ! ne me quitte pas ;
Penche-toi sur mon sein, serre-moi dans tes bras.

Antigone tient son père étroitement embrassé.

LE TROISIÈME HABITANT.

Il arrache OEdipe des bras de sa fille.

Notre religion....

OEDIPE.

Quoi, monstre! quoi, parjure!
Tu peux parler des dieux en bravant la nature!

LE DEUXIÈME HABITANT.

C'en est trop!

ANTIGONE.

Excusez une aveugle douleur.
Il souffre, il est aigri : c'est l'effet du malheur.
Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme.
C'est un infortuné, c'est un roi, c'est un homme.

OEdipe tombe à demi renversé sur les débris de rocher où on l'a vu d'abord assis.

SCÈNE IV.

OEDIPE, ADMÈTE, ANTIGONE, LES TROIS HABITANTS, LE PEUPLE, GARDES.

ANTIGONE.

C'est vous, c'est vous, Admète! Ah! défendez un roi
Qu'un peuple entier poursuit, qui n'a d'appui que moi.
En voyant ce vieillard songez à votre père.

ADMÈTE, *au peuple.*

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère.

ANTIGONE.

A OEdipe.

Seigneur, je cours à lui... Mon père, entends ma voix :
Reçois encor mes soins pour la dernière fois ;
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille :
J'expire si tu meurs.

OEDIPE.

J'embrasse encor ma fille!

ANTIGONE, *à Œdipe.*

Ah! revenez à vous : Admète est en ces lieux ;
Il contient les transports d'un peuple furieux ;
Ce héros près de lui nous donne une retraite.

ADMÈTE, *prenant et serrant la main d'Œdipe.*

Ma main est le garant qui vous répond d'Admète.

OEDIPE.

Admète, est-il bien vrai ? Quoi donc ! votre bonté
Nous accorde un asyle et l'hospitalité.

ADMÈTE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne ?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.

OEDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin ;
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure :
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

ADMÈTE.

Je plains plus que jamais les princes malheureux.

OEDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas ! prince trop généreux.
Le peuple est alarmé : peut-être ma présence
Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence.
Sur vous si quelque orage était prêt d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez ; que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille ;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance, et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.

ADMÈTE.

Non, restez ; pour patrie adoptez cette terre.

OEDIPE.

Souvenez-vous de Thèbe.

ADMÈTE.

Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit ; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits ; vos vertus sont vos titres.
Entre ce peuple et moi que les dieux soient arbitres.

OEDIPE.

Eh bien ! j'obéis donc. Ecoutez-moi, grands dieux !
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas ! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure :
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe ?
Répondez à ma voix, tristes divinités.

On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains, mêlés à des cris de douleur et à des accents lamentables.

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colère ?

LE PEUPLE ET LES TROIS HABITANTS.

OEdipe.

ADMÈTE.

L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmentent.

Où suis-je ? ô ciel ! je sens trembler la terre.

OEDIPE.

Répondez, répondez.

Le bruit des tonnerres et des cris monte au dernier degré.

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE, LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE SA SUITE, ADMÈTE, LES TROIS HABITANTS, PEUPLE, GARDES.

LE GRAND-PRÊTRE.

Infortuné vieillard,
Les dieux sur tes destins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuse victime,
Quand l'univers trompé ne voyait que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Peuples, dans ces climats
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit ses pas.
Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout à coup la nuit qui t'environne!
Je vois fuir devant toi le deuil et le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers et la gloire;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire;
Le monde y portera son encens et ses vœux.

ADMÈTE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux.
Ah! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadème.
Peuples! écoutez-moi : je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.
Tâchez d'en obtenir, ardents à le défendre,
Qu'il laisse à nos climats le trésor de sa cendre.
Adieu, souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de premier culte à la divinité;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle
Que notre encens l'honore, et peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguste, à qui je tends les bras,
Jusque dans mon palais daignez suivre mes pas.

Ils sortent tous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Lorsque, dans ce palais, une douleur muette
Cache le deuil public et le malheur d'Admète,
Ma sœur, m'est-il permis, dans ces tristes moments,
De goûter la douceur de vos embrassements?
Par quel motif secret le destin qui m'étonne
A-t-il conduit mes pas sur les pas d'Antigone?
Je sens moins mes remords et mes adversités,
Puisque des biens si chers ne me sont point ôtés.
Je vous retrouve enfin.

ANTIGONE.

Cette entrevue encore,
Mon frère, est pour OEdipe un secret qu'il ignore;
Tandis que d'autres yeux daignent veiller sur lui,
Je vais donc sans témoins vous entendre aujourd'hui.
Dans quel état, ô ciel! s'offre à moi Polynice!

POLYNICE.

Se peut-il que sur moi votre cœur s'attendrisse!
Quoi! vous m'osez revoir! Quoi! j'entends cette voix
Qui dans Thèbes jadis me charma tant de fois!
Ma sœur, que notre race, en forfaits trop féconde,
Du bruit de ses revers a bien rempli le monde!
Dans vos malheurs du moins, pour supporter leurs coups,

La paix, la douce paix n'a point fui loin de vous.
Le ciel à vos vertus devait un autre frère.
Il vous fit naître exprès pour consoler un père.
Vous avez jusqu'ici, par le sort agités,
Confondu vos soupirs et vos calamités;
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'OEdipe et d'Antigone.
Nous y serons connus (le ciel l'a prononcé),
Vous pour l'avoir suivi, moi pour l'avoir chassé.
Sous quels noms différents on nous rendra justice!
Pour dire un fils ingrat on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh! mon frère, oubliez...

POLYNICE.

Ah! ce sont vos secours
Qui d'OEdipe souffrant ont prolongé les jours.
Vous n'avez point quitté notre malheureux père.

ANTIGONE.

La mort d'Admète, hélas! va combler sa misère:
Il croit que son destin porte ici le trépas,
Et que c'est Thèbe encor qui renaît sous ses pas.
Dans son cœur oppressé sa douleur se rassemble;
Ses antiques malheurs s'y réveillent ensemble.
Son calme m'épouvante. Il ne s'est point, hélas!
Ni penché sur mon sein, ni jeté dans mes bras.
Immobile, et plongé dans une horreur muette,
Il murmure les noms de Laïus et d'Admète;
Sa bouche avec effort commence quelques mots,
Qu'arrachent ses douleurs, qu'étouffent ses sanglots;
Pour calmer ses tourments ma voix n'a plus de charmes;
De ses yeux desséchés j'ai vu sortir des larmes;
Jamais ennui plus sombre et chagrin plus profond
Depuis qu'il est errant n'a pesé sur son front.
En vain les dieux ici marquent notre retraite:

Il ne voudra point vivre où doit mourir Admète.
Que dis-je? vivre! Hélas! (l'instant n'en est pas loin)
De son trépas bientôt je vais être témoin ;
Ou, s'il respire encor, loin d'écouter nos larmes,
Quel peuple contre nous ne prendra point les armes !
Je vois partout la mort, le péril, la douleur.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens mon malheur.
Le courage, l'espoir, la force m'abandonne.
Dieux ! pour OEdipe encor ranimez Antigone!
Seul, proscrit, fugitif, il n'a que moi d'appui ;
En veillant sur mes jours, vous veillerez sur lui.
Voici mon dernier vœu, faites qu'il s'accomplisse :
Que le même cercueil, s'il se peut, nous unisse,
Que nous goûtions du moins, après tant de travaux,
Dans un commun sommeil, l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, dans ce palais vous n'avez plus d'asyle.
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile ;
Il croit que, leur portant le désastre et l'effroi,
OEdipe est seul auteur de la mort de leur roi.
S'ils allaient, juste ciel ! s'immoler notre père!
Ne délibérons plus : tandis que leur colère
Ne porte point sur vous leurs sacriléges mains,
De Thèbe tous les trois reprenons les chemins.
Dans la Grèce déjà mes drapeaux vous attendent ;
Mes alliés sont prêts, et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais vous, par quel revers, si loin de vos états,
Implorez-vous ici des armes étrangères?

POLYNICE.

Connaissez-vous si mal nos destins et vos frères?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder :
L'un veut reprendre un sceptre, et l'autre le garder.

Mon père l'a prédit, et j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel! vous me faites horreur!

POLYNICE.

Je vous verrai vous-même approuver ma fureur.
Mais mon père à nos vœux résistera peut-être:
Tâchons par nos discours de l'aigrir contre un traître;
D'attendrir sa vieillesse en faveur de son sang,
D'un fils infortuné digne encor de son rang.
Vainqueur, je sais, ma sœur, ce qui me reste à faire.
Il verra s'il me doit confondre avec mon frère.
Espérez-vous, ma sœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir son courroux j'oserai tout tenter.
Mais j'aperçois OEdipe... Éloignez-vous, mon frère.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aspect de mon père!

ANTIGONE.

Compagne de son sort, que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

SCÈNE II.

ANTIGONE, OEDIPE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Roi dont l'affreux destin, l'âme forte et profonde,
Sont en spectacle au ciel, servent d'exemple au monde,
Criminel vertueux dont le front respecté
Du trône et du malheur garde la majesté,
Croirai-je qu'à ma cour acceptant un asyle,
Vos jours vont s'achever dans un sort plus tranquille?
Les dieux par un oracle en protégent le cours.

OEDIPE.

Je n'accepterai point leurs funestes secours.

ADMÈTE.

Ils ont du moins pour vous signalé leur clémence.

OEDIPE.

Mais ils ont sur Admète étendu leur vengeance.

ADMÈTE.

Long-temps le trait fatal a resté suspendu.

OEDIPE.

J'arrive, je me montre, et l'oracle est rendu.
Pouviez-vous échapper au destin qui m'assiége!
De rivage en rivage avec moi pour cortége
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! loin de votre cour...

ADMÈTE.

N'irritez point ma peine
En fuyant un asyle où le ciel vous amène.

OEDIPE.

Quel asyle! un palais que j'ai rempli d'effroi,
Où des sujets en pleurs me demandent leur roi;
Où bientôt tout son peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'insulte et le reproche;
Où les sanglots d'Alceste... Infortunés époux,
Il manquait à mon sort de retomber sur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre père respire,
Par les plus sages lois vous réglez votre empire,
Alceste plaît sans crime à vos yeux innocents
Vous pouvez sans remords embrasser vos enfants;
Ils sont votre espérance, et non votre supplice;
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.
Lorsqu'à votre bonheur tout semblait concourir,
Admète, était-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

ADMÈTE.

Cédez moins aux douleurs de votre âme abattue.

OEDIPE.

Vous me tendez les bras, et c'est moi qui vous tue.

ADMÈTE.

Non, le crime est connu; l'oracle a prononcé.

OEDIPE.

Pourquoi de ce palais ne m'avoir pas chassé?

ADMÈTE.

A vos rares vertus j'aurais fait cette injure!

OEDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

ADMÈTE.

J'écoutais la nature.
Pour secourir OEdipe au moins j'aurai vécu.

OEDIPE.

OEdipe est accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

ADMÈTE.

Vous vivrez, je le veux; c'est l'espoir qui me reste.
N'accusez point ici votre destin funeste;
Souffrez, mais comme OEdipe; et pour dernier effort
Mettez votre constance à supporter ma mort.
Alceste est dans l'erreur, elle est sans défiance;
Daignez de ce mensonge appuyer l'innocence.
OEdipe, vos malheurs, commencés en naissant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compatissant.
Eloignez de ses yeux la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent du moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin, ne l'abandonnez pas.
Que mes enfants aussi trouvent en vous un père:
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour;
Formez-le pour son peuple, et non pas pour sa cour.

Loin de lui tout éclat d'une pompe importune !
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune;
Qu'il apprenne de vous (hélas ! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés;
Qu'esclave du destin, au moment qu'il respire,
L'homme est dans tous les rangs soumis à son empire.
O vous ! qui, condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les rois,
Dieux ! vous qui m'immolez, lorsque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au sang de la victime;
Regardez ces climats avec un œil plus doux;
Que mon Alceste au moins survive à son époux;
Consolez sa douleur, soutenez sa faiblesse;
De ce roi malheureux protégez la vieillesse:
Je mets sous votre appui, dans mes derniers instants,
OEdipe, mes sujets, ma femme, mes enfants.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau,
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau.
Mais Alceste paraît.

OEDIPE.

Ah ! fuyons sa présence;
Je tremble d'éclairer son heureuse ignorance :
Mon trouble et ma douleur pourraient tout découvrir.
Sortons.

ADMÈTE.

Cher prince... adieu.

OEDIPE.

Ma fille... allons mourir.

Il sort.

SCÈNE III.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Il est enfin connu ce terrible mystère,
Cet oracle effrayant que tu voulais me taire.
Je sors, je sors du temple.

ADMÈTE.

Ah ! qu'entends-je ?

ALCESTE.

Grands dieux !
L'appareil de ta mort vient d'y frapper mes yeux.
Avec quel art perfide, écartant mes alarmes,
Tu déguisais ton trouble et dévorais tes larmes !
Tu me trompais, barbare ! et moi, dans ce moment,
Je goûtais de l'amour le doux enchantement !
J'allais prier les dieux de veiller sur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête.
Et, quand leur main sur toi portait les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer les autels !
Hélas ! j'étais en paix sur le bord de l'abyme!

ADMÈTE.

Ils ont rendu l'arrêt.

ALCESTE.

Ils n'ont point la victime.

ADMÈTE.

Mais ils peuvent ici la frapper dans tes bras :
Leur œil vengeur me suit, la mort est sur mes pas.
Tremblons sous leur pouvoir.

ALCESTE.

Dis plutôt leur vengeance,
Qui m'arrache un époux, qui poursuit l'innocence.

ADMÈTE.

Veux-tu que nos enfants, proscrits, persécutés,
Trouvent un jour ces dieux par leur père irrités!
Du saint nœud qui nous joint l'héroïque tendresse
Marche avec le courage et proscrit la faiblesse.
Vois-moi dans ces moments d'un œil religieux;
Songe que ton époux est sous la main des dieux.
Je ne m'appartiens plus : marqué pour leur victime,
Je dois leur consacrer tout le sang qui m'anime.
Mes jours dépendent d'eux; ce qui dépend de moi,
C'est de penser en homme, et de mourir en roi.

ALCESTE.

Hélas!

ADMÈTE.

Pour nos enfants souffre encor la lumière;
Qu'on ne remarque pas qu'ils ont perdu leur père;
De notre chaste hymen entretiens le flambeau;
Laisse-moi, sans pâlir, entrer dans le tombeau.
Voici l'instant fatal : que ton cœur s'y prépare.
Va, la mort rejoindra ce que la mort sépare.
Écoute : mes enfants pourraient frapper mes yeux;
Éloigne-les. Approche, et reçois mes adieux.

ALCESTE.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.
Quoi qu'ordonne le ciel, l'espoir encor me reste.
Avant que d'échapper, de sortir de ce lieu,
Il faudra de mes bras...

ADMÈTE.

Mon devoir parle : adieu.

ALCESTE.

Où courez-vous?

ADMÈTE.

Mourir.

ALCESTE.

Arrête encor, barbare!
Peux-tu ne pas frémir du coup qui nous sépare?
Je verrai donc, ô ciel! mes enfants malheureux,
Inquiets, incertains, se regarder entre eux,
Et, soupçonnant leur perte aux sanglots de leur mère.
Par leurs cris innocents me demander leur père!
Le ciel, ce juste ciel, daignera m'exaucer.
Tu t'en vas aux autels, je cours t'y devancer.
Si le trône est souillé, j'en expîrai le crime.
J'en crois mon cœur, les dieux, leur transport qui m'anime;
Puisque le sang des rois doit calmer leur courroux,
La majesté du trône est égale entre nous.
Appelez mes enfants : je suis épouse et mère;
Il faudra que le ciel s'entr'ouvre à ma prière.

SCENE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, PHÉNIX.

ALCESTE.

Phénix vient. Ah! calmez mon esprit éperdu!
Parlez : un autre oracle est-il enfin rendu?

PHÉNIX.

Madame, il vient de l'être. Une foule éplorée
Avait rempli le temple, en assiégeait l'entrée.
Tous, comme une famille, embrassant les autels,
Redemandaient leur roi, leur père, aux immortels.
L'oracle a répondu : « Séchez, séchez vos larmes;
« Vos cris des mains des dieux ont fait tomber les armes.
« Votre prince vivra, mais pourvu qu'aujourd'hui
« Quelqu'un du sang des rois s'offre à mourir pour lui.
« Les dieux à ce trépas borneront leur vengeance. »
Tout retentit des cris de leur reconnaissance;

Mais leurs cris, mais leur joie, en de si doux moments,
S'étouffent à demi sous leurs gémissements.
Tous voudraient vous sauver, tous offriraient leur vie ;
Aux princes dans leurs cœurs ils portent tous envie.
Ils ne comprennent pas que ces princes jaloux
Ne se disputent pas à qui mourra pour vous.

ALCESTE.

Mes vœux sont exaucés.

Elle fait signe à Phénix de sortir. — Phénix sort.

SCÈNE V.

ALCESTE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Nul autre que moi-même
N'apaisera, grands dieux, votre équité suprême!
Pourrais-je me flatter, en tombant sous vos coups,
Que la victime au moins sera digne de vous?
Quelle honte, en effet, qu'un prince de ma race
Se fût offert d'abord pour mourir à ma place!
Que son trépas...

ALCESTE.

Et moi, je rends grâce, à mon tour,
Au péril qui pour vous a glacé leur amour.

ADMÈTE.

Que dis-tu?

ALCESTE.

Le voici ce moment désirable,
Ce moment d'un triomphe à l'hymen honorable,
Où je puis, m'avançant vers la mort sans effroi,
Te prouver ma tendresse en expirant pour toi.

ADMÈTE.

Je souffrirais... grands dieux!

ALCESTE.

Tu n'es plus leur victime :
Ton trépas était juste ; il deviendrait un crime.

ADMÈTE.

Tu prétends...

ALCESTE.

Je le veux. N'es-tu pas mon époux ?
Va, j'ai craint ta tendresse, et non pas ton courroux.
As-tu cru posséder, dans ton péril extrême,
Un ami plus fidèle ou plus sûr que moi-même ?
Si je m'offre à ta place, eh ! quel autre que moi
A le droit d'y prétendre et de mourir pour toi ?
L'amour de tes parents t'eût conservé la vie.
Leurs cœurs s'enflamment-ils d'une si noble envie ?
Le trépas à choisir n'est plus qu'entre nous deux ;
Je le prends pour moi seul, et n'attends plus rien d'eux.
S'ils l'avaient accepté, j'irais avec justice
Leur disputer l'honneur d'un si grand sacrifice.

ADMÈTE.

Ta générosité, tes vœux sont superflus ;
C'est par mon trépas seul...

ALCESTE.

Il ne t'appartient plus.
Tes jours me sont acquis ; c'est le prix de mes larmes
Des pleurs de tes enfants, de ton peuple en alarmes,
De l'état tout entier, qui, pour sauver son roi,
S'est placé par ses cris entre les dieux et toi.

ADMÈTE.

Des princes de ma race ils ont éteint le zèle.

ALCESTE.

Pour m'accorder l'honneur d'une mort aussi belle.

ADMÈTE.

Pour me rendre au trépas.

ALCESTE.

Pour forcer ton devoir
A régner sur un peuple heureux par ton pouvoir.
Va, les rois qu'on chérit sont des dons assez rares
Pour que d'un tel bienfait les destins soient avares.
J'en peux juger sans doute. Eh! qui connaîtrait mieux
Les vertus de l'époux que j'ai reçu des dieux!
Tu ne peux faire un pas, que la patrie entière,
Que mille cris confus ne te nomment leur père,
Qu'ils n'élèvent au ciel leurs innombrables mains,
Que les fleurs sous tes pas ne couvrent les chemins.
Vois leur zèle éclatant, vois la publique ivresse,
Ce concours, ces transports témoins de leur tendresse;
Vois ces temples ouverts, où l'encens allumé...
Tu le sens, cher Admète, il est doux d'être aimé.
Ne cache point tes pleurs si dignes d'un monarque:
Ils sont de tes vertus une infaillible marque.
Vois quels sont sur les cœurs ton empire et tes droits.
L'amour du peuple, Admète, est le trésor des rois.

ADMÈTE.

Non, non, dans l'univers je ne vois rien qu'Alceste;
Je rends à mes sujets leurs vœux que je déteste;
Si ce sont tes soupirs qui m'ont sauvé le jour,
Je te rends à toi-même un trop fatal amour.

ALCESTE.

Je ne t'écoute plus.

ADMÈTE.

Reviens ici, cruelle.
Descends-tu sans frémir dans la nuit éternelle?

ALCESTE.

Mort ou vivant, n'importe; aux enfers, dans les cieux,
Un cœur juste est partout sous la garde des dieux.
C'en est assez, sortons.

ADMÈTE.

Mes soldats, mes cohortes,
Ont rempli ce palais, t'en défendront les portes.

ALCESTE.

Non, tu voudrais en vain t'arracher de ces lieux.

ADMÈTE.

Marchons...

ALCESTE, *se saisissant du poignard d'Admète.*

Encore un pas, je m'immole à tes yeux.

SCÈNE VI.

ADMÈTE, ALCESTE, OEDIPE, ANTIGONE.

OEdipe paraît de loin dans l'enfoncement du théâtre.

OEDIPE.

Qu'entends-je?

ALCESTE.

Où suis-je? hélas!

ADMÈTE.

Alceste!

ALCESTE, *laissant tomber son poignard.*

Ah! je succombe!

OEDIPE.

Eh! c'est vous de vos mains qui vous ouvrez la tombe!
C'est vous qui vous livrez à ces transports affreux!
C'est vous qui, me voyant, vous jugez malheureux!
Eh! votre esprit aveugle a méconnu le crime!
Vous n'avez pas tremblé sur le bord de l'abyme!
Avez-vous cru tourner vos bras séditieux
Contre un limon servile oublié par les dieux?
Sur un être immortel avez-vous quelque empire?
En brisant sa prison, pensez-vous le détruire?
Le malheur vous accable! Etais-je donc heureux

Quand Jocaste, attachée à d'exécrables nœuds...?
De mes yeux, il est vrai, j'éteignis la lumière;
Mais je n'éteignis point la raison qui m'éclaire;
Je respectai dans moi cet esprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile, et survit au tombeau.
Je sais par quels tourments la céleste vengeance
Exerce vos efforts, poursuit votre constance!
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas jusqu'à la fin conservé sa vertu.

ALCESTE.

Les princes de son sang souffrent tous qu'il périsse;
Et quand je cours pour lui m'offrir en sacrifice...

OEDIPE.

Il vivra.

ALCESTE.

Lui! comment?

OEDIPE.

Oui; nos dieux en courroux
Vont s'apaiser.

ALCESTE.

Par qui?

OEDIPE.

Ni par lui, ni par vous.
Un prince issu des rois sera seul leur victime :
Ils agréront sa mort; elle expîra le crime.
Le ciel, j'ose en répondre, exaucera ses vœux.
Je ne le nomme point; mais je prétends, je veux...

ALCESTE.

Ordonnez, que faut-il?

OEDIPE.

Sécher ces pleurs timides;
Courir dès l'instant même aux pieds des Euménides,
Y brûler avec pompe un encens solennel;
De vos enfants suivie, y rendre grâce au ciel

Du bienfait imprévu qui leur conserve un père ;
Lever sur leur autel votre main meurtrière,
Pour y promettre aux dieux, quels que soient vos malheurs,
De supporter le jour, d'endurer vos douleurs.

A Admète.

Et vous, que tout l'état et chérit et contemple,
Trouvez-vous, j'y serai, sur les marches du temple.
Tous vos maux finiront; dissipez votre effroi;
De vos destins entiers reposez-vous sur moi.

Ils sortent tous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

OEDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE.

Alceste est-elle admise au pied du sanctuaire?
Ses enfants y sont-ils à côté de leur mère?

ANTIGONE.

Oui, seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez ;
De festons par ses mains ses enfants sont ornés.
Le peuple est accouru. Tout est prêt ; l'encens fume ;
Sur l'autel redouté le feu sacré s'allume...
Puis-je espérer, mon père, une grâce de vous!

OEDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le sentiment si doux
Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.

OEDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

Mon père (quel secret vais-je lui révéler!),
Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

OEDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire?

ANTIGONE.

Dans cet instant lui-même il doit vous en instruire.

OEDIPE.

Quel est cet étranger? qui l'a conduit vers nous?

ANTIGONE.

Etranger pour tout autre, il ne l'est pas pour nous.

OEDIPE.

A vous par ses discours il s'est donc fait connaître?

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Vous le plaignez! Parlez, qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

OEDIPE.

Et si jeune, avec joie il aspire au trépas!

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance;
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.

OEDIPE, *à part.*

Quel doute en mon esprit s'est soudain élevé?
(*Haut.*) Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie?

ANTIGONE.

Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

OEDIPE.

Pourquoi former sur lui ces homicides vœux?

ANTIGONE.

En souhaitant sa mort, je sais ce que je veux:
C'est de mon amitié la marque la plus chère;
Et ce souhait fatal vous dit qu'il est mon frère;
C'est Polynice.

OEDIPE.

O ciel!

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect...

OEDIPE.

Il n'est plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Aurait-il vaincment retrouvé sa famille?...

OEDIPE.

Pour être encor sa sœur, vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus, pour combler mes tourments,
Que l'approche d'un traître à mes derniers moments.

ANTIGONE.

Avant que de mourir il veut vous voir encore.

OEDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par son noble retour....

OEDIPE.

Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! si vous connaissiez ses maux et sa misère...

OEDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

OEDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien.

OEDIPE.

L'ingrat!

ANTIGONE.

Ecoutez-moi.

OEDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,
Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir mon père!

Il aperçoit OEdipe.

C'est donc lui que je vois!

ANTIGONE.

C'est lui.

POLYNICE.

Supplice affreux
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux!

ANTIGONE, *à Polynice.*

Ose avancer.

POLYNICE, *à Antigone.*

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge et l'infortune ont changé son visage!
Mais voudra-t-il m'entendre?

ANTIGONE.

Espère en sa bonté.

POLYNICE.

Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE, *à Œdipe.*

Permettez qu'un remords véritable
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable....
Vous ne m'écoutez point!... Mon père, ah! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon!
A ma prière, hélas! serez-vous insensible?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible?

Il se jette aux pieds de son père, qui le repousse.

Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu, qui tremble à vos genoux!...
Vous le voyez, ma sœur, son âme est inflexible:
Pour être pardonné mon crime est trop horrible.
Je vous l'avais bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Eh quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est muet pour moi!
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé comme lui d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grâce avant que de mourir.

OEDIPE.

Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par le ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide, et que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire,
Apprenez qu'Étéocle, enivré de l'empire,

Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésor, soldats, famille;
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival.
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes;
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse : ils vont tous l'accabler;
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr! Mais, si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe et vous nommer leur roi.

OEDIPE.

Moi leur roi! moi te suivre! ingrat! l'as-tu pu croire?
Eh! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire!
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner!
Va tenter loin de moi tes combats ou tes siéges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir

Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'est ravi par un frère infidèle.
Eh! ne régnais-tu pas quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare; il te chasse à ton tour.
Eh! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques?
Quand mon âme lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie!
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père.
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelants n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyants, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse;
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils; seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi? Viens, mon sang, viens, ma fille;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux.
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice.
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t-en, scélérat; ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite:

J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi !
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides !
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre, échappe à ton désir !
Ton Etéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles !
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir !
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère.
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

OEDIPE.

Qui ! toi !

POLYNICE.

Non.

OEDIPE.

Téméraire !

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

OEDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir....
Qu'attends-tu donc ?

POLYNICE.

La mort.

OEDIPE.

Quoi ! tu veux !...

POLYNICE.

Vous fléchir.

OEDIPE.

Avant qu'OEdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE.

J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux :
Suscitez contre moi les enfers et les cieux ;
Du fond de ces enfers appelez les furies,
Avec tous leurs serpents, leurs feux, leurs barbaries.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur ;
Et ce vengeur secret, je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré :
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé ;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père.
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux ;
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.
Mais que dis-je ! ah ! ces dieux je les retrouve en vous.
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable ;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable.
Mais avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler :
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes ;
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes.
Mon père....

OEDIPE.

Eh bien !

POLYNICE.

Je meurs.

OEDIPE.

Polynice, est-ce toi ?

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma sœur : joignez-vous avec moi.

OEDIPE.

Que dis-tu ?

ANTIGONE.

Permettez...

OEDIPE, *à Antigone.*

Ah ! soutiens ma colère ;
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il est mon frère.

OEDIPE.

Qu'entends-je ? où suis-je ?... O ciel ! si c'était la vertu !
Je balance... je doute... Ingrat, te repens-tu !
Ne me trompes-tu pas ? Puis-je te croire encore ?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

OEDIPE.

Dieux puissants que j'implore !
Dieux ! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat ; retrouve enfin ton père.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE.

Quoi ! vous m'aimez encor ! Quoi ! déjà votre haine....

OEDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine !....

Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu ?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu ?
Moi qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste;
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère.
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contra
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi !
Ah ! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'OEdipe.
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu ?
Je marche sans remords vers mon dernier asyle :
OEdipe est malheureux, mais OEdipe est tranquille.
Imite, aime ta sœur ; ne l'abandonne pas ;
Et puisque, grâce au ciel, je touche à mon trépas...

ANTIGONE.

Que dites-vous ?

OEDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure ;
Je sens qu'OEdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE.

Mon frère, il va mourir.

POLYNICE.

Quoi ! seigneur !

OEDIPE.

Mes enfants,
Point de cris, point de pleurs ; et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone :
C'est ta sœur.... c'est la mienne.... et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir ; elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.

Hélas ! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes;
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père et le bruit des torrents;
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE.

Ah ! ne me parlez plus de ses soins magnanimes :
En peignant ses vertus, vous peignez tous mes crimes.
Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti !

OEDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti ?
Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux ! quel espoir me luit ! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime
Même au sein du remords ne me rengage au crime;
Et voici, pour mon cœur si long-temps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

OEDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère ?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.
Adieu, mon père, adieu !

ANTIGONE.

Ciel ! il m'échappe.

POLYNICE.

Adieu.

SCÈNE III.

OEDIPE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

Dans quel calme effrayant il a quitté ce lieu!
Un grand projet sans doute et l'occupe et l'enflamme.

OEDIPE.

Puisse un remords durable habiter dans son âme!

ANTIGONE.

Vous-même, quel dessein paraît vous agiter?

OEDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Conduis mes pas, ma fille, au fond du sanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon père?
Vous me faites frémir.

OEDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Où serait, sans la mort, l'espoir de la vertu?
Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe.
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.
Marchons.

SCÈNE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, POLYNICE.

POLYNICE.

Sauvez Admète, acceptez Polynice.
Fières divinités, que ma voix vous fléchisse!

O vous, qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez sans courroux mon front respectueux.
Quels que soient mes forfaits devant votre colère,
Je me couvre en tremblant du pardon de mon père.
Si mes justes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laissez-vous approcher;
Ne me refusez pas le seul bien qui me reste,
Et daignez par ma mort sauver l'époux d'Alceste.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inexorable ciel n'a point entendu.
A remplacer Admète as-tu donc prétendu?
Vois ce livre vengeur, où la main des furies
Des fils dénaturés grave les noms impies.
Tu n'as point mérité cet auguste trépas.
Ton père est apaisé; les dieux ne le sont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande;
Étéocle t'attend, et Thèbes te demande.

POLYNICE.

Hé bien! j'accomplirai mon terrible destin.
Ma première fureur se réveille en mon sein.
Grands dieux! en se voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ses flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.

Il s'échappe.

SCÈNE V.

LE GRAND-PRÊTRE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Dieux! j'implore vos coups, ils vont tomber sur moi:
Vous devez accepter une tête innocente.

SCÈNE VI.

OEDIPE, ANTIGONE, ADMÈTE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE.

ADMÈTE, *en entrant dans le temple.*

Je veux... Que vois-je! ô ciel! c'est Alceste expirante.

ALCESTE.

Où suis-je? ô ciel! Admète!

ADMÈTE.

Alceste! Alceste! ô dieux!

ALCESTE.

La mort est dans mon sein, le Styx est sous mes yeux.

ADMÈTE.

Non, tu ne mourras point: la bonté souveraine...

ALCESTE.

Admète, c'en est fait; cher Admète, on m'entraîne.

SCÈNE VII.

ADMÈTE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, OEDIPE, ANTIGONE, ARCAS, PHÉNIX, CEPHISE, LES TROIS HABITANTS, LE GRAND-PRÊTRE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE, LES DEUX VIEILLARDS, GARDES D'ADMÈTE. PEUPLE.

La porte de l'intérieur du temple s'ouvre; l'encens fume; on y voit les figures des Euménides, les instruments nécessaires aux sacrifices, et en général tout ce qui peut caractériser le temple des Furies. L'autel est au centre, la flamme y brille, et sa clarté illumine le visage d'OEdipe, qu'on y voit dans l'attitude d'un suppliant. Le grand-prêtre et sa suite forment un cercle autour de lui. Les gardes d'Admète, le peuple et les autres personnages garnissent le fond.

OEDIPE, *tenant l'autel embrassé.*

O mort, entends ma voix! Grands dieux, apaisez-vous!

J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense.
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres?
Grands dieux! par vous bientôt mon âme va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir!
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus; je meurs, je vais renaître.
Je vous suis, je vous vois; vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi;
Et Thèbe et Cythéron sont déjà loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer OEdipe?
J'ai prouvé, grâce au ciel, sans en être abattu,
Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon âme, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
OEdipe dans leur sein se repose à jamais.
Antigone, tu sais si mon cœur te regrette.
Enfin, le ciel m'inspire. Approchez-vous, Admète.
Je vous lègue, en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma fille, et ma cendre, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout-puissants! si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre;

Consumez dans ses feux votre ŒEdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore; il est digne de vous.
Soixante ans de malheurs ont paré la victime...
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime!
Mon esprit se dégage, il n'est plus arrêté.
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.

L'éclair brille, la foudre gronde, et renverse ŒEdipe mourant au pied de l'autel.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1783.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MA MÈRE.

—

MA TENDRE ET RESPECTABLE MÈRE,

Oui, c'est à vous que je dois dédier un ouvrage dont tout le mérite peut-être est dans une sensibilité héréditaire que j'ai puisée dans votre sein. N'est-ce pas vous qui avez pleuré la première sur le sort de Léar! pourrais-je jamais oublier ces heures délicieuses où, dans le calme d'une soirée d'hiver, sous votre toit solitaire et tranquille, vous faisant connaître pour la première fois ce père abandonné, interrompu moi-même au milieu de ma lecture par notre commune émotion, dans le plaisir et le trouble de la douleur, je me vis tout à coup baigné des larmes de mes enfants, de ces deux orphelines, qui ne m'ont jamais causé d'autre chagrin que de retracer trop vivement à mon souvenir les grâces intéressantes et surtout l'âme si pure et si sensible de leur mère! Privées,

hélas ! trop tôt de son appui, elles ont du moins, après notre malheur, retrouvé ses secours dans vos foyers, et ses leçons dans vos exemples. Objet, dès mon enfance, de votre tendresse particulière, sans doute parce que j'en avais le plus de besoin, vous êtes devenue ma mère une seconde fois en voulant encore, dans l'âge du repos, vous dévouer à la culture de deux plantes délicates qui ne pouvaient plus croître et s'élever que sous votre abri. Combien d'autres bienfaits personnels ai-je reçus de votre âme généreuse, depuis que vous m'avez recueilli dans vos bras ! Quel ami secourut jamais son ami par plus d'effets avec moins de paroles ! Ah ! si j'emporte une idée consolante dans la tombe (où puissé-je descendre avant vous !), ce sera celle de vous avoir payé ce tribut solennel de ma reconnaissance. Non, désormais, quel que soit le sort de mes travaux, ni les succès ni les disgraces qui les attendent n'altéreront dans mon âme le bonheur de sentir et d'éprouver tous les jours, avec les mêmes délices, que vous êtes ma mère.

Ma tendre mère,

Votre très humble et
très obéissant fils,

DUCIS.

AVERTISSEMENT.

La traduction du Théâtre de Shakespeare par M. Le Tourneur est entre les mains de tout le monde : ainsi chacun peut voir aisément ce que j'ai tiré de cet auteur célèbre, et ce qui est de mon invention dans cette tragédie. Je sais tout ce que je dois au bonheur du sujet dont j'ai été averti par mes larmes dans le charme de la composition. Cependant j'ai tremblé plus d'une fois, je l'avoue, quand j'ai eu l'idée de faire paraître sur la scène française un roi dont la raison est aliénée. Je n'ignorais pas que la sévérité de nos règles et la délicatesse de nos spectateurs nous chargent de chaînes que l'audace anglaise brise et dédaigne, et sous le poids desquelles il nous faut pourtant marcher dans des chemins difficiles avec l'air de l'aisance et de la liberté. Je suis bien éloigné de croire que cet affranchissement des règles, cette indépendance même poussée à l'excès, diminuent en rien la gloire de Shakespeare, c'est-à-dire du plus vigoureux et du plus étonnant poète tragique qui ait peut-être jamais existé; génie singulièrement fécond, original, extraordinaire, que la nature semble avoir créé exprès, tantôt pour la peindre avec tous ses charmes, tantôt pour la faire gémir sous les attentats ou les remords du crime. Il m'est sans doute échappé bien des fautes dans cet ouvrage; mais je me félicite au moins d'avoir fait couler quelques larmes dans une pièce utile aux mœurs, où j'ai vu les pères conduire leurs enfants. Puissent ceux de mes lecteurs qui l'ont accueillie au théâtre ne pas oublier, pour m'être encore favorables, avec quelle noblesse, quelle admirable simplicité, quelle âme et quels accents puisés au sein même

PERSONNAGES.

LÉAR, ancien roi d'Angleterre.
REGANE, seconde fille de Léar, mariée au duc de Cornouailles.
HELMONDE, troisième fille de Léar, non mariée.
LE DUC D'ALBANIE, époux de Volnérille, fille aînée de Léar.
LE DUC DE CORNOUAILLES, époux de Régane, seconde fille de Léar.
LE COMTE DE KENT, seigneur anglais.
EDGARD, fils du comte de Kent.
LENOX, autre fils du comte de Kent.
NORCLÈTE, pauvre vieillard.
OSWALD, officier du duc de Cornouailles.
VOLWICK, autre officier du duc.
STRUMOR, principal conjuré du parti d'Edgard.
UN SOLDAT du duc de Cornouailles.
UN AUTRE SOLDAT du duc de Cornouailles.

Personnages muets.

GARDES du duc d'Albanie.
GARDES du duc de Cornouailles.
SOLDATS ou armée du duc de Cornouailles.
CONJURÉS du parti d'Edgard.

La scène est en Angleterre; l'action se passe, pendant le premier et le second actes, dans un château fortifié du duc de Cornouailles; et pendant les troisième, quatrième et cinquième, sous l'abri et auprès d'une caverne, au milieu d'une forêt.

LE ROI LÉAR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un château fortifié du duc de Cornouailles.

SCÈNE I.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD.

OSWALD.

Quoi ! seigneur, c'est ici, dans ces hardis remparts
Que l'orgueil de leurs tours défend de toutes parts,
C'est au fond des forêts, au pied de ces murailles,
Que je viens retrouver le duc de Cornouailles !
Quelle raison, seigneur, dans cet affreux séjour
Vous a fait tout à coup transporter votre cour ?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu l'apprendras, Oswald. Qu'avec impatience
Sur ces bords dangereux j'attendais ta présence !
Parle, que fait Léar ?

OSWALD.

Seigneur, de ses longs jours
Auprès de Volnérille il achève le cours ;
Mais j'ai cru remarquer dans sa morne tris
Le dépit d'un vieillard que tout choque
Qui de l'amour du trône est toujours
Et pleure en frémissant le rang qu'à l'époux,
Lorsqu'au duc d'Albanie uni
Il le fit par l'hymen entre
Quand bientôt de Rég

PERSONNAGES.

LÉAR, ancien roi d'Angleterre.
REGANE, seconde fille de Léar, mariée au duc de Cornouailles.
HELMONDE, troisième fille de Léar, non mariée.
LE DUC D'ALBANIE, époux de Volnérille, fille aînée de Léar.
LE DUC DE CORNOUAILLES, époux de Régane, seconde fille de Léar.
LE COMTE DE KENT, seigneur anglais.
EDGARD, fils du comte de Kent.
LÉNOX, autre fils du comte de Kent.
NORCLÈTE, pauvre vieillard.
OSWALD, officier du duc de Cornouailles.
VOLWICK, autre officier du duc.
STRUMOR, principal conjuré du parti d'Edgard.
UN SOLDAT du duc de Cornouailles.
UN AUTRE SOLDAT du duc de Cornouailles.

Personnages muets.

GARDES du duc d'Albanie.
GARDES du duc de Cornouailles.
SOLDATS ou armée du duc de Cornouailles.
CONJURÉS du parti d'Edgard.

La scène est en Angleterre; l'action se passe, pendant le premier et le second actes, dans un château fortifié du duc de Cornouailles; et pendant les troisième, quatrième et cinquième, sous l'abri et auprès d'une caverne, au milieu d'une forêt.

LE ROI LÉAR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un château fortifié du duc de Cornouailles.

SCÈNE I.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD.

OSWALD.

Quoi ! seigneur, c'est ici, dans ces hardis remparts
Que l'orgueil de leurs tours défend de toutes parts,
C'est au fond des forêts, au pied de ces murailles,
Que je viens retrouver le duc de Cornouailles !
Quelle raison, seigneur, dans cet affreux séjour
Vous a fait tout à coup transporter votre cour ?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu l'apprendras, Oswald. Qu'avec impatience
Sur ces bords dangereux j'attendais ta présence !
Parle, que fait Léar ?

OSWALD.

Seigneur, de ses longs jours
Auprès de Volnérille il achève le cours;
Mais j'ai cru remarquer dans sa morne tristesse
Le dépit d'un vieillard que tout choque et tout blesse,
Qui de l'amour du trône est toujours possédé,
Et pleure en frémissant le rang qu'il a cédé.
Lorsqu'au duc d'Albanie unissant Volnérille,
Il le fit par l'hymen entrer dans sa famille,
Quand bientôt de Régane il vous nomma l'époux,

Il sait qu'il partagea l'Angleterre entre vous;
Et c'est ce souvenir, pour lui plein d'amertume,
Qui, plus lourd que les ans, l'accable et le consume.
On dit même, seigneur, qu'en ses ennuis secrets
Il laisse pour Helmonde échapper des regrets;
On dit qu'après l'avoir et chassée et maudite,
Il rappelle en son cœur cette fille proscrite.
Qu'il la croit innocente, et voudrait aujourd'hui
L'opposer à ses sœurs, et s'en faire un appui;
Lui rendre avec éclat, par un nouveau partage,
Et sa part et ses droits dans son vaste héritage;
Et peut-être, seigneur, par un grand changement,
Renverser tout l'état pour régner un moment.
Un inconstant vieillard, lassé du diadème,
Abdique imprudemment, et s'en repent de même;
Long-temps sur sa couronne il tourne encor les yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux.
J'ai craint de ce vieillard l'altière inquiétude;
J'ai craint que de ces bois l'épaisse solitude
Ne cachât un ramas de brigands révoltés,
A rétablir Léar par l'intrigue excités.
En révolutions l'Angleterre est féconde.
Instruit que des complots favorisaient Helmonde,
Dans ces forêts, Oswald, je suis vite accouru.
Mes soldats rassemblés sous mes pas ont paru;
Et, sous prétexte, ami, de défendre un rivage
Où le Danois bientôt doit porter le ravage,
Je viens surprendre ici mes odieux sujets;
Je viens dans leur naissance étouffer leurs projets;
Je viens pour les punir. Et, si ma violence
Tant de fois sans pitié déploya ma vengeance,
Tu conçois aisément que je ferai couler
Le sang des criminels qui m'auront fait trembler.

OSWALD.

Eh! croyez-vous, seigneur, qu'Helmonde encor respire?
Quand j'ai cherché ses pas, tout ce qu'on m'a pu dire,
C'est qu'une nuit profonde enveloppe son sort,
Ou qu'enfin ses malheurs l'ont conduite à la mort.
Non, rien ne doit troubler Régane et Volnérihe.
Helmonde a de Léar cessé d'être la fille.
Quand Léar le voudrait, il tenterait sans fruit
D'armer pour elle un droit que son crime a détruit.
Pourrait-il oublier l'éclat de sa colère?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Connais mieux, cher Oswald, ce fougueux caractère.
Il fut extrême en tout : jamais dans sa bonté,
Jamais dans sa rigueur il ne s'est arrêté.
Avant les attentats de sa coupable fille,
Il paraissait pour elle oublier sa famille;
Il la voyait, Oswald, comme un présent des dieux,
Dont la beauté céleste enchantait tous les yeux;
Il adorait en elle un fruit de sa vieillesse,
Il l'accablait des soins d'une aveugle tendresse.
Bientôt il l'a punie avec sévérité.
Kent osa la défendre, et Kent fut écarté:
Il paya par l'exil quarante ans de services.
En irritant, Oswald, sa haine ou ses caprices,
Un moment peut suffire à l'armer contre nous.
Du sort, du sort perfide enfin je crains les coups.
Je ne sais quel instinct, quelle terreur profonde
Me dit que le soleil luit encor pour Helmonde.
Je tremble d'un péril que je ne connais pas.
Je démens, malgré moi, le bruit de son trépas.
Ne crois point, cher Oswald, cette crainte légère :
Souvent une étincelle embrasa l'Angleterre;
Son temple m'est connu. Suivi de mes soldats,
Partout dans ces lieux, ami, porte tes pas;

Parcours leur profondeur, écoute leur silence;
Pousse jusqu'à l'excès la sage défiance.
Qu'il ne soit ni détour, ni réduit, ni rocher,
Où ton œil ne pénètre et n'aille la chercher.
Livre, livre en mes mains cette tête ennemie...
On vient : pars... C'est Régane et le duc d'Albanie,
Et les deux fils de Kent, qui s'offrent à mes yeux.

Oswald sort.

SCÈNE II.

LE DUC DE CORNOUAILLES; RÉGANE, *duchesse de Cornouailles;* LE DUC D'ALBANIE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, enfin le devoir m'éloigne de ces lieux.
De nos droits contestés les bornes sont prescrites;
Un traité les restreint dans leurs justes limites.
De la paix entre nous les nœuds sont affermis.
Pour repousser partout nos communs ennemis,
J'ai partout de nos bords assuré la défense.
Ma cour depuis long-temps demande ma présence;
J'y retourne, seigneur. Je vais bientôt revoir
L'auguste bienfaiteur dont je tiens mon pouvoir,
Ce généreux Léar qui m'accorda sa fille,
Qui, sans éclat, sans sceptre, auprès de Volnérille,
Trop content d'être aimé, voulut mourir en paix,
Et daigna pour retraite agréer mon palais.
Sa bonté pouvait-elle éclater davantage?

RÉGANE.

De notre juste amour, duc, portez-lui l'hommage;
Unissez vos respects avec ceux de ma sœur,
Et de ses jours nombreux prolongez la douceur.
Mais surtout de son âme et sensible et profonde
Puissiez-vous effacer le souvenir d'Helmonde,

De cette fille ingrate, et qui par ses forfaits...!

LÉNOX.

Des forfaits! Elle! O dieux, je ne les crus jamais!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Téméraire, osez-vous, par ces discours...!

EDGARD.

Mon frère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Voilà les sentiments où l'a nourri son père;
C'est l'ouvrage de Kent...

LE DUC D'ALBANIE.

Dites plutôt l'ardeur
D'un âge impétueux qui parle avec candeur.
Je n'ai jamais d'Helmonde approfondi le crime:
Mes yeux ont toujours craint de percer cet abyme;
J'en laisse avec respect le jugement aux dieux.
Duchesse, et vous, seigneur, recevez mes adieux.
Je reviendrai bientôt si l'honneur me rappelle.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Comptez, dans nos périls, sur un avis fidèle.
Si l'insolent Danois tente quelques efforts,
Mon camp, prêt à marcher, vous attend sur ces bords.

Le duc d'Albanie sort.

SCÈNE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC DE CORNOUAILLES, *à Edgard et à Lénox.*

Et vous, jeunes soutiens de votre antique race,
Fils du comte de Kent, quand votre noble audace
Voit partout sur mes pas accourir nos guerriers,
Je ne vous presse point de cueillir des lauriers.

J'ai plaint, j'ai révoqué l'exil de votre père.
Vous dépendez de lui. Votre valeur m'est chère;
Mais, quels que soient mes vœux, j'attendrai que sa voix,
S'expliquant sur ses fils, en dispose à son choix.

Il sort avec la duchesse.

SCÈNE IV.

EDGARD, LÉNOX.

EDGARD.

Hé bien, mon cher Lénox...!

LÉNOX.

Je vois trop que la guerre
Contre le Danemarck armé encor l'Angleterre.

EDGARD.

Dans le fond de ton cœur ne murmures-tu pas
Qu'une oisive langueur doit enchaîner ton bras?

LÉNOX.

J'en gémis. Mais enfin, si vous daignez m'en croire,
Oublions, cher Edgard, les combats et la gloire.
Mon père nous attend. Venez, allons tous deux
Consoler ses ennuis sous son toit vertueux.
En vieillissant, hélas! toujours plus solitaire,
L'aspect de ses enfants lui devient nécessaire.
Il m'envoie en ces lieux, au nom de son amour,
Dans son sein paternel hâter votre retour.

EDGARD.

Ah, dieux!

LÉNOX.

Sa volonté, son ordre est manifeste,
Je vous l'ai dit, mon frère.

EDGARD.

O devoir trop funeste!

Son ordre m'est sacré, je voudrais le remplir;
Et qu'il m'en coûte, hélas! de lui désobéir!

LÉNOX.

Vous n'obéirez point?

EDGARD.

Je n'en suis plus le maître.

LÉNOX.

Songez, mon cher Edgard, que son sang nous fit naître,
Qu'il compte les instants; que ses justes transports
Peuvent, si nous tardons, l'appeler sur ces bords.

EDGARD.

Que me dis-tu, Lénox!

LÉNOX.

Ainsi, quittant un frère,
Seul, et pour l'affliger, je vais revoir mon père!
Quoi! déjà trop sensible aux charmes d'une cour,
Auriez-vous oublié cet innocent séjour
Où notre père, heureux, sans remords, sans murmure,
Retrouva dans l'exil les biens de la nature?
Eh! quel fut son forfait? Comment mérita-t-il
Les rigueurs de Léar, et son injuste exil?
En l'osant supplier de rester toujours maître,
De mourir sur le trône où le ciel le fit naître,
De ne point abdiquer un pouvoir souverain
Que sa vieillesse un jour regretterait en vain.
Et c'est vous à la cour, vous, qui prétendez vivre!
L'erreur d'un fol espoir, qui déjà vous enivre,
Vous aurait-elle offert ses dangereux poisons?
Ne vous souvient-il plus de ces hautes leçons
Que d'un père à nos yeux déployait la sagesse,
Quand il peignait des cours l'intrigue et la bassesse:
Ces courtisans profonds, ces ministres adroits,
Elevant leur pouvoir sur la langueur des rois;
Tous ces tyrans ligués, ravis enfin de l'être,

Se partageant entre eux le sommeil de leur maître;
Sous le vice insolent le mérite abattu ;
L'horrible calomnie égorgeant la vertu!
Quand il nous racontait, dans sa douleur profonde,
Les pleurs, le désespoir de l'innocente Helmonde,
D'Helmonde, que Léar, terrible et furieux,
Chassa de son palais en invoquant les dieux,
Repoussant de son sein cette fille timide,
La nommant, à grands cris, barbare et parricide?
Là, sans qu'il pût jamais reprendre ce discours,
Ses sanglots dans sa bouche en arrêtaient le cours.
Il a pleuré sa mort... Vous soupirez, mon frère?

EDGARD.

Et si je t'expliquais tout cet affreux mystère,
Si j'allais, éclairant cet abyme odieux,
Dans toute son horreur le montrer à tes yeux!

LÉNOX.

Ah! parle!

EDGARD.

Helmonde!

LÉNOX.

Eh bien!

EDGARD.

J'ai vu couler ses larmes.
Hélas! le jeune Ulric, trop sensible à ses charmes,
Venait de déposer ses armes à ses genoux.
Léar avec plaisir le nommait son époux.
Ivre de sa conquête, il partait avec elle.
Jaloux de transporter une reine si belle,
Les flots impatients frémissaient dans nos ports,
Et déjà les Danois l'attendaient sur leurs bords.
Volnérille sa sœur, dévorant son murmure,
En rompant cet hymen crut venger son injure.
« Quoi! dit-elle à son père, Helmonde épouse un roi

Qui semble au Nord entier vouloir donner la loi,
Qui joint à ses états la puissante Norwége,
Qui de ses monts glacés, qu'un long hiver assiége,
Peut déchaîner d'un mot dans nos champs inondés
De ses affreux soldats les torrents débordés !
Eh ! qui nous défendra de sa fureur guerrière,
S'il partage avec nous la trop faible Angleterre,
Si l'hymen de ma sœur l'établit en des lieux
Dont la conquête aisée éblouira ses yeux ?
Cet hymen, il est vrai, couronne votre fille ;
Mais comptez-vous pour rien Régane et Volnérille ?
Contre l'usurpateur quel sera notre appui ?
Sans soutien, sans secours, nous tremblerons sous lui.
Seigneur, il en est temps, épargnez à cette île
Tous les malheurs qu'enfante une guerre civile ;
Dans des fleuves de sang craignez de la plonger ;
Ne l'asservissez pas sous un joug étranger ;
D'un conquérant cruel n'armez point la furie :
C'est moi, votre maison, l'état qui vous en prie.
De cet hymen fatal craignez l'horrible fruit. »
La vieillesse est tremblante, et Léar fut séduit.

LÉNOX.

Voilà pourquoi d'Ulric la trop juste colère
Pour venger son affront menace l'Angleterre.
Par quel refus sanglant osa-t-on l'outrager !

EDGARD.

Ce prince, en s'éloignant, jura de se venger.
Léar redoutait tout. L'adroite Volnérille
Lui fit voir pour Ulric les transports de sa fille,
Son dépit, son orgueil, sa froideur, son ennui,
Qui semblait croître encor en s'approchant de lui ;
Comment ses vœux trompés, l'aigrissant contre un père,
Rappelaient son amant au sein de l'Angleterre.
Un bruit en même temps par ses soins fut semé.

Que par elle en secret ce prince était aimé,
Qu'ils nourrissaient tous deux leur coupable espérance;
Qu'elle attisait de loin sa flamme et sa vengeance,
Et qu'aux armes d'Ulric ses dangereux ressorts
Devaient ouvrir bientôt l'Angleterre et ses ports.
Tout l'état, convaincu, poussa des cris contre elle;
On la nomma perfide, ingrate, criminelle;
Le peuple, extrême en tout, la vit avec horreur;
Et, lorsque tout fut plein du bruit de sa fureur,
Ce bruit, dont la terreur grossissait les merveilles,
De Léar tout à coup vint frapper les oreilles.
Volnérille était là. Dès lors, sans hésiter,
Jusqu'aux derniers excès elle osa s'emporter;
Elle accusa sa sœur du plus énorme crime,
Sut à force d'audace étourdir sa victime,
Lui reprocha ses pleurs, ses feux, sa trahison,
L'horreur d'un faux écrit, la noirceur du poison,
Le parricide enfin.

LÉNOX.

Quoi! sa bouche impunie....

EDGARD.

C'est là son privilége, on croit la calomnie.
Léar alors, Léar, frappé de ses forfaits,
Et s'ouvrant à grand bruit les portes du palais:
«Dieux, dit-il à genoux, dieux, servez ma vengeance.
Notre injure est commune, et c'est vous qu'on offense.
Qu'errante et fugitive au milieu des déserts,
Sans monter jusqu'à vous ses cris percent les airs!
Sous quelque roche aride étouffez la cruelle!
Que nos mers et nos ports soient tous fermés pour elle!
Pour tarir dans les cœurs toute compassion,
Peignez dans tous ses traits ma malédiction,
Et le crime, et la coupe, et l'horrible breuvage,
Et d'un père expirant la déplorable image!»

Il se lève à ces mots. Tout le peuple irrité
L'environne, frémit, se tait épouvanté.
Ils ne conçoivent point l'horreur d'un si grand crime.
Mille mains aussitôt entraînent la victime.
J'ai vu....

LÉNOX.

N'achève pas.

EDGARD.

En peignant ses douleurs,
Comme mon père, hélas! je sens couler mes pleurs.

LÉNOX.

Qui n'en verserait pas!

EDGARD.

O malheureuse Helmonde!

LÉNOX.

Ainsi donc la vertu devient l'horreur du monde,
Et le crime est en paix!

EDGARD.

Après ce coup affreux,
L'infortuné [illegible] le et généreux,
Au prince d'Albanie accorda Volnérille;
Le duc de Cornouaille obtint son autre fille,
Régane; et ses états, entre eux deux partagés,
Sous la loi de ces ducs aujourd'hui sont rangés.

LÉNOX.

Qu'ils règnent, j'y consens. Ah! si le ciel propice
Eût aux vertus d'Helmonde enfin rendu justice!
Au fer de ses tyrans s'il l'eût daigné cacher!
Si sa douce innocence avait pu le toucher!
Si ses beaux yeux encor s'ouvrant à la lumière....

EDGARD.

Eh bien! que ferais-tu? Parle, achève.

LÉNOX.

O mon frère!

De quel zèle animé j'irais la secourir,
M'armer pour sa vertu, la défendre ou mourir!

EDGARD.

Lénox!...

LÉNOX.

Edgard!...

EDGARD.

Mon frère!...

LÉNOX.

O ciel! ton cœur soupire!

EDGARD.

Apprends dans ce moment qu'Helmonde...

LÉNOX.

Elle respire!

EDGARD.

Elle vit.

LÉNOX.

Justes dieux!

EDGARD.

Lénox, rassure-toi:
Il lui reste un vengeur, et ce vengeur, c'est moi!

LÉNOX.

Tout mon sang, s'il le faut, coulera pour Helmonde.
Comment l'as-tu sauvée?

EDGARD.

En la cachant au monde.
Mais, pour mieux effacer la trace de ses pas,
J'ai fait courir partout le bruit de son trépas.
Le ciel m'a secondé. Dans ce bois solitaire,
L'impénétrable horreur d'un rocher tutélaire
Sous un abri sacré la dérobe aux humains;
Mon œil seul en connaît l'entrée et les chemins.
C'est là, cachant son sort, que sa vertu tranquille
D'un vieillard indigent a partagé l'asyle.

On le nomme Norclète.

LÉNOX.

A-t-elle, en son malheur,
Su le sort de Léar?

EDGARD.

Ah! c'est là sa douleur.
L'ingrate Volnérille, impunément cruelle,
Tandis que son époux est occupé loin d'elle,
De mépris, de dégoûts, d'outrages ténébreux
Abreuve goutte à goutte un vieillard malheureux,
Insulte à ses soupirs, à sa douleur timide,
Goûte en paix les horreurs de ce long parricide,
Et ne se souvient plus, assise au rang des rois,
Que Léar fut son père et lui céda ses droits.
Elle ose l'accuser, pour couvrir ses injures,
D'aigrir les mécontents par de secrets murmures,
D'armer leur intérêt, d'exciter leur désir
A lui rendre un pouvoir qu'il cherche à ressaisir.
Le palais cependant, à ses maîtres docile,
L'accable sans pitié de son dédain servile.
Et moi, murmurant seul, dans mon cœur indigné,
Je plaignais un vieillard, un père abandonné,
Oublié de son sang, de sa cour et du monde.
Témoin de ses malheurs, j'en instruisis Helmonde.
Tu conçois, cher Lénox, qu'en mes tristes récits,
Des tableaux si cruels devaient être adoucis.
Helmonde, en m'écoutant, semblait fixer son père;
Je la vis, immobile, et frémir, et se taire:
Loin des cruels humains, on eût dit que les dieux
Au fond d'un antre, exprès, la cachaient à leurs yeux.
Tout semblait consacrer par je ne sais quels charmes
Le rocher, les roseaux, confidents de ses larmes,
Son humble vêtement, dont la simplicité
Dérobait sa naissance et non pas sa beauté.

Quelquefois, au travers de sa douleur touchante,
Un souris s'égarait sur sa bouche innocente;
Ses yeux baignés de pleurs et son front abattu
Peignaient le désespoir de la douce vertu.
Que sa douleur encore embellissait leurs charmes!
Mon frère, que devins-je à l'aspect de ses larmes!
J'excitai sa vengeance. A ses ordres soumis,
Je parlai, je courus, j'assemblai des amis.
Anglais, leur ai-je dit, un monstre plein de rage
Appesantit sur nous le plus vil esclavage,
Irrite avec plaisir notre juste fureur,
Et la haine privée, et la publique horreur.
Tout son règne odieux n'est qu'un tissu de crimes :
Comptez, si vous pouvez, les noms de ses victimes.
L'impitoyable Oswald, ce sinistre étranger,
Aiguise le poignard qui va nous égorger.
Cet obscur assassin, n'ayant dans sa misère
Aucun nœud qui l'enchaîne, aucun bien qu'il espère,
Attend tout de son maître, et n'a point d'autre appui
Que le métier sanglant qu'il exerce pour lui.
Jusqu'à ce jour, du moins, sa lâche obéissance
Lui vendait loin de nous son bras et son silence;
Mais il doit arriver, il doit dans ce palais
Montrer bientôt un front chargé de ses forfaits:
La mort suivra ses pas. Ce tigre qu'on abhorre
De son regard déjà nous marque et nous dévore.
Pâlirons-nous toujours sous des couteaux sanglants?
Depuis quand les Anglais souffrent-ils des tyrans?
Je leur propose alors d'attaquer Cornouailles,
De forcer ce cruel jusque dans ses murailles,
De l'écraser du poids de son sceptre d'airain,
Et de rendre à Léar le nom de souverain.
Ils applaudissent tous. Ici, dans ce bois sombre,
Je les ai dispersés pour mieux cacher leur nombre.

Près de moi, cette nuit, leurs chefs vont s'assembler ;
Pour frapper ce grand coup nous allons tout régler.
Je me déclare alors, et je marche à leur tête.

LÉNOX.

C'en est fait, je te suis, je pars ! rien ne m'arrête.

EDGARD.

Mon père nous attend. Songes-tu bien ?...

LÉNOX.

Je veux
Les voir, m'armer, combattre et mourir avec eux.

EDGARD.

J'entends du bruit, on vient. Juste ciel ! c'est mon père.
Tu connais sa valeur; Helmonde lui fut chère.
Cachons-lui des projets qu'il voudrait partager,
Et pour nous seuls au moins réservons le danger.

SCÈNE V.

EDGARD, LÉNOX, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

Suivez-moi, mes enfants. Ma triste expérience
Ne m'alarmait que trop sur votre longue absence.
J'ai craint que loin de moi quelque indigne raison
N'écartât pour jamais l'espoir de ma maison.
Je viens pour vous chercher. C'est sur votre tendresse
Que Kent avec plaisir appuya sa vieillesse.
Ces paternelles mains, dans mon humble séjour,
Ne vous ont point formés pour les mœurs de la cour :
Rentrons dans nos déserts, où la vertu ternie
Ne frissonna jamais devant la calomnie.
Partons, mon cher Edgard.

EDGARD.

A part.

Hélas, mon père! Ah, dieux!

LE COMTE.

Quel indigne lien vous enchaîne en ces lieux!

EDGARD.

Edgard, auprès de vous, pour vous seul voudrait vivre.
Je n'ose m'expliquer... mais je ne puis vous suivre.

LE COMTE.

Ingrat, c'en est assez. Toi, Lénox, suis mes pas.

LÉNOX.

Mon frère a ses desseins; je ne le quitte pas.

LE COMTE.

A Lénox. A Edgard.

Qu'entends-je!...Et ces desseins, quels sont-ils?

EDGARD.

O mon père!...

LE COMTE.

Va, je suis peu jaloux de percer ce mystère.
Je ne m'étonne plus de ces retardements
Qui trompaient de mon cœur les plus doux mouvements.
Mes vœux les rappelaient vers mes tristes demeures;
Je hâtais le retour et la fuite des heures.
De quels tourments, ô ciel! m'as-tu donc accablé!
J'ai langui dans l'exil, à la brigue immolé;
Et lorsque enfin des ans les ennuis m'environnent,
Ce sont mes propres fils, mes fils qui m'abandonnent.
Je vais donc loin de vous mourir dans les regrets.
Était-ce là, cruels, le prix de mes bienfaits?
Un espoir vient de luire à votre âme inquiète :
Qui sait dans quel péril ce vain espoir vous jette!

A Lénox.

Mon fils, va, ne crains rien, tu peux me confier
Le projet où ton frère osa t'associer.
Si l'honneur vous l'inspire...

LÉNOX.

Eh bien!

EDGARD.

Arrête.

LE COMTE.

Achève.

LÉNOX.

Que faire, ô ciel!

LE COMTE.

Poursuis.

EDGARD.

Tout mon cœur se soulève.

A Lénox, en lui montrant le comte.

Regarde en quels périls un mot va le plonger.

LE COMTE.

N'importe.

EDGARD.

Ils sont affreux.

LE COMTE.

Je veux les partager.

EDGARD.

Dans notre résistance unissons-nous, mon frère,
Et craignons d'exposer une tête si chère.

LE COMTE.

Non, non, je ne suis point trompé par ce détour.
Les desseins généreux ne craignent point le jour.
Demande à tes aïeux, à ces guerriers célèbres,
S'ils dérobaient les leurs dans la nuit des ténèbres.
Pour venger l'innocence et sauver la vertu,
C'est toujours en champ clos qu'ils ont tous combattu.
Ils voulaient des témoins, et toi, tu les redoutes.
Mon fils ne marche pas dans de si nobles routes :
Car, qui m'assurera si, troublant mon repos,
Tes projets ignorés ne sont pas des complots,
Si tu n'en seras pas la première victime,
S'ils ne respirent pas et l'audace et le crime,

Et si leur fruit honteux, par un mortel affront,
Ne va pas avilir et ma race et mon front?

EDGARD.

Et c'est mon père, ô ciel! qui me fait cette injure!
Votre nom s'en indigne, et ma gloire en murmure.
Mais je suis votre exemple, et c'est sur vos leçons
Que j'appris à braver les injustes soupçons.
Ne me reprochez pas un coupable mystère :
Hé! puis-je à mes périls associer mon père?
J'imiterai si bien nos illustres aïeux,
Qu'à mon tour sur Edgard j'attacherai leurs yeux.
En expirant du moins nous nous ferons connaître,
Mais avec tant d'éclat qu'on vous verra peut-être
Porter vous-même envie à des trépas si beaux,
Et de pleurs d'alégresse arroser nos tombeaux.
Que dis-je? dans vos bras (tout m'invite à le croire)
Nous reviendrons bientôt jouir de notre gloire.
Heureux alors tous trois...

LE COMTE.

Tes vœux sont superflus :
Ces bras, ces bras pour toi ne se rouvriront plus.
Embrassez-moi, cruels.

LÉNOX.

Ce pardon me rassure.

LE COMTE.

Est-il en mon pouvoir d'étouffer la nature?
Ciel, qui sais leurs desseins, daigne les protéger!
Je vais trembler pour vous.

EDGARD.

Je crains peu le danger.
Allons, mon frère, allons; j'ai besoin de ton zèle :
Marchons où mes serments, où la vertu m'appelle.

Edgard sort avec Lénox.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT, *seul.*

Ils me laissent, hélas! Lénox m'eût obéi
Si son frère à l'instant ne l'eût pas affermi.
Comme il m'a résisté! Pourtant, je le confesse,
J'ai d'un fils dans son cœur reconnu la tendresse.
Ils m'aiment. Je les plains de leur témérité;
Mais toujours vers l'excès cet âge est emporté.
Telle est donc l'infortune et le destin des pères,
Que ce titre en tout temps produisit leurs misères,
Et que de leurs enfants, s'ils sont nés généreux,
La vertu les accable et pèse encor sur eux.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE.

LE DUC.

Comte, le roi Léar (j'en reçois la nouvelle)
A quitté Volnérille, et s'est éloigné d'elle.
J'en ignore la cause : on ne m'informe pas
Vers quels lieux dans sa fuite il a tourné ses pas.
Je connais trop pour lui votre amitié fidèle,
Pour n'en pas dans l'instant avertir votre zèle.

LE COMTE.

Quel motif de sa fille a pu le séparer?

LE DUC.

On dit que sa raison commence à s'égarer.
Souvent de notre esprit la honteuse faiblesse
Est le fruit malheureux de l'extrême vieillesse.

LE COMTE.

Il gémit dès long-temps sous le poids de ses jours.

LE DUC.

On croit qu'enfin la mort va terminer leur cours.

LE COMTE.

Je ne le plaindrai point.

LE DUC.

A cette tête auguste,
Cher comte, nous prenons l'intérêt le plus juste :
Ne partons pas encore.

LE COMTE.

Allons, j'attends ici
Que son malheureux sort soit du moins éclairci.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

—

SCÈNE I.

LE COMTE DE KENT, *seul.*

Quoi ! Léar tout à coup a quitté Volnérille !
Il vient de s'échapper du palais de sa fille !
Quel est donc son espoir, et que faut-il penser ?
Sur ses cheveux blanchis les ans doivent peser.
Dieux ! s'il allait sentir, dans sa vieillesse extrême,
La nudité d'un front privé du diadème.
O trop funeste excès ! Ses aveugles bontés
Ont produit ses erreurs et ses calamités.
N'importe, c'est un père, et ses maux sont les nôtres.
Hélas ! il a cru voir ses vertus dans les autres.
O malheureux Léar ! puissent de tes bienfaits
Tes enfants si chéris ne te punir jamais !

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

VOLWICK.

Seigneur, dans ce moment, un vieillard déplorable
Que la crainte, la honte, et la misère accable,
Attendant sous ces murs le retour de la nuit,
Vient enfin d'implorer ma main qui l'a conduit.

En parlant de son sort, votre nom, qui le touche,
Deux fois avec tendresse est sorti de sa bouche.
Instruit que dans ces lieux il pourrait vous revoir,
Une douce espérance a paru l'émouvoir;
Il voudrait vous parler.

LE COMTE.

Quel est-il?

VOLWICK.

Je l'ignore.
Ses bras pressent son sein que le chagrin dévore.
Au froid dur et cruel dont ses sens sont glacés
Il joint le froid des ans sur sa tête amassés.
Caché sous des lambeaux, un reste de richesse
Semble encor de son rang accuser la noblesse.
On lit avec pitié ses naïves douleurs
Dans ses yeux affaiblis et creusés par les pleurs.
Il disait: Mes enfants! Les dieux, qu'il nous rappelle,
Ont peint dans tous ses traits la bonté paternelle.
J'ai cru qu'en rougissant, par ce muet discours,
Sa pauvreté timide implorait mon secours.
A pas silencieux, sous ce portique sombre,
Troublé, couvrant sa tête, il s'est glissé dans l'ombre.
Il est là.

LE COMTE.

Qu'il paraisse.

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK, LÉAR.

VOLWICK, *à Léar, qu'il introduit.*

Oui, vous pouvez entrer.

Il sort.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LÉAR.

LE COMTE, *à part, en regardant Léar.*

Son œil ne me voit point, et paraît s'égarer.

Il recule; et, plein de surprise et de compassion, il observe Léar dans un silence immobile.

LÉAR, *promenant un regard vague autour de lui.*

Je n'aperçois pas Kent. Il plaindra ma misère;
Il est né généreux : je le crois... Ciel! un père!
Des monstres dévorants sont entrés dans mon sein.
Quoi! ma fille! mon sang!... couronné par ma main!
Oh! ma raison s'enfuit à cette horrible idée!
Léar, tu n'es plus rien; ta puissance est cédée;
Tu te repens trop tard... Sous quels traits odieux
La perfide peignait l'innocence à mes yeux!
Avec quel art sa voix m'entraînait vers l'abyme!
J'ai proscrit la vertu pour couronner le crime.
Helmonde, tu m'aimais!... Je sens deux traits brûlants
S'enfoncer dans mon cœur : mes remords, mes enfants.

Avec un regard toujours vague.

Kent n'est pas dans ces lieux!

LE COMTE, *se jetant aux pieds de Léar.*

O mon prince! ô mon maître!

LÉAR.

Je revois mon ami. Peux-tu me reconnaître?

LE COMTE.

Ah! puisqu'à moi, seigneur, vous daignez recourir,
Kent ne vous quitte plus; Kent est prêt à mourir.

LÉAR.

Tu déchires mon cœur.

LE COMTE.

Séchez, séchez vos larmes.

LÉAR.

Tu me l'avais prédit. J'ai blâmé tes alarmes ;
J'ai ri de tes conseils : mon sort s'est accompli.
Ce front, par la couronne autrefois ennobli,
Tu le revois honteux, souillé, couvert d'outrages.
Sans suite, sans honneurs, privé des avantages
Dont tout vieillard obscur jouit à son foyer,
Sous l'horreur du mépris il m'a fallu ployer.
Mon âge et mes bienfaits, rien n'a touché ma fille.
Dieux, punissez un jour l'ingrate Volnérille!
Tandis que son palais, brillant, tumultueux,
Retentissait du bruit des festins somptueux;
Tandis qu'avec éclat, sous des voûtes pompeuses,
S'élevaient des concerts les voix harmonieuses,
Seul, et dans l'ombre assis, confus, humilié,
Je mangeais, en pleurant, le pain de la pitié;
Encor me fallait-il cacher souvent mes larmes.
Pour ses barbares yeux ma peine avait des charmes.
Ce monstre avec plaisir préparait le poison;
Elle irritait mes maux pour troubler ma raison,
Payait les ris moqueurs d'une insolente troupe.
J'ai bu le désespoir dans cette horrible coupe.
Enfin de son palais je me suis échappé.
Mais d'un coup plus cruel je fus bientôt frappé:
Dans de vastes forêts, seul sous leur nuit profonde,
Le remords m'apporta le souvenir d'Helmonde.
J'observais tous les lieux, caverne, antre, rocher,
Où quelque dieu peut-être aurait pu la cacher.
Hélas! je me peignais ses vertus et ses charmes,
La candeur de ses traits, la douceur de ses larmes;
Son noble désespoir, lorsque, dans ses adieux,
Ses yeux chargés de pleurs cherchaient toujours mes yeux.
Mon père, disait-elle, ô mon auguste père,
Faut-il qu'à votre cœur je devienne étrangère!

Et j'ai pu la maudire ! et j'ai pu la chasser !
Voilà, voilà le trait dont je me sens percer.
Mes malheurs ne sont rien. Ciel, arme ta vengeance !
J'ai plongé le poignard au sein de l'innocence.
Mes bienfaits ont toujours cherché mes ennemis,
Et mon sort fut toujours d'accabler mes amis.
O supplice ! ô douleur ! Cher Kent, je t'en conjure,
Apaise, en m'immolant, les dieux et la nature.
Presse-les de m'ôter, par de soudains transports,
En troublant ma raison, l'horreur de mes remords.

LE COMTE.

Hélas ! qu'un pareil vœu jamais ne s'accomplisse !
Mais tâchez d'assoupir cet éternel supplice :
Peut-être la douleur, altérant votre esprit...

LÉAR.

Calme donc dans mon cœur le poison qui l'aigrit.
J'ai toujours devant moi ma détestable fille ;
A mes regards trompés tout devient Volnérille.
Je crois alors sentir dans mon flanc déchiré
Le poignard qu'une ingrate y retourne à son gré.
Souvent ma chère Helmonde, à travers un nuage,
Semble m'offrir de loin sa douce et tendre image.
J'approche, et son aspect, dans ma crédule erreur,
Me fait rougir de honte, et frémir de terreur.

LE COMTE.

Ah ! ne redoutez pas sa vue ou sa vengeance.

LÉAR.

J'ai tout fait pour sa sœur : tu vois ma récompense.
Si Volnérille ainsi reconnut ma bonté,
Qu'attendrai-je d'Helmonde après ma cruauté ?
Son âme a dû s'aigrir au sein de la misère ;
J'aurai dénaturé cet heureux caractère.
O fardeau trop pesant pour mon cœur abattu !
J'ai donc commis le crime et détruit la vertu !

La honte, la douleur, le remords, tout m'égare.
S'il faut, hélas! s'il faut que je te le déclare,
Mon ami, mon cher Kent... le dirai-je?... Oui, je crois
Que déjà mon esprit s'est troublé quelquefois.

LE COMTE.

Non, sa clarté toujours est trop vive et trop pure.

LÉAR.

Ah! c'est là, mon cher Kent, c'est là qu'est ma blessure.
Je n'en guérirai pas. Je prévois...

LE COMTE.

Quel soupçon!

LÉAR.

Le malheur tôt ou tard éteindra ma raison.

LE COMTE.

N'exposez pas du moins un si noble avantage.
Pour être malheureux, êtes-vous sans courage?
Les piéges des méchants vous ont enveloppé;
Mais c'est le sort d'un roi d'être souvent trompé.
Laissez, laissez aux dieux, amis de l'innocence,
Le soin de réveiller, de mûrir leur vengeance.
Votre sang vous poursuit dans vos propres états:
Depuis quand les enfants ne sont-ils plus ingrats!
Avez-vous dû compter sur un amour frivole
Qui nous flatte un moment, et pour jamais s'envole,
Qui, sur le moindre appât de plaisir et d'honneur....?

LÉAR.

Quoi! tes enfants, cher Kent, ont détruit ton bonheur!

LE COMTE.

Du bonheur! du bonheur! En est-il sur la terre!
Qui ne veut point souffrir doit trembler d'être père.
Hélas! j'avais deux fils. Ils ont trompé mes vœux:
Je ne sais quel projet les a séduits tous deux.
Jusques à leurs vertus, tout me devient contraire.
Encor, dans mes chagrins, s'il me restait leur mère!

Mon roi, m'en croirez-vous, ayons dans la douleur
La fermeté de l'homme et celle du malheur.
Dans les modestes champs laissés par mes ancêtres,
Fuyons l'indigne aspect des ingrats et des traîtres.
Leur asyle innocent convient aux cœurs blessés;
Leur sol pour deux vieillards sera fertile assez.
Là rien n'est imposteur. La terre avec usure
Par des trésors certains nous paiera sa culture.
Ce bras, nerveux encore, est propre à l'entr'ouvrir;
Il combattit pour vous, il saura vous nourrir.
Le toit de mes aïeux, leur antique héritage,
Si vous y consentez, voilà notre partage.

LÉAR.

Oui, cher Kent, contre moi je devrais m'indigner
Si ton offre un moment avait pu m'étonner;
Mais (je t'ouvre mon cœur), quand je perds Volnérille,
Régane dans ces lieux m'offre encore une fille.
Il est vrai qu'alarmé par mon premier malheur,
J'ai craint de la trouver trop semblable à sa sœur.
Voilà par quel motif, injurieux peut-être,
Je me suis devant elle abstenu de paraître;
Mais j'ai senti mon âme, et même ma raison,
Désavouer bientôt ce pénible soupçon.
Régane ne vient point (ami, tu peux m'en croire)
Sous ses traits odieux s'offrir à ma mémoire.
Je n'ai point remarqué, dans ses plus jeunes ans,
Qu'elle annonçât dès lors de coupables penchants.
Pourquoi n'en pas goûter le favorable augure?
Tout mon sang n'est pas sourd au cri de la nature.

LE COMTE.

Seigneur...

LÉAR.

Je le sais trop, Léar est malheureux;
Mais les destins toujours ne sont pas rigoureux.

De mes filles, hélas! quand l'une me déteste,
Il est bien juste, ami, que l'autre, au moins me reste.
Que veux-tu, mon cher Kent? pardonne à mes vieux ans:
Je cherche encor, je cherche à trouver des enfants.
Sur le bord du tombeau leur présence m'est chère:
J'aime à me voir en eux; j'ai besoin d'être père.
Excuse ma faiblesse.

LE COMTE.

Eh bien, seigneur, du moins,
Pour n'être pas trompés employons tous nos soins.
Sorti d'un piége affreux, tremblez, dans votre fille,
Tremblez de rencontrer une autre Volnérille.
Je ne sais, mais mon cœur ne se rassure pas.
Avant d'être éclairci, ne suivez point mes pas.
S'il vous reste en ces lieux un seul sujet fidèle,
Je saurai le trouver, interroger son zèle.
Adieu, daignez m'attendre; et bientôt je revien,
Si je puis obtenir cet utile entretien.

Il sort.

SCÈNE V.

LÉAR, *seul.*

Non, le sort à mes vœux ne sera plus rebelle,
Puisqu'il vient de me rendre un ami si fidèle.
Régane, en me gardant des sentiments plus doux,
Les aura fait passer au cœur de son époux.
L'homme est compatissant, il n'est point né barbare:
De monstres, grâce au ciel, la nature est avare.
O dieux! de quels transports dans ses bras animé
Je vais goûter enfin le bonheur d'être aimé!
Ma fille, plus ta sœur outragea la nature,
Plus tes soins consolants vont charmer ma blessure.
Va, lorsque dans ton sein je vole avec ardeur,

Je ne viens point chercher le sceptre et la grandeur.
Ce n'est pas là le bien pour qui mon cœur soupire:
Je cherche des enfants, et non pas un empire.
Dans mes plus grands ennuis, je n'ai point regretté
L'appareil et les droits du rang que j'ai quitté.
Oui, Régane, à mes yeux sa pompe est étrangère;
J'ai cessé d'être roi, mais non pas d'être père.
Ce nom, ce nom lui seul...

SCÈNE VI.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

RÉGANE, *à Léar.*

Vous, seigneur, en ces lieux!
Auriez-vous craint d'abord de paraître à nos yeux?
Pourquoi courir chez Kent? On vient de m'en instruire,
Et soudain dans vos bras...

LÉAR.

M'y voilà, je respire.
Ma fille, ah! laisse-moi, dans nos embrassements,
Goûter les doux transports de ces heureux moments.
Combien j'ai désiré de jouir de ta vue!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je partage, seigneur, cette joie imprévue.
Couronné par vos mains, chargé de vos bienfaits,
Leur mémoire en mon cœur ne s'éteindra jamais:
Que mon sang s'y tarisse avant qu'il les oublie!

LÉAR, *au duc d'Albanie.*

Vous, duc, soyez content; votre attente est remplie.
Vous ne reverrez plus, à votre heureux retour,
Un vieillard importun fatiguer votre cour.

Votre docile épouse, à vos ordres fidèle,
Vient de vous affranchir de ma plainte éternelle;
Ils ont été suivis; et jamais un époux
Ne fut, quoique de loin, mieux obéi que vous.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle horreur! ainsi donc mon épouse cruelle
Me peignait comme un monstre aussi barbare qu'elle!
Je passais pour ingrat! Seigneur, c'est dans ma cour
Que je veux hautement vous marquer mon amour,
Et, tombant à vos pieds jusques en sa présence,
Confondre ses mépris par mon obéissance.
Oubliez le passé, revenez près de nous.
Je demande sa grâce, et l'implore à genoux.

LÉAR.

Que votre noble cœur conçoit mal mon injure!
Duc, je croirais moi-même outrager la nature
Si je pouvais jamais sous un nouvel affront
Dans son palais indigne aller courber mon front.
Où croyez-vous des dieux que la majesté sainte,
Pour se rendre visible, ait gravé son empreinte,
Si les traits paternels n'offrent pas à la fois
Leur sagesse, leurs soins, leur puissance, leurs droits,
Leur bonté, dont j'ai fait un si funeste usage?
Quoi! joindre la noirceur, l'artifice à la rage!

A Régane, croyant voir Volnérille, avec un air d'égarement commencé.

Ainsi, faisant parler les ordres d'un époux
Tu m'accablais, barbare, en dérobant tes coups!

RÉGANE.

Seigneur, vous vous trompez; jugez mieux votre fille:
Je suis, je suis Régane, et non pas Volnérille.

LE DUC D'ALBANIE, *bas à Régane.*

Sa raison s'est troublée; il se méprend.

RÉGANE.

Hélas !
Ces mains ne vous ont point chassé de mes états.

LÉAR.

Qu'ai-je entendu ! chasser ! A-t-on vu sur la terre
Des enfants, même ingrats, oser chasser leur père !
Chasser ! ce crime affreux, avec ton air soumis,
Tes outrages cachés sans éclat l'ont commis.
Eh ! dis-moi, tes états, d'où les tiens-tu, perfide ?
J'en ai comblé trop tôt ton espérance avide.
Réponds : quels sont tes droits ? quel mérite avais-tu ?
Celui de me tromper par ta fausse vertu,
De noircir dans ta sœur la timide innocence,
Contre elle, par degrés, d'attiser ma vengeance.
Que sont donc devenus ces fastueux serments
Qui m'avaient tant promis les plus doux sentiments,
Des respects si profonds, une amitié si tendre ?
Tu m'as puni bientôt d'avoir pu les entendre ;
Mes chagrins m'ont appris qu'un père infortuné
N'est qu'un fardeau pesant, quand il a tout donné.
Les larmes d'un vieillard, souffert par indulgence,
Peuvent mouiller la terre, et s'y perdre en silence.
Tu ne t'attendais pas que, pour te démentir,
En montrant le duc d'Albanie.
La vérité sitôt de son cœur dût sortir.
Oui, duc, de ma pitié je ne puis me défendre :
Qu'avais-tu fait aux dieux pour devenir mon gendre !
Hélas ! en t'unissant à ce tigre inhumain,
J'ai placé dans ton lit un poignard sur ton sein.
Ai-je pu mettre au jour cette exécrable fille !

RÉGANE.

Ainsi votre œil trompé voit toujours Volnérille !
Vos maux dans cette erreur viennent de vous plonger.

LÉAR, *revenant à lui.*

Ah ! pardonne. A ce point j'aurais pu t'outrager !
Je t'aurais confondue avec cette furie !
Tu le vois, ma raison déjà s'est affaiblie.

Mettant la main sur son cœur.

Si je la perds bientôt, c'est de là, je le sens,
Que l'orage naîtra pour troubler tous mes sens.

SCÈNE VII.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'ALBANIE, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE, *à part.*

A Léar.

Volwick m'a tout appris. Non, tu n'as plus de fille.
Ce palais est pour toi tout plein de Volnérille.

Montrant le duc de Cornouailles.

Régane est digne en tout de ce monstre odieux.
Tu cherchais la vertu ; le crime est en ces lieux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Il montre le comte de Kent.

Qu'on le charge de fers.

LE DUC D'ALBANIE, *au duc de Cornouailles.*

Pourquoi lui faire outrage ?
Vous devez honorer son zèle et son courage.
Je défendrai Léar.

LÉAR.

Non, non, je ne veux pas
D'une guerre intestine embraser vos états.

Au duc d'Albanie. A Régane et au duc de Cornouailles.

Mon ami, je te plains. — Et vous, enfants perfides,
Unissez dans mes mains vos deux mains parricides.

Il saisit leurs mains et les joint l'une dans l'autre.

Non, je ne cherche plus à me venger de vous.

Au duc de Cornouailles, en lui montrant Régane.

A Régane, en lui montrant le duc de Cornouailles.

Duc voilà ton épouse; — et voilà ton époux.

RÉGANE.

Qu'entends-je?

LÉAR.

O toi, nature, écoute ma prière!
Redoutable nature, entends la voix d'un père!
A ce couple inhumain si jamais ta bonté
Réservait les présents de la fécondité,
Si leur hymen devait, fidèle à tes promesses,
D'un enfant à ce monstre accorder les caresses,
Trompe, trompe ses vœux, et suspends ton dessein;
Sèches-en l'espérance et le fruit dans son sein.
Ou plutôt, pour former des ingrats dignes d'elle,
Exauce en ta fureur les vœux de la cruelle!
Que ton instinct vengeur lui fasse idolâtrer
Un fils qui s'étudie à la désespérer,
Qui tourne en ris moqueurs les soins de sa tendresse,
Qui hâte sur son front les traits de la vieillesse,
Qui la traîne au tombeau par de longues douleurs;
Et qu'alors elle apprenne, en dévorant ses pleurs,
Qu'un serpent irrité, dans sa morsure horrible,
Lance un dard moins aigu, moins brûlant, moins sensible,
Que le supplice affreux d'avoir pu mettre au jour
Des enfants scélérats qui trompent notre amour!

Au comte.

C'en est fait, mon ami, j'ai cessé d'être père.

RÉGANE.

Seigneur!..

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Seigneur!...

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle colère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Duc, nous apaiserons ce transport furieux.

LÉAR.

Ingrats, je vous maudis, et voilà mes adieux.

Ils sortent tous, excepté Léar et le comte.

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR.

Soutiens-moi, mon ami: je sens que je succombe.

LE COMTE.

Ah! ce dernier malheur va vous ouvrir la tombe!

LÉAR.

Et tu me plains!

LE COMTE.

Hélas!

LÉAR.

Cache-moi ces douleurs.
L'œil de l'homme, cher Kent, n'est pas fait pour les pleurs.
Moi, m'entends-tu gémir?

SCÈNE IX.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

LE COMTE, *à Volwick.*

Que viens-tu nous apprendre?

VOLWICK.

Ah! mes larmes, seigneur, se font assez entendre!
Enfin leur barbarie a comblé leurs forfaits:
Il vous faut dans l'instant sortir de ce palais.

LE COMTE.

Quoi! dans l'instant! la nuit!

VOLWICK.

Le plus terrible orage
Qui jamais dans les airs ait déployé sa rage
Répand sur la nature et l'horreur et l'effroi.

LE COMTE.

La nuit!

VOLWICK, *à voix basse.*

Partez, seigneur, partez; sauvez le roi.

LE COMTE.

Ami, je te comprends.

VOLWICK.

Fuyez: le fer s'apprête.

LÉAR, *avec joie et d'un air égaré.*

Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête.

On voit un éclair. Au comte.

L'éclair brille: marchons. — Tu ne me quittes pas?

LE COMTE.

Jusqu'au dernier soupir j'accompagne vos pas.

Wolwick sort d'un côté; Léar et le comte de Kent sortent de l'autre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une forêt hérissée de rochers; dans le fond, une caverne, auprès de laquelle est un vieux chêne. Il est nuit. Le temps est disposé à un orage épouvantable.

SCÈNE I.

EDGARD, LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

EDGARD, *aux conjurés, montrant Lénox.*

Amis, oui, ce guerrier, ce Lénox, c'est mon frère.
Il aspire au bonheur de venger l'Angleterre.
Le sang l'unit à moi, l'honneur l'unit à vous,
Et son bras s'applaudit de combattre avec nous.
Je vous l'avais prédit, Oswald vient de paraître.
Il n'a qu'un seul moment entretenu son maître :
Le tyran l'a soudain chargé d'ordres secrets ;
Et c'est vous dire assez qu'il dicta des forfaits.
Mais n'admirez-vous point comment parmi ces roches,
Ces forêts, ces torrents, nous cachant ses approches,
Cournouailles lui-même est venu nous chercher ?
Amis, le péril presse; il est temps d'y marcher.
Ah ! qui n'avoûrait pas notre juste furie ?
Nous perdons un tyran, nous sauvons la patrie ;
Nous replaçons au trône un prince infortuné
Qu'à des pleurs dès long-temps sa fille a condamné.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Quel destin pour un roi, quel tourment pour un père !

EDGARD.

Ce n'est point ce tourment qui seul le désespère.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Helmonde est trop vengée.

EDGARD.

Hélas ! sur ses malheurs
Helmonde est la première à répandre des pleurs !
Mais il est temps, amis, d'éclaircir ce mystère.
C'est moi qui dans ces bois, respectant sa misère,
L'ai confiée aux soins d'un vieillard ignoré
Qui cherche en vain le nom d'un objet si sacré.
Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler d'elle.
L'amour seul du pays enflamma votre zèle.
Mais ses pleurs, je l'avoue, avaient mis dans mon sein
Et le germe et l'ardeur de mon noble dessein ;
Enfin c'est elle ici dont le vœu nous rassemble.
Il n'a point fallu d'art pour nous unir ensemble :
Nous nous cherchions l'un l'autre, et ce concert si grand
Est un présage heureux de la mort d'un tyran.
Ces forêts, cette nuit, ce ciel, tout nous seconde.
Nous combattrons. Pour qui? Pour Léar, pour Helmonde.
Est-il quelqu'un de nous qui dans un tel danger
Ne croie avoir son père ou sa sœur à venger ?
Grands dieux ! en ce moment Léar verse des larmes.
Défendez votre cause en protégeant nos armes !
Nos jeunes cœurs sont purs ; nos bras vous sont soumis :
Daignez les employer contre vos ennemis !
C'est vous, c'est un vieillard, la bonté qu'on opprime.
Le fer est préparé ; livrez-nous la victime.
Et, s'il nous faut mourir, que nos pères jaloux
Gravent sur nos tombeaux : Ils sont dignes de nous.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Entre ses mains, amis, jurons d'être fidèles.

EDGARD.

Suspendez ces serments et ces marques de zèle.
Une autre a seule ici droit de les recevoir :
Cette autre, c'est Helmonde, et vous allez la voir.
Je m'en vais à l'instant vous la chercher moi-même.

Il court au fond de la caverne.

SCÈNE II.

LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

LÉNOX, *en voyant Helmonde qui s'avance.*

O prodige ! ô vertu digne du diadème !
Oui, la terre et les cieux sont déclarés pour nous.

SCÈNE III.

LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD, EDGARD, HELMONDE.

EDGARD, *amenant et montrant Helmonde.*

Amis, voilà l'objet qui nous rassemble tous.
Dans cet antre écarté cachant son sort funeste,
Elle a pleuré Léar : le ciel a fait le reste.

HELMONDE.

Mortels compatissants, daignent les justes dieux
Sur vos nobles projets fixer toujours les yeux !
Ils lisent dans mon âme abattue et flétrie,
Ils savent si jamais les malheurs l'ont aigrie ;
Mais pouvais-je oublier mon père dans les pleurs ?
Des ingrats tout-puissants sont bientôt oppresseurs.
Le ciel vous fit Anglais : vous avez pris les armes.

Je n'ai pour vous aider que des vœux et des larmes.
Faites régner mon père ; hélas ! qu'au lieu d'affront,
Le bandeau de vos rois brille encor sur son front !
Qu'à ses regards surtout je ne sois plus coupable !
Cependant, si le ciel plus doux, plus favorable,
Ne vous eût pas courbés sous un sceptre odieux,
Sans meurtres, sans combats, combien j'eusse aimé mieux,
Dans ces forêts cachée, heureuse en ma misère,

En montrant la caverne.

Offrir cet humble asyle à mon vertueux père,
Consoler sa vieillesse, et, par de tendres pleurs,
Lui faire entre mes bras oublier ses malheurs !

EDGARD.

Reconnaissez Helmonde à ce noble langage.
Mais, madame, il est temps d'accepter notre hommage.

En mettant la main sur la garde de son épée.

Par ce fer, le premier, je jure à vos genoux...

Les éclairs brillent et le tonnerre gronde.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Ciel! quel bruit! quels éclairs! grands dieux! qu'annoncez-vous!

LÉNOX.

Est-ce un présage heureux ? Que faut-il que je pense ?

EDGARD.

C'est le ciel qui s'apprête à venger l'innocence.
Jurez tous par Léar de le proclamer roi,
De mourir pour Helmonde, ou de vaincre avec moi.

Il tire son épée.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Il tire aussi son épée ; tous les autres l'imitent.

Nous le jurons.

EDGARD.

Amis, la nuit sera terrible :
Ce ciel sombre et vengeur, armé d'un feu visible.
Va d'un affreux tonnerre effrayer les humains.
Un autre aussi rapide est caché dans nos mains :

C'est ce fer; et marchons. Mais, dans notre furie.
N'étendons point nos coups sur le duc d'Albanie;

Aux conjurés, en montrant Lénox.

Respectons ses vertus. Amis, suivez ses pas;
Le poste est important. Je ne tarderai pas
A rejoindre avec vous tout mon camp qui s'assemble;
Et nous irons après vaincre ou mourir ensemble.

Lénox sort avec tous les conjurés.

SCÈNE IV.

ÉDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Vous me quittez, Edgard!

EDGARD.

Puis-je trop tôt courir
Dans le champ glorieux que l'honneur va m'ouvrir?

HELMONDE.

Le péril sera grand.

EDGARD.

Il m'en plaît davantage.

HELMONDE.

Que de sang, juste ciel! va rougir ce rivage!
Tous vos braves amis...

EDGARD.

Leur sort sera trop doux
De songer en mourant qu'ils combattaient pour vous.
Bientôt Léar vengé par leur valeur guerrière...
Dieux! vous versez des pleurs!

HELMONDE.

Mon trop malheureux père,
Jusque dans ces forêts le bruit en a couru,
D'auprès de Volnérille, hélas! a disparu.

EDGARD, *à part.*

A Helmonde.

O ciel! N'en croyez pas ce qu'un vain bruit peut dire.

HELMONDE.

Eh! qui sait maintenant en quels lieux il respire,
S'il est vivant encor, si Régane à son tour
Ne l'a pas, sans pitié, chassé loin de sa cour.

Grand bruit de tonnerre avec des éclairs.

Si c'était là son sort, hélas!... Tonnerre, arrête!
De Léar fugitif ne frappe point la tête!
N'oubliez pas, grands dieux! que ce prince autrefois,
Tandis qu'il a régné, fit respecter vos lois.
Sur un faible vieillard défendez aux orages,
Défendez aux hivers d'imprimer leurs outrages!
Assoupissez des vents l'épouvantable voix!
Je ne demande plus qu'il monte au rang des rois:
Qu'il vive, c'est assez! Vers sa fidèle Helmonde
Tournez, dans ces déserts, sa course vagabonde;
Pour lui faire oublier deux enfants trop ingrats,
Que je puisse un moment le serrer dans mes bras!
Je mourrai de plaisir, si je revois mon père.

EDGARD.

Un grand coup de tonnerre avec des éclairs.

Ah! le ciel aux humains a déclaré la guerre:
La terre est consternée et muette d'effroi.

HELMONDE.

Du moins, mon cher Edgard, vous êtes près de moi:
Ah! ne me quittez pas.

EDGARD.

Dans cette humble retraite,
Madame, un souterrain, sous sa voûte muette,
Pendant cette tempête, est propre à vous cacher:
La foudre et ses éclats n'en sauraient approcher;
Votre œil d'un ciel brûlant n'y verra plus la flamme.

HELMONDE.

Ah ! je frémis, Edgard.

EDGARD.

Venez, rentrons, madame.
Que le tonnerre ébranle et la terre et les cieux,
Votre cœur est trop pur pour rien craindre des dieux.

Ils se retirent dans la profondeur du souterrain.

SCÈNE V.

LÉAR, *seul.*

On le voit de très loin, à la lueur des éclairs, à travers les arbres de la forêt, seul, égaré, et promenant sa vue avec douleur et inquiétude.

Je n'aperçois plus Kent. L'ombre épaisse et l'orage
Ont égaré mes pas dans ce désert sauvage.
Mon œil épouvanté le cherche... et je ne voi
Que ce ciel menaçant prêt à fondre sur moi.

Le tonnerre éclate, les éclairs embrasent l'horizon, les vents sifflent; la grêle tombe sur la tête chauve et nue de Léar.

Redoublez vos efforts, cieux, tonnerre, tempête !
Versez tous vos torrents, tous vos feux sur ma tête !
Je n'en murmure pas, je la livre à vos coups :
Léar n'a point le droit de se plaindre de vous.
Exercez donc sur moi toute votre furie ;
Frappez ce corps mourant, cette tête flétrie,
Ce front mal défendu par quelques cheveux blancs
Qu'au gré de leurs combats se disputent les vents ;
N'y voyez plus la place où fut mon diadème.
Sans pouvoir de mon sort accuser que moi-même,
Me voici sous vos coups humblement incliné,
Dans ces vastes forêts sans guide abandonné,
Privé du tendre ami qui suivait ma misère,
Glacé par vos frimas, resté seul sur la terre,

Pauvre et faible vieillard, chassé de sa maison,
Dont les enfants ingrats ont troublé la raison.

SCÈNE VI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE, *sortant d'entre les arbres.*

O mon prince!

LÉAR.

Cher comte!

LE COMTE.

Enfin je vous retrouve.

LÉAR.

Nous voilà réunis.

LE COMTE, *à part.*

Quel destin il éprouve!
(*Haut.*) Ma voix vous appelait quand vos sens étonnés...

LÉAR.

Quelle nuit, mon cher Kent, pour les infortunés!

Il regarde la tempête.

Quand le ciel est en feu, sous vos chastes asyles,
Dormez, cœurs innocents, soyez du moins tranquilles:
Mais vous surtout, tremblez au fond de vos palais,
Ingrats, à qui ces dieux ne pardonnent jamais!
Parlez: entendez-vous ces accents redoutables,
Ces messagers de mort, tonnant sur les coupables?
Pour moi, j'ai la douceur, dans cet affreux danger,
Que le crime à mon cœur est du moins étranger,
On m'a fait plus de mal que je n'en ai pu faire.

LE COMTE.

Tâchons de découvrir quelque abri solitaire.
Ah! tous vos sens glacés...

LÉAR.

Cher ami, tu le vois,

La nature en fureur n'épargne point les rois.

LE COMTE.

Vous n'en faites que trop la dure expérience.

LÉAR.

J'apprends, par ma douleur, à plaindre l'indigence.
Hélas! à leur grandeur les rois trop attachés
Du sort des malheureux sont faiblement touchés.
Peut-être en ce moment quelque vieillard expire.
Combien d'infortunés, soumis à notre empire,
Réclament loin de nous la nature et nos soins!
J'ai peut-être moi-même oublié leurs besoins.

LE COMTE.

Non, vos peuples jamais n'ont senti la misère.

LÉAR.

Crois-tu qu'encor pour eux ma mémoire soit chère?

LE COMTE.

Ils ne sont point ingrats.

LÉAR.

Mes enfants l'ont été.

LE COMTE.

Jamais leur nom par moi ne sera répété.

La lueur des éclairs fait apercevoir la caverne au comte de Kent.

C'est trop tarder : marchons... D'une voûte ignorée
Ces éclairs dans l'instant me découvrent l'entrée,
Ne la voyez-vous point?

LÉAR.

Je ne l'aperçois pas.

LE COMTE.

Par pitié pour tous deux, venez, suivez mes pas.

LÉAR.

Tu le veux!

LE COMTE.

Avançons.

LÉAR, *s'arrêtant tout à coup.*

Cher comte, arrête, arrête!

LE COMTE.

Vos yeux ont assez vu cette horrible tempête :
Quel funeste plaisir pouvez-vous y trouver.

LÉAR.

Une autre dans mon sein va bientôt s'élever.

LE COMTE.

Seigneur, au nom des dieux, mon souverain, mon maître,
Le ciel de nos malheurs aura pitié peut-être ;
Ne me résistez plus. Hélas! dans ces forêts
Les monstres sont cachés sous leurs antres secrets :
Vous seul, de tant d'états, votre antique héritage,
N'aurez-vous pas du moins un asyle en partage!
Entrons, seigneur, entrons sous cet obscur séjour.
Je vous tiens lieu de tout, d'amis, d'enfants, de cour;
C'est le sort de mon sang de vous être fidèle.
Faut-il que par des pleurs je vous prouve mon zèle?
Faut-il que, me jetant à vos sacrés genoux...

LÉAR.

Ah! tu brises mon cœur.

SCÈNE VII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Qui s'approche?

LE COMTE.

C'est nous.
Errants dans ces forêts, nous cherchons un asyle.

NORCLÈTE.

Cet humble souterrain vous offre un toit tranquille.
Poursuivrait-on vos jours?

LÉAR.

Quoi! tu ne le sais pas!
On ne voit plus partout que des enfants ingats.

NORCLÈTE.

Ils n'ont que trop souvent désolé les familles.

LÉAR, *avec un égarement doux et paisible.*

Aurais-tu donc aussi donné tout à tes filles?

NORCLÈTE.

A ma vieillesse au moins cet abri fut laissé.

LÉAR.

Tes enfants, mon ami, ne t'ont donc pas chassé?

NORCLÈTE.

La mort depuis long-temps en a privé Norclète.

LÉAR.

Que je te trouve heureux d'avoir une retraite!

NORCLÈTE, *avec une compassion tendre.*

Son sort me fait pitié.

LÉAR.

Sais-tu pourquoi les airs
Sont émus par les vents, rougis par les éclairs,
Pourquoi des monts au loin tu vois fumer la cime!

NORCLÈTE.

Non.

LÉAR, *d'un air de confidence et de mystère.*

Viens, approche-toi. J'ai commis un grand crime.
Tu recules, ami! Je n'en murmure pas.

NORCLÈTE.

Ciel! qu'avez-vous donc fait?

LÉAR, *avec un attendrissement douloureux.*

J'eus une fille, hélas!...

Prenant tout à coup un visage riant, et comme se souvenant de très loin et avec effort.

Oh! oui, je m'en souviens! elle était jeune et belle.

LE COMTE.

Il montre Léar, qui tombe tout à coup dans une espèce d'insensibilité et d'anéantissement.

Il ne nous entend plus.

NORCLÈTE, *au comte.*

Ah ! dites, que fait-elle?

LE COMTE.

Hélas ! nous l'ignorons.

NORCLÈTE.

Avait-elle un époux ?

LE COMTE.

Pourquoi, vieillard, pourquoi me le demandez-vous ?

NORCLÈTE.

C'est qu'ici, dans le fond de ma caverne obscure,
Respire auprès de moi la vertu la plus pure.

LE COMTE.

Qui ? parle.

NORCLÈTE.

Une beauté qui, douce et sans témoins,
Prodigue à mes vieux ans sa tendresse et ses soins.

LE COMTE.

Sa naissance ?

NORCLÈTE.

A ses mœurs, à son voile champêtre,
Je crois que dans ces bois le destin l'a fait naître.

LE COMTE.

As-tu lu dans son cœur ses secrets sentiments !

NORCLÈTE.

Son cœur avec effort renferme ses tourments.
Elle dit quelquefois : O mon père ! ô mon père !

LE COMTE, *en regardant Léar.*

Achève, achève, ô ciel ! et finis sa misère.

A Norclète.

Qui l'a mise en tes mains ?

NORCLÈTE.

Un jeune homme.

LE COMTE.

Son nom?

NORCLÈTE.

Edgard.

LE COMTE.

Mon fils ! Qu'il vienne.

Norclète va promptement les chercher. — A Léar.

Ah ! reprends ta raison.
Réveille-toi, Léar. Dieux ! veillez sur mon maître;
Qu'il résiste à sa joie !

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, EDGARD.

LE COMTE, *apercevant Helmonde et Edgard.*

Ah ! je les vois paraître.

HELMONDE.

O surprise ! ô bonheur !

LE COMTE.

Mon fils !

EDGARD.

Mon père !

LE COMTE.

Edgard,
Va, tu peux hardiment t'offrir à mon regard.

Montrant Helmonde.

Tes soins devaient sauver une tête si chère.

Montrant Léar.

Le ciel a tout conduit. Vois ton prince.

HELMONDE.

O mon père !

LE COMTE.

Mon roi, c'est votre Helmonde. Ah ! revenez à vous.
Sentez, sentez ses mains qui pressent vos genoux.

LÉAR, *égaré.*

De qui me parles-tu ?

LE COMTE.

D'un objet plein de charmes,
Qui vous plaint, vous chérit, vous baigne de ses larmes,
De votre fille.

LÉAR, *repoussant Helmonde avec horreur.*

O ciel !

HELMONDE.

Il ne me connaît plus.

LÉAR, *à part.*

On nous a découverts ; nous sommes tous perdus.
A Helmonde.
Sais-tu mon nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Que m'es-tu?

HELMONDE.

Votre fille.

LÉAR, *toujours égaré.*

Croyant la voir.
Qu'on la charge de fers. Avancez, Volnérille.
S'adressant à Volnérille et à Régane, qu'il croit voir.
Croyant voir Régane
Vous, Régane, approchez. — Me reconnaissez-vous ?
Qui vous donna le jour, votre sceptre, un époux ?
A Helmonde, croyant voir Volnérille.
Et toi, qui contre Helmonde excitas ma vengeance,
Devant moi sans pitié tu traînas l'innocence.
Il va pour la saisir.
Il est temps...

HELMONDE.

Arrêtez !

LÉAR.

Plus de pardon.

HELMONDE.

O cieux !

LÉAR, *en la saisissant.*

Je te traîne à ton tour au tribunal des dieux :
Les voilà tous assis pour juger des perfides.

LE COMTE.

Oubliez, s'il se peut, des enfants parricides.

LÉAR.

Qui, moi, les oublier ! Dieux, jugez entre nous !
Les accusés tremblants sont ici devant vous.
J'atteste avec serment, par ces mains paternelles,
Que toujours dans mon cœur je portai les cruelles.
Vous auriez dû donner à ces monstres affreux
Quelque enfant meurtrier qui m'aurait vengé d'eux.
Eclatez, il est temps ; c'est moi qui vous implore :
Ne craignez pas pour eux que le sang parle encore ;
Pour lancer votre arrêt, pour diriger vos coups,
Sur vos trônes sacrés je m'assieds avec vous.

LE COMTE.

Leur pitié quelquefois les porte à la clémence.

LÉAR.

Ah ! je n'étais pas né pour aimer la vengeance.

HELMONDE, *au comte.*

Si j'osais lui parler ?

LE COMTE.

Ah ! son cœur surchargé
A besoin par des pleurs d'être enfin soulagé.
Ne troublez point leur cours.

LÉAR.

Il s'assied sur un débris de rocher.

Régane, Volnérille,

Avez-vous oublié que vous étiez ma fille?
Vous en coûtait-il trop de vous laisser toucher
Par mes tendres bienfaits qui venaient vous chercher?
N'avez-vous pas senti l'inévitable empire
Qu'exerce la bonté sur tout ce qui respire?
Le tigre, jeune encor, dans son antre cruel,
Ne porte point la dent sur le sein maternel :
Et vous m'avez chassé, la nuit, moi, votre père,
Qui n'a gardé pour lui que l'exil, la misère!
Si j'eus un trône, hélas! ce fut pour vous l'offrir.
Quel crime ai-je commis que de trop vous chérir!

LE COMTE.

Vous pleurez!

LÉAR.

Oui, je pleure. Ah! je sens ma blessure.
Dans ces tristes forêts errer à l'aventure,
Sans secours, sans asyle! ô père infortuné!
Dieux! ôtez-moi le cœur que vous m'avez donné.

Changeant de figure et de voix.

Je ne pleurerai plus.

HELMONDE.

Il change de visage.

LE COMTE.

Il l'avait pressenti ce trouble et cet orage.
Madame, son tourment n'est pas près de finir.

HELMONDE.

Près de lui, mes amis, il faut nous réunir.

LÉAR.

A Norclète. Au comte et à Edgard.

Vieillard, approche-toi. Vous, de vos mains pressantes
Etouffez, s'il se peut, leurs fureurs renaissantes.

HELMONDE.

Comme son cœur frémit!

LE COMTE.

De quel trouble il est plein!

LÉAR.

Arrachez, mes amis, ces serpents de mon sein !
Ah, dieux ! ah, je me meurs !

HELMONDE.

Quel tourment il endure !

LÉAR.

Je sens leur dent cruelle élargir ma blessure :
Ils s'y plongent en foule ; ils en sortent sanglants.

HELMONDE.

Ces monstres si cruels, ah ! ce sont ses enfants !

LÉAR.

Les ingrats ! les ingrats !

HELMONDE.

Mes amis, il succombe...
Dieux ! daignez nous unir. Dieux ! ouvrez-moi la tombe.

LÉAR.

Qu'entends-je !

HELMONDE.

Ma douleur.

LÉAR.

Ah ! que ses traits sont doux !
Mon cœur est moins souffrant, moins triste auprès de vous :
Elle était de votre âge.

HELMONDE.

Eh ! si le ciel propice,
La rendant à vos vœux...

LÉAR.

Oh ! voilà mon supplice :
Je n'oserais jamais...

HELMONDE.

Pourriez-vous bien, hélas !
Prête à vous embrasser, l'écarter de vos bras !

LÉAR.

Que dites-vous, ô ciel ! je verrais ma victime !

HELMONDE.

Ne l'aimeriez-vous plus?

LÉAR.

Après, après mon crime,
De ce fer à l'instant je m'immole à ses yeux.

HELMONDE, *aux genoux de Léar.*

Mais si, par ses respects, ses soins religieux,
Son amour...?

LÉAR.

Écoutez : vous voyez ma misère;
Peut-être n'ai-je plus ma raison tout entière.
Je doute, je ne sais si je dois écouter
Un doux pressentiment qui cherche à me flatter;
C'est dans la sombre nuit un éclair qui me brille.
Un tendre instinct me dit que vous êtes ma fille.
Mais peut-être qu'aussi, pour calmer ma douleur,
Votre noble pitié cherche à tromper mon cœur...
Es-tu mon sang?

HELMONDE.

Mon père!

LÉAR.

O moment plein de charmes.

HELMONDE.

Helmonde est dans vos bras, voyez couler ses larmes.

LÉAR.

Il tire son épée, et veut s'en percer.

Eh bien! puisque tu l'es, voilà mon châtiment.

HELMONDE.

Que faites-vous, grands dieux!

LÉAR.

Je te venge.

HELMONDE.

Un moment!
Je vous trompais, seigneur, vous n'êtes point mon père.

LÉAR.

Oses-tu prendre un nom que la vertu révère!
Va, ne m'abuse plus; va, fuis loin de mes yeux.
Helmonde, hélas, n'est plus, et moi, je vois les cieux,
Ces cieux de qui les traits n'ont point frappé ma tête!
Arbres, renversez-vous! écrasez-moi, tempête!
Est-ce bien toi, cruel, dont l'injuste courroux
Proscrivit la vertu tremblante à tes genoux!

Les bras étendus vers le ciel.

Ma fille, entends mes cris! vois le coupable en larmes!
Ma douleur, à tes yeux, peut-elle avoir des charmes?
Va, tes sœurs m'ont puni. Connais encor ma voix;
Je t'appelle, en mourant, pour la dernière fois.
Pardonne à ce vieillard que le remords déchire.

Il tombe sans mouvement sur un débris de rocher.

C'est son cœur qui te venge, et c'est là qu'il expire.

HELMONDE, *se jetant sur le corps de son père.*

Ah, dieux!

EDGARD, *courant vers Helmonde.*

Helmonde!

LE COMTE, *relevant Léar avec le secours de Norclète.*

Hélas! ô mon prince! ô mon roi!

HELMONDE.

Prenez soin de mon père, Edgard, et laissez-moi.

Au comte, à Norclète et à Edgard, en se joignant à eux.

Amis, que je vous aide! O mon auguste père!
Que ne vois-je finir ma vie ou ta misère!
O ciel! dans son esprit ramène enfin la paix,
Et daigne à ses douleurs égaler tes bienfaits!

Ils transportent Léar immobile dans la partie la plus profonde de la caverne, et on cesse de les voir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre est le même qu'au troisième acte.

SCÈNE I.

LE COMTE DE KENT, EDGARD.

LE COMTE.

Oui, je l'avoue, Edgard, une cause si belle
Avait droit d'enflammer ton courage et ton zèle.
J'approuve avec transport tes desseins généreux.
Tous nos efforts, mon fils, sont dus aux malheureux.
Dis-moi, que fait ton frère?

EDGARD.

Il anime, il seconde
Les vengeurs vertueux de Léar et d'Helmonde.
Mais les moments sont chers. Je connais les chemins:
Remettons et la fille et le père en leurs mains.
Je pars; et, ramenant une vaillante élite,
Aussitôt vers mon camp j'assure leur conduite.
Quel sera le transport, l'espoir de nos héros,
En les voyant tous deux marcher sous nos drapeaux!
Tout enfin du succès semble m'offrir l'augure:
Des citoyens ligués au nom de la nature,
Un vieillard devant eux exposant sa douleur,
La majesté des ans, du trône, du malheur.
Oui, vers mon camp les dieux, ces dieux que j'en dois croire,
Déjà pour le venger appellent la victoire.

Quand viendra le moment de voler aux combats !

LE COMTE.

Mais comment dès ce jour l'emmener sur tes pas?
Comment charger son front du poids de la couronne,
Si pour jamais, mon fils, sa raison l'abandonne,
S'il traîne dans la honte un sceptre humilié,
Vil spectacle à la fois d'opprobre et de pitié?

EDGARD.

Ne désespérons point. Dans ce cœur trop sensible
L'orage s'est calmé par un éclat terrible.
La douceur du repos, par ses charmes puissants,
Vient enfin, sous nos yeux, d'enchaîner tous ses sens.
Qui sait si le sommeil, qui déjà dans ses veines
Fait couler sa fraîcheur et l'oubli de ses peines,
Ce sommeil qui, calmant les plus fougueux transports,
Assoupit tout dans l'homme, excepté le remords,
Ne rallumera point cette céleste flamme
Que des enfants ingrats ont éteinte en son âme?
Car son égarement n'est pas le triste fruit
D'un corps trop épuisé que l'âge enfin détruit:
C'est l'effet d'une plaie et profonde et cruelle
Que creusa dans son sein la douleur paternelle.
Je ne me trompe point, oui, j'ai vu dans ses traits
Briller quelques rayons de bonheur et de paix.

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Cher comte, enfin les dieux ont daigné, sur nos têtes,
Après tant de courroux, enchaîner les tempêtes:
Le jour n'est pas éteint, et son heureux retour
Pour les mortels encore annonce leur amour.
En jouirons-nous seuls? Si sa douce lumière

Pouvait, à son réveil, flatter l'œil de mon père !
Si cet œil, que des pleurs ont trop long-temps blessé,
Par ses tendres rayons se sentait caressé !
S'ils l'aidaient, par degrés, à reconnaître Helmonde !
Sur de faibles secours mon vain espoir se fonde ;
Mais, quels qu'ils soient enfin, je les implore tous,
Et ma douleur au moins se consulte avec vous.

EDGARD.

Madame, il me suffit : je vais trouver Norclète ;
Mes soins dans un moment vous auront satisfaite.

Il sort

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE.

LE COMTE.

Madame, pardonnez si mon fils à l'instant
Va rejoindre à grands pas le parti qui l'attend.
Il reviendra bientôt. Une escorte fidèle
Doit vous rendre aux vengeurs dont le cri vous appelle.

SCÈNE IV.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, EDGARD, NORCLÈTE.

Edgard et Norclète apportent Léar endormi sur un lit de roseaux, et le placent vis-à-vis les rayons de l'aurore naissante qui pénètrent dans la caverne.

LE COMTE, *à Helmonde.*

Mais voici votre père.

HELMONDE.

Ah, ciel !

EDGARD, *à Helmonde.*

Souffrez qu'Edgard
S'arme pour vous, madame, et presse son départ.

A Norclète.

Vous savez nos desseins. Toi, près de cette voûte,
Sous ces bois, ces rochers, regarde, observe, écoute.
Tout m'est suspect, ami, dans ces sombres forêts;
Epie, en te cachant, les mouvements secrets,
Le bruit le plus léger, la voix, le pas des traîtres,
Et reviens dans l'instant en avertir tes maîtres.

NORCLÈTE.

A mon zèle, seigneur, qu'un tel devoir est doux!
J'obéis à votre ordre, et je sors avec vous.

Il sort avec Edgard.

SCÈNE V.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR.

HELMONDE.

Que pensez-vous, cher comte? Hélas! voilà mon père.
Son trouble est-il calmé? Que faut-il que j'espère?
Lisez-vous sur son front quelque présage heureux?

LE COMTE.

Je n'y remarque rien qui détruise vos vœux.

HELMONDE, *baisant doucement le front de Léar endormi.*

Tendre cœur de mon père, oh! puissent de ma bouche
Sortir de doux accents dont le charme te touche!
Qu'ils guérissent la plaie et les coups douloureux
Dont mes sœurs ont percé ce cœur trop généreux.

LE COMTE, *à part.*

O ciel, que de vertus! Ame sensible et pure,
Sous quels indignes traits te peignit l'imposture!

HELMONDE.

Quand mes sœurs à ton sang n'auraient pas dû le jour,

Au cri de la pitié leur sexe était-il sourd !

En pleurant.

Mon père, étais-tu fait pour incliner ta tête
Sous le poids des torrents vomis par la tempête !
Hélas ! je les ai vus, ce front, ces cheveux blancs,
Sous le feu des éclairs, insultés par les vents !
Quelle nuit en horreurs fut jamais plus fertile !
Au dernier des humains j'eusse ouvert un asyle.
Et toi, mon père, et toi... voilà tous les secours
Que le ciel m'a prêtés pour conserver tes jours :
Ces bras qui t'ont reçu, la caverne où nous sommes,
Le mépris qui te cache à la fureur des hommes,
Ce déplorable lit, ces roseaux, que du moins
La pauvreté sensible offrit à tes besoins.
Ah ! si par tes douleurs la raison t'est ravie,
Sans peine à te servir je consacre ma vie.

Au comte.

Le jour de la raison peut-il se rallumer ?

LE COMTE.

Il est des végétaux d'où l'art sait exprimer
Quelques sucs bienfaisants dont la puissance active
Rappelle en notre esprit sa clarté fugitive.

HELMONDE.

Admirables présents, végétaux précieux,
Pour guérir les mortels, nés du souffle des dieux,
Si vous pouvez m'entendre et sentir mes alarmes,
Fleurissez pour mon père, et croissez sous mes larmes !
Ne trompez pas mes vœux ! Et vous, sommeil, et vous,
Répandez sur ses yeux vos pavots les plus doux !
Que jamais leur fraîcheur ne baigne ma paupière
Que vous n'ayez rendu le repos à mon père !...
Ah ! cher comte, son front a paru s'éclaircir.

LE COMTE.

Daigne le ciel entendre un si juste désir !

HELMONDE.

Si sa faible raison se ranimait encore!
Le calme de ses traits peut-être en est l'aurore.
Mais il s'éveille.

LÉAR.

O ciel! quel spectacle nouveau!
Pourquoi me forcez-vous à sortir du tombeau?

Charmé par les rayons de l'aurore.

O la douce lumière!... Ah! d'où reviens-je? où suis-je?
Ce jour, ce lieu, ce corps, tout me semble un prestige;
Tout chancelle et s'échappe à mes yeux incertains;
Je n'ose qu'en tremblant me fier à mes mains.
Dans cet état honteux j'ai pitié de moi-même.

HELMONDE.

Regardez-moi, seigneur, songez que je vous aime.

LÉAR.

Ah! ne m'insultez pas.

Il va pour se mettre aux pieds d'Helmonde.

HELMONDE, *relevant Léar.*

Seigneur, que faites-vous?
C'est à moi qu'il convient d'embrasser vos genoux.

LÉAR.

Vous voyez, je suis faible.

HELMONDE.

Hélas!

LÉAR.

Ma fin s'apprête;
Les ans se sont en foule entassés sur ma tête.
Daignez me protéger.

HELMONDE.

Contre qui?

LÉAR.

Contre... Eh quoi!
Vous ne savez donc pas leurs complots contre moi?

HELMONDE.

Quels sont vos ennemis ?

LÉAR.

Attendez... ma mémoire...
Je ne m'en souviens plus.

HELMONDE.

De votre antique gloire
On parle quelquefois.

LÉAR.

Vous le croyez ? Ce bras
S'est souvent signalé jadis dans les combats.

HELMONDE.

Quels drapeaux suiviez-vous dans votre ardeur guerrière?
Auriez-vous été roi ?

LÉAR.

Roi ? non ; mais je fus père.

HELMONDE.

Sans doute vous plaignez les pères malheureux ?

LÉAR.

Mon cœur s'est de tout temps intéressé pour eux.
Ce nom me plaît toujours ; il a pour moi des charmes.

HELMONDE.

Hélas ! j'en connais un bien digne de mes larmes !

LÉAR.

Est-ce le vôtre ?

HELMONDE.

Ah, dieux !

LÉAR.

Vous versez des pleurs !

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Pourquoi, si vous l'aimez, n'être pas avec lui ?
Est-il dans ces climats ? Est-il vivant encore ?

HELMONDE.

Il vit.

LÉAR.

Quel est son nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Léar! J'ignore
Ce qu'il peut être.

HELMONDE, *à part.*

Hélas!

LÉAR.

Et vous connaît-il?

HELMONDE.

Non.

LÉAR.

Pourquoi?

HELMONDE.

Ses longs malheurs ont troublé sa raison.

LÉAR.

Il a donc bien souffert! Eh! qui les a fait naître?

HELMONDE.

De coupables enfants qu'il aima trop peut-être.

LÉAR.

Des enfants! En effet, ils sont tous des ingrats.
Mais vous, à ces cœurs durs vous ne ressemblez pas :
Vous respectez les dieux, vous aimez votre père?

HELMONDE.

Quel présent plus sacré m'ont-ils fait sur la terre!

LÉAR.

Ah! s'ils m'avaient donné deux filles comme vous!
Mais hélas!

HELMONDE.

Achevez.

LÉAR.

Ils m'ont, dans leur courroux,
Donné deux monstres, qui...

HELMONDE.

Parlez : qui...

LÉAR, *avec un souvenir confus.*

Leurs visages,
Leurs traits me sont présents.

HELMONDE.

Songez à leurs outrages.
Ne vous souvient-il plus qu'on vous ait offensé ?

LÉAR.

Oui... d'un palais... la nuit... je crois qu'on m'a chassé.

HELMONDE.

Vous rappelleriez-vous le nom de votre fille ?

LÉAR.

C'est... Régane... oui, Régane.

HELMONDE.

Et l'autre ?

LÉAR.

Volnérille.

HELMONDE, *montrant le comte.*

Les traits de ce guerrier ne vous frappent-ils pas ?

LÉAR.

C'est mon ami, c'est Kent ; il a suivi mes pas.
A Helmonde, comme s'il se la rappelait confusément.
Mais vous ?

HELMONDE.

Je ne suis point, hélas ! une étrangère.

LÉAR.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un père ?

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Qu'il vivait encor, qu'il était malheureux,
Que vous l'aimiez ?

HELMONDE.

Sans doute.

LÉAR.

Eh ! quel revers affreux
Vous a donc séparés ?... Mes souvenirs reviennent.
Avez-vous des sœurs ?

HELMONDE.

A part.

Oui... Ciel, que mes vœux l'obtiennent !
Sa raison va renaître : accomplis ton dessein !

LÉAR.

Mon cœur frémit, s'élance, il bondit dans mon sein.
Oui, vous avez des sœurs. Mon esprit se rappelle
Que, leur cédant mon trône... Il s'égare, il chancelle,
Sa clarté disparaît. Dieux ! fixez ce flambeau,
Ou plongez-moi vivant dans la nuit du tombeau !

A Helmonde.

Que vous disais-je? Eh bien?... Ah ! daignez m'en instruire!
Je crois qu'enfin pour moi ma raison vient de luire.
Oh ! qui que vous soyez, ne m'abandonnez pas.
Aidez-moi par pitié.

HELMONDE.

Je vous disais... hélas !...

LÉAR.

Oui, vos pleurs, je le vois, cachent quelque mystère.
Quel est votre pays, votre nom, votre père ?
O doux espoir !... Grands dieux, s'il n'est pas une erreur,
Rendez-moi ma raison, pour sentir mon bonheur.

Au comte de Kent.

Mon ami, je mourrai de l'excès de ma joie.

LE COMTE, *bas à Helmonde.*

Redoutez les transports où son âme se noie.

HELMONDE.

Vers son sein malgré moi mes bras sont emportés :
Je ne résiste plus.

LÉAR.

Mon cœur parle.

LE COMTE, *à Helmonde.*

Arrêtez !

HELMONDE.

La nature m'entraîne.

LÉAR.

Et moi, le sang m'éclaire.

HELMONDE.

Reconnaissez Helmonde.

LÉAR.

O ma fille !

HELMONDE.

O mon père !
Nous voilà réunis : oubliez vos malheurs ;
Confondons nos destins, et notre âme, et nos pleurs.

LÉAR.

Larmes de mon enfant, coulez sur ma blessure ;
Dans ce cœur paternel consolez la nature ;
Coulez avec lenteur sur ses replis sanglants
Que la dent des ingrats déchira si long-temps.
Oui, je sens que tes pleurs, en baignant mon visage,
M'ont rendu ma raison, m'en font chérir l'usage.
Oh ! reste sur mon sein. Vingt siècles de tourment
Seraient tous effacés par un si doux moment.
Dieux ! veillez sur ses jours. Dieux ! pour faveur dernière,
Que j'expire en ses bras du bonheur d'être père !

HELMONDE.

Ils viennent d'exaucer mon plus tendre désir :
Pour vous, auprès de vous, je veux vivre et mourir.

LÉAR.

Hélas ! dans quel état, ma fille, es-tu réduite ?

HELMONDE.

Seigneur, de vos destins laissez-moi la conduite.
Vos tyrans sont haïs ; vos défenseurs sont prêts :
Edgard les a pour nous cachés dans ces forêts.
Pour nous mettre en leurs mains il va bientôt paraître.
Voici, voici l'instant de détrôner un traître.
De la couronne encor votre front va s'orner.

LÉAR.

Je pourrai donc, ma fille, enfin te la donner.
O noble et brave Edgard !

LE COMTE.

Je réponds de son zèle.

LÉAR.

Il est né de ton sang, il doit m'être fidèle.

HELMONDE.

Il veilla sur mon sort dans mon adversité.

LÉAR, *au comte.*

Et toi, dans mon malheur tu ne m'as pas quitté.
Vous serez les vengeurs de Léar et d'Helmonde.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Madame, en parcourant cette forêt profonde,
J'ai su, par un soldat que m'offrait le hasard,
Que le duc est tout prêt à marcher contre Edgard.
Régane, m'a-t-il dit, irrite sa colère ;
Et ces bois vont servir de théâtre à la guerre.
Il croit que dans ce jour la perte du combat
Va soulever contre eux le peuple et le soldat ;
Que ce peuple en secret n'attend que leur disgrace

Pour rappeler Léar et le mettre à leur place.
Je revenais vers vous, prompt à vous informer
D'un avis important qui peut vous alarmer,
Lorsque j'ai vu soudain, troublé par leurs approches,
Des soldats par le duc envoyés sous ces roches,
Qui, d'un front attentif et d'un air curieux,
Partout semblaient porter leur esprit et leurs yeux.
Il n'en faut point douter, l'on cherche à vous surprendre.

HELMONDE, *à Léar.*

A mes justes désirs, seigneur, daignez vous rendre.
Je ne crains que pour vous : moi, sous ce vêtement,
Je puis à leur recherche échapper aisément.
Hélas ! c'est à vous seul que leur fureur s'attache.
Dans cet antre profond souffrez que je vous cache.

LÉAR.

Me cacher !

LE COMTE, *montrant Helmonde à Léar.*

Eh ! seigneur, regardez son effroi.

LÉAR, *en suivant Helmonde.*

Allons, défends mes jours ; je cède, ils sont à toi.

Il s'enfonce dans la caverne avec Helmonde.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

LE COMTE.

O vous, dieux immortels, arbitres des batailles,
Verriez-vous d'un même œil Léar et Cornouailles !
Leur cause est différente, et vous la connaissez.
Chaque parti s'approche, il est temps, prononcez.
L'honneur d'un tel combat m'est interdit peut-être :
Vengez par mes deux fils les affronts de mon maître.
Les moments les plus vifs et les plus dangereux,
Les postes du péril, je les retiens pour eux.

Mais, hélas! protégez et leurs jours et leur gloire,
Ou payez-moi du moins leur sang par la victoire.
Vous n'entendrez de Kent ni plainte ni soupir,
S'ils ont eu pour leur roi le bonheur de mourir.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE.

HELMONDE.

Je respire, cher Kent : le creux d'un chêne antique,
Où d'un obscur détour conduit la route oblique,
Vient de cacher mon père; et c'est là dans la nuit
Qu'il pourra se soustraire à l'œil qui le poursuit.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD.

Qui demeure en ces lieux?

NORCLÈTE.

Moi.

OSWALD.

Votre nom?

NORCLÈTE.

Norclète.

OSWALD, *montrant le comte.*

Quel est cet étranger?

NORCLÈTE.

Cherchant une retraite,
Il a trouvé ce toit : je me suis acquitté
Des devoirs naturels de l'hospitalité.

OSWALD, *en montrant Helmonde.*

Cette fille?

NORCLÈTE.

Est la mienne.

OSWALD.

On dit que ces bois sombres
Cachent un fugitif égaré sous leurs ombres.

HELMONDE.

Quel est ce fugitif?

OSWALD.

Léar.

HELMONDE.

Ah! ses malheurs
Auront fini ses jours, réservés aux douleurs.

OSWALD.

Auriez-vous de sa mort entendu la nouvelle?

HELMONDE.

Le bruit en a couru; je le crois trop fidèle.

OSWALD, *à ses soldats.*

Remplissons nos devoirs : sous ce long souterrain
Voyez, cherchez partout, vos flambeaux à la main.

Les soldats allument leurs flambeaux à une lampe qui brûle dans la caverne; Oswald descend avec eux dans la partie intérieure du fond, et ils en visitent tous les détours.

HELMONDE, *bas, au comte de Kent, en tremblant.*

Ils vont tout observer sous ces voûtes secrètes.

LE COMTE, *bas.*

Dérobez et la crainte et le trouble où vous êtes.

HELMONDE.

Grands dieux! vous m'entendez!

NORCLÈTE.

Ah! malgré moi je sens
La terreur me saisir, et glacer tous mes sens.

OSWALD, *aux soldats qui reviennent avec lui.*

A Norclète.

Léar n'est point ici. Sortons. Vieillard, écoute :

Si Léar, par ses pleurs, sous cette horrible voûte,
Vient implorer, la nuit, tremblant, saisi d'effroi,
La grâce d'y fouler ces roseaux près de toi,
Sois sourd à sa prière, et demeure inflexible.

HELMONDE.

Il est donc menacé d'un péril bien terrible?

OSWALD.

Si jamais Cornouaille est maître de son sort...

HELMONDE.

Eh bien! son traitement, quel sera-t-il?

OSWALD.

La mort.

Helmonde tombe évanouie entre les bras de Norclète.

OSWALD, *regardant Helmonde.*

Sa douleur m'est suspecte et me cache un mystère.

A ses soldats.

Qu'on l'emmène.

LE COMTE, *en tirant son épée.*

Arrêtez!

OSWALD.

Que prétendez-vous faire?

LE COMTE.

Je la défendrai seul.

OSWALD.

Tes efforts seront vains.
Soldats, sans plus tarder, tirez-la de ses mains.

LE COMTE.

Osez-vous bien, cruels!

OSWALD.

Obéissez sur l'heure.

LE COMTE.

Avant qu'on me l'arrache, il faudra que je meure.
Mes bras, mes faibles bras, sur son corps attachés...

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

LÉAR, *avec douleur et abandon.*

Me voici, me voici; c'est moi que vous cherchez.
On me peut aisément connaître à ma misère:
C'est moi qui suis Léar, c'est moi qui suis son père.
Ce vieillard généreux, par son zèle animé,
C'est Kent : son seul forfait est de m'avoir aimé.
Sauvez ma fille et lui; mais moi, que je périsse!

Montrant Helmonde.

Mon gendre et ses deux sœurs vous paîront ce service.
Tuez-moi par pitié; brûlez ces cheveux blancs,
Ce chêne dont le tronc m'a reçu dans ses flancs.

A Helmonde.

Hélas! nous n'aurons pas gémi long-temps ensemble.

HELMONDE.

Ah! plutôt tous les trois que la mort nous rassemble.

En montrant les soldats.

Suivons leurs pas, mon père.

OSWALD.

Allons, je l'ai promis,
Au duc, qui les attend, livrer ses ennemis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre est le même qu'aux troisième et quatrième actes.

SCÈNE I.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD, GARDES.

LE DUC.

Il fait signe à ses gardes de se retirer; ils se retirent.

Ministre intelligent de ma fureur secrète,
Toi qui lis mes terreurs dans mon âme inquiète,
Qui, sur le moindre signe expliquant mon courroux,
Perces d'abord le sein que j'indique à tes coups,
Oswald, mon cher Oswald, grâce à ta diligence,
Léar avec sa fille est donc en ma puissance!
Voilà cette caverne où, loin de tous les yeux,
Ils dirigeaient sans bruit leurs complots odieux;
Où, sous l'obscurité d'une forêt profonde...

OLWALD.

Seigneur, seule en ces bois j'ai fait garder Helmonde.
Elle est près de ces lieux. Léar, en ce moment,
S'abandonne aux erreurs d'un doux égarement;
Mais, s'il revient à lui, d'abord occupé d'elle,
Par des cris douloureux je crains qu'il ne l'appelle.
Vos soldats au combat sont tout prêts à marcher;
Mais Edgard semble fuir et n'ose vous chercher.
Votre épouse, seigneur, ici prompte à se rendre,
S'avance sur mes pas, et vous allez l'entendre.

LE DUC.

Il suffit, cher Oswald. Sois prêt, et te souviens
D'exécuter d'abord ses ordres et les miens.
Le sort va de mes coups servir la hardiesse;
Et je peux... Laisse-nous, j'aperçois la duchesse.

Oswald sort.

SCÈNE II.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE CORNOUAILLES.

LE DUC.

Madame, il était temps que, servant mes desseins,
Oswald remît Léar et sa fille en mes mains;
Quelques moments plus tard, je n'en étais plus maître:
Ils passaient dans un camp, sous les drapeaux d'un traître
Qui de son camp, déjà soulevé contre nous,
Par leur présence encore aigrirait le courroux.
Il voit avec dépit, malgré sa vigilance,
Leur prompt enlèvement tromper son espérance.
Non, je ne crains plus rien.

RÉGANE.

Tous ses soldats troublés
Dans ces sombres forêts sont, dit-on, rassemblés.

LE DUC.

Vous les verrez bientôt me demander leur grâce,
Et d'un chef imprudent abandonner l'audace.
Mon camp, prêt à marcher, veille, et me répond d'eux.

RÉGANE.

Léar pour nous peut-être est encor dangereux.

LE DUC.

Que craindre d'un vieillard que réclame la tombe,
Dont la raison s'éteint, dont le parti succombe;
Qui présente, immobile, à l'œil épouvanté,

La misère, l'enfance et la caducité!
Non, non, ce n'est point lui qui cause mes alarmes.

RÉGANE.

Est-ce Helmonde?

LE DUC.

Elle-même, oui : ses soupirs, ses larmes,
Des sujets toujours prêts à s'armer contre nous;
Ces titres que le sang lui donne comme à vous,
Son malheur, sa beauté, je ne sais quel empire
Qui naît de ce mélange et dont le charme attire,
Pour un père opprimé cet amour prétendu
Dont le bruit imposant s'est partout répandu,
Oui, jusqu'à son nom seul, tout excite ma crainte.

RÉGANE.

Ne pouvez-vous, seigneur, en repousser l'atteinte?

LE DUC.

Je le voudrais sans doute.

RÉGANE.

Eh quoi! douteriez-vous
Du forfait qui la rend criminelle envers nous?
N'est-ce pas elle enfin dont l'insolente audace
Vient d'armer vos sujets, aspire à notre place,
Qui d'avance en son cœur dévorait notre rang,
Et va couvrir ses bords de carnage et de sang?
Mais c'est peu d'un combat : craignez ses artifices.
Votre cour, votre camp, sont pleins de ses complices;
Tout est danger pour nous. Voyez avec quel art
Elle a, sans se montrer, séduit Lénox, Edgard!
Je n'en cite que deux; mille autres peuvent l'être.
Vous savez si les cœurs sont aisés à connaître;
Si près de nous sans cesse un zèle insidieux
Y fait mentir la voix et le geste et les yeux.
Un revers peut soudain tromper notre espérance,
Et même contre nous tourner notre puissance.

Helmonde vit encore : avant de la juger,
Il faut tout éclaircir, la voir, l'interroger,
Prononcer en pleurant un arrêt nécessaire,
Du grand nom de justice en couvrir le mystère,
Et faire ainsi tomber, sous le glaive abattu,
Ce fantôme enchanteur d'une fausse vertu.
Voilà le seul remède où mon espoir se fonde.

LE DUC.

Les gardes paraissent.

Gardes, que dans l'instant on nous amène Helmonde.

Les gardes sortent.

RÉGANE.

Mon esprit sur un point voudrait être éclairci :
Vous m'entendez, je pense! Oswald...

LE DUC.

Il est ici;
Il n'attend que mon ordre.

RÉGANE, *à part, apercevant Helmonde.*

Allons... Elle s'avance :
D'un courroux trop ardent domptons la violence.

SCÈNE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES.

LE DUC.

Madame, à notre aspect, votre cœur agité
Conçoit par ses complots ce qu'il a mérité :
S'il se sent criminel, il sait ce qu'il redoute.

HELMONDE.

Vous êtes tout-puissant : je dois frémir sans doute;
Mais, quel que soit mon sort, j'ai rempli mon devoir.
Il n'est plus qu'un malheur qui me puisse émouvoir :
Je sens s'ouvrir mon âme aux plus vives alarmes,

Et ce n'est pas sur moi que je verse des larmes.
Hélas! songez du moins, quand je m'offre à vos coups,
Qu'un vieillard vous implore, et tombe à vos genoux;
Il y courbe, en tremblant, sa tête paternelle.
Souffrez que, sans témoins, à sa douleur fidèle,
Dans mes bras quelquefois il puisse s'attendrir,
Et, déjà dans la tombe, achever d'y mourir.
A la même pitié je ne dois pas prétendre;
Mais si le sang aussi pour moi se fait entendre,
Ne m'ôtez pas, ma sœur, (leur terme n'est pas loin)
Quelques jours malheureux dont mon père a besoin.
Quand il ne sera plus, tranchez soudain ma vie:
Sans crainte alors...

RÉGANE.

De tout je veux être éclaircie.

HELMONDE.

Que me demandez-vous?

LE DUC.

Par quels moyens, pourquoi
Le bras de mes sujets s'est-il levé sur moi?

HELMONDE.

Hélas!...

LE DUC.

Parlez, madame.

RÉGANE.

Où donc est ce courage
Qui d'un père opprimé devait venger l'outrage?
Ce cœur si généreux l'a-t-il déjà perdu?

HELMONDE.

S'il m'avait pu trahir, vous me l'auriez rendu.

RÉGANE.

Il est plus d'un secret dont il faut nous instruire;
Et dans de tels forfaits...

HELMONDE.

Je vais tous vous les dire.
J'aime, j'aime mon père. Au bruit de ses malheurs,
J'ai voulu le venger ; j'ai senti ses douleurs.
La cour, le peuple, Edgard, tous ont plaint son injure.
J'ai pour mes conjurés le ciel et la nature.

LE DUC.

Vous attendiez Léar dans cet antre odieux?
Qui l'a guidé vers vous?

HELMONDE.

Les éclairs et les dieux.

LE DUC.

Qui corrompit Edgard?

HELMONDE.

L'aspect de mes misères.

LE DUC.

Vos complices?

HELMONDE.

Tous ceux qui respectent leurs pères.

LE DUC.

Leurs noms?

HELMONDE.

Je les tairai.

LE DUC.

Je veux les découvrir.

RÉGANE.

Les plus cruels tourments...

HELMONDE.

Ma sœur, je sais mourir ;
Vers un si beau trépas je marche enorgueillie.
On cache ses forfaits; les miens, je les publie.
Eh ! qu'avais-je besoin d'enflammer vos sujets?
Ils couraient tous en foule appuyer nos projets ;
Ils semblaient tous venger leur père et leur injure.

Le peuple avec transport sent toujours la nature.
Tremblez, ingrats, tremblez : j'arme ici contre vous
Les pères, les enfants, les femmes, les époux.

Au duc.

Tyran, tu répondras des destins de mon père ;
Te voilà de ses jours comptable à l'Angleterre.
Tu frémiras peut-être en ordonnant les coups.
Que dis-je ? Ah ! pardonnez : je tombe à vos genoux.
Vous n'avez rien à craindre. Oubliez mon offense ;
Vous pouvez sans péril écouter la clémence.
Duc, soyez généreux ; souvenez-vous, hélas !
Que Léar vous donna sa fille et ses états.
Ah ! ma sœur, apaisez sa fureur vengeresse.
Du saint nœud de l'hymen attestez la tendresse.
Si vous craignez leurs coups, pour désarmer nos dieux,
Ma sœur, voyez mes bras étendus vers les cieux.
J'oublirai mes affronts, ma fuite, ma misère ;
Non, je ne vous hais pas, si vous aimez mon père.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES, LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR, *derrière le théâtre.*

Ma fille, entends ma voix !

HELMONDE, *au duc.*

Ah ! plaignez ses malheurs.
Il m'apporte en mourant ses dernières douleurs.
Hélas ! vous n'aurez pas besoin d'un parricide.

LÉAR.

Il entre avec un égarement paisible et plein de tendresse.

Vers vous, mes chers enfants, c'est le ciel qui me guide.

En mettant Régane entre les mains du duc.

Cher duc, voilà mon sang, et je te l'ai donné,

Je ne me repens pas de t'avoir couronné.

HELMONDE.

Voilà donc l'ennemi que vous avez à craindre !
Mais son malheur vous touche, et vous semblez le plaindre.

SCÈNE V.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, LÉAR, LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, tout prêt à tenter le destin des combats,
Le camp d'Edgard s'approche et croît à chaque pas.
Tremblez qu'à ses désirs le succès ne réponde.
On s'arme pour Léar, on idolâtre Helmonde;
Tout respire et la guerre, et la haine, et l'effroi.
Tandis qu'il en est temps, empêchez, croyez-moi,
Que le sort contre vous ne médite un outrage,
Que ces rochers bientôt ne fument de carnage;
Pour prévenir, seigneur, ces combats inhumains,
Daignez remettre Helmonde et Léar en mes mains.
Je brigue ce dépôt. Et d'abord, à ce titre,
Je réponds de la paix, et je m'en rends l'arbitre :
Edgard se soumettra.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'avec des révoltés
L'honneur d'un souverain descende à des traités !
Approuvez bien plutôt ma trop juste colère.

LE DUC D'ALBANIE.

Montrant Helmonde. Montrant Léar.

Duc, voilà notre sœur, — et voilà notre père.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le nom de souverain n'est-il donc rien pour vous?

LE DUC D'ALBANIE.

Le sang et la nature ont leurs droits avant nous.

Montrant Léar et Helmonde.

Puis-je les emmener? Quelle est votre réponse?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Sur leur sort, quel qu'il soit, c'est moi seul qui prononce.
Je les garde, seigneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Ils sont en sûreté?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je sais ce qui convient à ma tranquillité.

LE DUC D'ALBANIE.

J'ai fait ce que j'ai dû, seigneur : je me retire.
Chacun a ses desseins : je n'ai plus rien à dire.
Puisse le ciel bientôt prononcer entre nous!
Mais par aucun lien je ne tiens plus à vous.
Adieu, seigneur.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Adieu.

Le duc d'Albanie sort avec ses gardes.

SCÈNE VI.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC, LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je crains peu sa vengeance :
La force est dans mes mains.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, STRUMOR.

STRUMOR, *au duc.*

Seigneur, Edgard s'avance;
Il renverse, il détruit vos bataillons épars,
Et va bientôt ici porter ses étendards.
Tout fuit devant ses coups, et déjà la victoire...

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Courons à ce rebelle en arracher la gloire.
Vous, Régane, écoutez.

Il parle bas à la duchesse.

RÉGANE.

Il suffit.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Aux gardes qui sont dans l'enfoncement, leur montrant Léar et Helmonde.

Vous, soldats,
Restez, veillez sur eux, et ne les quittez pas.

Il sort avec Strumor d'un côté, et Régane sort de l'autre.

SCÈNE VIII.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR, *à Helmonde et au comte.*

Vous m'aimez, vous?

LE COMTE.

Hélas!

HELMONDE.

En doutez-vous, mon père?

LÉAR.

Ma fille, non, jamais tu ne me fus plus chère.

Quel que soit mon destin, je vivrai près de toi;
Je ne me plaindrai plus.

SCÈNE IX.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD, *à Helmonde.*

Madame, suivez-moi.

HELMONDE, *montrant Léar.*

Vous venez nous chercher tous les deux?

OSWALD.

Non, madame.

HELMONDE.

Quoi! seule! La terreur est au fond de mon âme.
Cher Kent... vous m'entendez!...

LE COMTE, *avec des larmes qu'il s'efforce de retenir.*

Hélas!

HELMONDE.

Elle parle d'une voix basse et très éteinte pour n'être pas entendue de Léar.

Plus affermi,
Vivez, fermez sans moi les yeux de votre ami;
Réservez pour lui seul toute votre tendresse.
Mais cachez-lui surtout... C'est assez... je vous laisse.

LÉAR.

Tu me quittes?

HELMONDE.

Bientôt je reviens en ce lieu.

LÉAR.

Si j'attendais long-temps?...

HELMONDE.

Adieu, mon père, adieu.

Oswald la fait environner de ses soldats, et l'emmène.

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR.

Kent... je la reverrai?

LE COMTE.

Le ciel, qui nous rassemble,
Va pour toujours, seigneur, nous réunir ensemble.

LÉAR.

Quel bonheur! se chérir, ne se jamais quitter!
Sous ce toit innocent tous les trois habiter!
Dans ces jours de douleur et de crime où nous sommes,
Du moins dans ces déserts nous échappons aux hommes.

Croyant voir revenir Helmonde.

Ah! ma fille, c'est toi! Doux charme de mes maux,
Reviens auprès de moi t'asseoir sur ces roseaux.
Oh! oui, si je te perds, il faut m'ôter la vie!

SCÈNE XI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD ENCHAINÉ, UN SOLDAT DU DUC, UN AUTRE SOLDAT, SOLDATS OU ARMÉE DU DUC DE CORNOUAILLES.

Ces soldats entrent d'un air de triomphe, avec leurs drapeaux victorieux, et ceux qu'ils ont pris dans le combat.

LE DUC, *tenant à sa main son épée sanglante.*

Dans les flots de leur sang ma main s'est assouvie.
J'ai paru : la victoire a volé sur mes pas.

A Edgard.

Perfide, à ma fureur tu n'échapperas pas.
Lénox est dans mes fers.

EDGARD.

Quoi ! tyran que j'abhorre !
Quoi ! le ciel t'a fait vaincre, et je respire encore !
De mon trépas du moins, cruel, hâte l'instant.

LE DUC.

Tes vœux seront remplis : c'est la mort qui t'attend.
Je n'écouterai plus ni pitié, ni nature.

A Léar.

Vieillard, tu gémiras dans une tour obscure.

Au comte.

Toi, dans les mêmes fers expire auprès de lui.

LÉAR, *au duc.*

Hélas ! ma fille au moins me servira d'appui.

LE DUC.

Ta fille ! elle n'est plus.

LÉAR.

Ma fille !

EDGARD.

O ciel !

LE COMTE.

Barbare !

EDGARD.

Ce parricide affreux, ta bouche le déclare !

LE DUC.

Oui, d'Oswald, dans son sang les bras se sont trempés :
Je ne crains plus rien d'elle, et les coups sont frappés.

LÉAR.

Tigre, tu m'as rendu ma raison tout entière.
C'en est donc fait, ô ciel ! j'ai cessé d'être père.

Tombant évanoui sur les débris d'un rocher.

Mon Helmonde n'est plus !

LE DUC.

Qu'on l'emporte, soldats.

LE COMTE.

Barbare, achève enfin tous tes assassinats!
Reviens à toi, Léar, prends la main de ton guide.
Montrant Léar. Montrant le duc.
O ciel! voilà le père, — et voilà l'homicide.
La couronne, le jour, il leur a tout donné;
Et ce sont ses enfants qui l'ont assassiné.

EDGARD, *dans les bras du comte.*

Mon père!

LE COMTE.

Cher Edgard!

LE DUC.

Allons, qu'on les sépare:
Emmenez-les, soldats.

EDGARD.

Je resterai, barbare.
De quel front oses-tu commander en ces lieux,
Où ton froid parricide a fait pâlir les dieux?
Vois ces nobles guerriers, avilis par ta gloire,
Pleurer de leurs drapeaux la honte et la victoire.
Helmonde a donc péri! Ses mânes irrités
Vont demander vengeance, et vont être écoutés.
Tyran, tu braves tout; ton pouvoir te rassure:
Mais tu n'as pas vaincu ces dieux et la nature,
La nature indomptable, et qui, dans sa fureur,
Hors de son sein sacré te jette avec horreur.
Soldats, à mon secours!

UN DES SOLDATS DU DUC, *passant du côté d'Edgard.*

J'embrasse ta défense:
Je combattrai pour toi!

Des soldats en assez grand nombre passent à la fois du côté d'Edgard.

LE DUC, *au parti d'Edgard.*

Ses soldats, en beaucoup plus grand nombre, et prêts à combattre, restent auprès de lui. Il est à leur tête, l'épée à la main.

Tremblez, traîtres!

EDGARD.

Vengeance!

Aux soldats du duc.

Amis, quoi! vous servez sous un monstre odieux,
Couvert du sang d'Helmonde, abhorré par les dieux,
Les dieux qui vont sur vous envoyer leur colère!

Au duc, montrant Léar, et s'avançant vers lui.

Il te manque un forfait, monstre, égorge ton père.

LÉAR.

Il revient à lui, au nom de père, avec une joie et un reste d'égarement.

Oui, je le suis.

LE DUC, *furieux.*

Hé bien!...

UN AUTRE SOLDAT DU DUC.

Il le désarme, et tourne son épée contre lui, prêt à le percer.

Meurs, traître!

EDGARD.

Voyant le danger du duc, il court au soldat qui va le tuer.

Il est ton roi.

Tous les soldats du duc l'abandonnent; ils se rangent dans l'instant du parti d'Edgard, et tombent avec respect aux pieds de Léar; ils baissent devant lui leurs armes, et inclinent leurs drapeaux.

LE DUC.

Où suis-je?

EDGARD, *aux soldats qui sont aux pieds de Léar.*

Quelle gloire et pour vous et pour moi!

Au duc.

Te voilà seul, sans arme, en lutte à leur furie.
C'est moi qui, dans les fers, dispose de ta vie.
Est-il un ciel vengeur? Parle, reconnais-tu
L'invincible pouvoir qu'il donne à la vertu?

Va trouver tes pareils, Régane et Volnérille.

Aux soldats.

Qu'on l'entraîne, soldats.

Les soldats l'entraînent aussitôt.

SCÈNE XII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD, UN DES SOLDATS DU DUC DE CORNOUAILLES, UN AUTRE DE SES SOLDATS, TOUS SES SOLDATS *ou* SON ARMÉE, LE DUC D'ALBANIE, HELMONDE, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

Il met Helmonde dans les bras de Léar.

Léar, voilà ta fille.
J'avais tout craint d'Oswald; Oswald levait la main :
J'ai couru l'arracher à ce monstre inhumain.
Moi-même dans son sang j'ai noyé le perfide.
Volnérille, en ces lieux, doublement parricide,
Évitant mes regards, et voilant sa noirceur,
Irritait sourdement les transports de sa sœur.
On vient de les saisir. Le peuple est autour d'elles,
Et veut, dans sa fureur, déchirer les cruelles.
On s'écrie, on les traîne, au milieu des affronts,
Vers un séjour d'horreur, vers des gouffres profonds
Où la nuit et des fers, couvrant leurs mains impies,
Au soleil pour jamais vont cacher ces furies.
Leur crime a mérité le plus horrible sort;
Mais, votre nom, seigneur, les dérobe à la mort.
On bénit vos vertus, on court, on vole aux armes.
Tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont en larmes.
Vivez, régnez, mon père.

LÉAR.

O clémence des dieux,

En regardant Helmonde.

De quel spectacle encor vous enivrez mes yeux!

HELMONDE.

Entre les mains d'Edgard ils ont mis leur puissance,
Pour punir des ingrats et venger l'innocence.

EDGARD.

Hélas! père trop tendre et roi trop généreux,
En m'exposant pour vous, j'ai cru m'armer pour eux.

LÉAR.

J'admire, en l'adorant, leur équité profonde.
Approchez-vous, Edgard; approchez-vous, Helmonde.
Recevez, mes enfants, avec le nom d'époux,
Celui de souverain qui m'est rendu par vous.
Pour payer vos vertus, que sont des diadèmes!
L'un à l'autre en présent je vous donne vous-mêmes.

Au duc d'Albanie, en lui montrant Helmonde.

Duc, je te dois ses jours : jouis de tes bienfaits,
En voyant les heureux que ta grande âme a faits.
Que n'ai-je, ô mon cher fils, ô héros que j'adore,
Une Helmonde à t'offrir, s'il en était encore!

En montrant Edgard et Helmonde au comte.

Kent, voilà nos enfants; tu veilleras sur eux.
Et vous, qui m'accordez ces amis généreux,
Avant de m'endormir dans la nuit éternelle,
Dieux! laissez-moi goûter leur tendresse fidèle!
Si ma raison s'éteint, daignez la rallumer,
Ou laissez-moi du moins un cœur pour les aimer!

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MACBETH,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1784, et remise au théâtre avec des changements le 1er juin 1790.

AVERTISSEMENT.

Après avoir eu le bonheur de faire passer avec quelques succès sur la scène française plusieurs tragédies du célèbre Shakespeare, j'ai été tenté d'y faire connaître aussi son Macbeth, la plus terrible de ses productions dramatiques.

Peut-être aurais-je dû craindre que cette pièce, quoique fort applaudie à Londres, n'eût pas le même sort à Paris, à cause de la nature du sujet. Je me suis appliqué d'abord à faire disparaître l'impression toujours révoltante de l'horreur, qui certainement eût fait tomber mon ouvrage; et j'ai tâché ensuite d'amener l'âme de mon spectateur jusqu'aux derniers degrés de la terreur tragique, en y mêlant avec art ce qui pouvait la faire supporter. Il m'a paru que mes précautions n'avaient pas été infructueuses, et que la critique même la moins indulgente, en attaquant mon sujet, ne me contestait pas du moins le mérite de la difficulté vaincue.

Quant à la manière dont j'ai traité le fond de ce sujet vraiment terrible, le lecteur verra ce qui m'appartient, et ce que je dois à Shakespeare, dont la traduction de M. Letourneur est entre les mains de tout le monde. Quant au style, je n'y ai laissé que le moins d'imperfections qu'il m'a été possible; et j'ai soigné de mon mieux mon dialogue, persuadé que la vérité dans les sentiments et dans les caractères est surtout ce qui anime un ouvrage dramatique.

Mais en cessant de parler de cette tragédie, dans laquelle j'ai fait des retranchements considérables d'après les avertissements du plus éclairé des juges, le public, je ne

puis m'empêcher de dire ici combien j'ai d'obligations aux talents de l'actrice qui a rempli le rôle de Frédégonde. Avec quelle sûreté de jeu, quelle supériorité d'intelligence, quelle souplesse et quelle vigueur elle a rendu la brûlante ambition, l'infernale adresse et l'exécrable fermeté de ce personnage! comme elle a été surtout extraordinaire, au cinquième acte, dans sa scène de somnambule, d'où dépendait le sort de l'ouvrage; dans cette scène singulière, hasardée pour la première fois sur notre théâtre! comme elle a frappé de surprise et d'immobilité tous les spectateurs! quelle attention! quelle terreur! quel silence! Puissé-je, dans cette scène mémorable où l'actrice française s'est placée à côté de madame Siddons, si fameuse en Angleterre dans le même rôle et dans la même scène, où le burin nous a conservé ses traits et son attitude; puissé-je avoir fait passer la hardiesse et l'expression du grand poète qui m'en a offert le modèle; de ce poète si fécond, si naturel, si pathétique et si terrible, à qui je rapporte avec tant de reconnaissance et les paisibles jouissances de mon travail, et les marques flatteuses d'approbation dont le public m'a quelquefois honoré; de ce poète enfin dont je suis l'ouvrage, et chez qui je viens de puiser encore les tragédies d'Othello et de Jean-sans-Terre! Puissé-je, dans le rôle de Macbeth, avoir peint avec quelque force la dignité de l'âme humaine, la dignité originelle d'une âme née pour la vertu, mais qui, malheureusement dégradée, et comme détruite par le crime, cherche encore avec tant de douleur à se recomposer parmi ses ruines!

—

PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Ecosse.
MALCOME, fils de Duncan, héritier de la couronne.
GLAMIS, premier prince du sang.
MACBETH, prince du sang, commandant l'armée de Duncan.
FREDEGONDE, femme de Macbeth.
LOCLIN, } guerriers sous les ordres de Macbeth.
SETON, }
SEVAR, montagnard écossais, cru père de Malcome.
Le jeune fils de Macbeth, personnage muet.
Un Soldat.
Plusieurs Assassins.
Grands d'Ecosse.
Peuple.

La scène est en Ecosse, dans la province et dans le palais d'Inverness. Le premier acte se passe dans la forêt du même nom.

MACBETH.

ACTE PREMIER.

—

Le théâtre représente l'endroit le plus sinistre d'une forêt antique ; des rochers, des antres, des précipices, un site épouvantable. Le ciel est menaçant et ténébreux.

SCÈNE I.

DUNCAN, GLAMIS.

GLAMIS.

Seigneur, où sommes-nous? jamais des cieux plus sombres
De ces tristes forêts n'ont épaissi les ombres.
Quels antres! quels rochers! J'admire avec terreur
De ce désert muet la ténébreuse horreur;
Ici les seuls torrents ont marqué leur passage.

DUNCAN.

Arrêtons-nous, ami. Va, ce désert sauvage
Par son terrible aspect afflige moins mes yeux
Que d'un mortel ingrat le visage odieux.

GLAMIS.

Mais quels desseins, seigneur, vous ont avec mystère
Fait diriger vos pas vers ce lieu solitaire?

DUNCAN.

Un vieillard doit s'y rendre, et de notre entretien
Dépend tout le bonheur de l'Écosse et le mien.

GLAMIS.

Quel est donc ce vieillard, seigneur, dont la prudence
Mérita de son roi l'auguste confidence?

DUNCAN.

C'est un de ces mortels qui, dans l'obscurité,
Par de mâles travaux domptent l'adversité;
Qui près de leurs enfants, de leurs chastes compagnes,
Coulent des jours heureux au sein de ces montagnes.
Tu le verras bientôt; et, certains de ta foi,
Nos cœurs vont librement s'expliquer devant toi :
J'ai, dans cet entretien, besoin de ta prudence.

GLAMIS.

Seigneur, je sens le prix de cette confiance:
Vous ne l'ignorez pas. Que j'ai plaint vos malheurs,
Quand la mort de vos fils vint combler vos douleurs!
Quand Donalbin périt, et dans d'indignes piéges
Tomba, si jeune encor, sous des mains sacriléges!
Fallait-il que Malcome, hélas! à peine né,
Fût sitôt, sous vos yeux, au berceau moissonné?
Le barbare Cador, auteur de tant de crimes,
Fit immoler, dit-on, ces deux tendres victimes.
Il crut, de la discorde exécrable tison,
Faire passer bientôt le sceptre en sa maison.
Fier d'oser y prétendre, avec quel artifice
De sa superbe audace il couvrit l'injustice!
Comme il sut par l'éclat de ses droits captieux
Égarer les esprits, éblouir tous les yeux,
Préparer le pouvoir que son parti lui donne,
Vous disputer enfin le sceptre et la couronne,
Et tourner contre vous des sujets révoltés,
Trop aisément, hélas! vers un traître emportés!
Alors l'Écosse entière, alors notre patrie
Devint un champ d'horreurs, de meurtre et de furie,
Où chacun prit son poste, où chacun dans son camp
Ou s'arma pour Cador, ou s'arma pour Duncan.
Hélas! ces deux partis, sans pouvoir se détruire,
Ne se sont accordés qu'à déchirer l'empire;

Et vainement encor, dans le trouble et l'effroi,
Le roi cherche son peuple, et le peuple son roi.

DUNCAN.

Que j'étais loin, ami, de prévoir un tel crime!
Cador, tu m'as trompé, je t'ai cru magnanime!
Il méditait alors ce qu'il voulait oser.
Qui l'eût cru, que le ciel dût le favoriser;
Que, suivant ses drapeaux, la coupable Victoire
Dût lui prostituer ses lauriers et sa gloire!
Glamis, j'ai vu ma cour flotter entre nous deux,
Ou servir sans pudeur ses forfaits trop heureux.
Eh! voilà donc, grands dieux! les droits de la couronne,
Au moment où la force, hélas! nous abandonne!
Ainsi, de ses succès cet oppresseur souillé
De mes états bientôt m'aura donc dépouillé!
Encore une victoire, et devant ce perfide
Tu me verras bientôt, sans défense, sans guide,
Ou lui livrant ma tête, ou sous quelque rocher,
Au sein de ces déserts, contraint de me cacher.

GLAMIS.

Ah! seigneur, dissipez cette crainte importune,
Trop ordinaire effet d'une longue infortune.
Songez, déjà du sort craignant moins le courroux,
Que c'est Macbeth qui veille et qui combat pour vous.
Voyez avec quel art, sûr de sa renommée,
Il observe Cador, il contient son armée;
Il presse avec lenteur le jour où ses exploits
Feront bientôt rentrer tout l'état sous vos lois.
C'est l'intrépide Herfort qui seconde son zèle.
Craignez-vous qu'un des deux ne vous soit infidèle?
Ces deux princes, seigneur, vous chérissent tous deux.

DUNCAN.

Hélas! j'ai cru Menteth aussi fidèle qu'eux.
Cependant, cher Glamis, un arrêt équitable

Va peut-être bientôt le déclarer coupable.
On dit que ses complots, que je ne connais pas,
A l'insolent Cador promettaient mon trépas.
Ainsi, vers un abyme entraîné par un traître,
Ce n'est qu'en y tombant qu'on peut se reconnaître.
Ainsi nos cœurs trompés prodiguent leur amour
Aux vœux d'un scélérat qu'on doit haïr un jour!

GLAMIS.

Un mortel généreux connaît mal l'imposture;
Aisément dans un autre il croit voir sa droiture;
Des piéges qu'on lui dresse il n'est point occupé;
Et, ne trompant jamais, il est toujours trompé.
La défiance, hélas! vous fut trop tard connue.
Sans doute justement votre âme prévenue,
Après tant de forfaits et tant de trahisons,
A trop acquis le droit de s'ouvrir aux soupçons:
Mais Macbeth, mais Herfort, votre noble espérance,
Qu'à votre auguste sang attache la naissance,
Tous deux de votre trône héritiers après moi,
Peuvent-ils vous laisser des doutes sur leur foi?
Mais d'où vient que vos yeux, pleins de sombres alarmes,
Se baissent vers la terre et retiennent leurs larmes?
Duncan par le malheur serait-il abattu?

DUNCAN.

Si le ciel n'eût à l'homme accordé la vertu;
Si, lorsqu'il est troublé par quelque affreux présage,
Il n'embrassait du moins sa consolante image,
Comment dans ses langueurs pourrait-il soutenir,
Accablé du présent, l'aspect de l'avenir?
Mon âme, cher Glamis, s'ouvre à toi tout entière:
Je crois en m'avançant dans ma longue carrière,
Voyageur fatigué, vers le déclin du jour,
Enfin de mon repos entrevoir le séjour.
Il me semble, en quittant cette terre où nous sommes,

Que mes tristes regards ont assez vu les hommes.
Je crois, à la lueur d'un si triste flambeau,
Apercevoir dans l'ombre et toucher mon tombeau.
A ces frayeurs d'abord j'ai rougi de me rendre;
Mais que sert de combattre, et pourquoi se défendre!
Je n'ai plus, sans chercher d'où me vient cet effroi,
Qu'à laisser faire au sort, et qu'à mourir en roi.
Quand le sort une fois a marqué sa victime,
Rien ne change l'arrêt, injuste ou légitime;
Du lieu fatal sans crainte on la voit s'approcher,
Et, fuyant son trépas, elle court le chercher.

GLAMIS.

D'où naît dans votre cœur un si funeste augure?
D'un autre œil aujourd'hui vous voyez la nature;
Votre œil, en s'égarant sur ce sauvage lieu,
Semble dire à la terre un éternel adieu.
Quitteriez-vous Glamis avec indifférence?

DUNCAN.

On se rejoint souvent bien plus tôt qu'on ne pense.
Crois-moi, de quelques pas, à la mort destinés,
Du tombeau seulement nous vivons éloignés.
Nous vivons!... Ah! je sens que des terreurs plus vives...
Mon ami, si le sort veut que tu me survives,
Si tel est du destin l'irrévocable loi,
J'exige que...

GLAMIS.

Régnez.

DUNCAN.

Tout est fini pour moi.

GLAMIS.

Trompeurs pressentiments!

DUNCAN.

Ils sont involontaires.
Te dirai-je encor plus, les erreurs populaires,

Sans doute, en d'autres temps, objets de mon mépris,
Ont vaincu malgré moi mes timides esprits.
On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Iphyctone;
Iphyctone, interprète et ministre des dieux,
Qui se montre aux mortels et s'échappe à leurs yeux,
Qui prédit leur trépas, leur grandeur passagère,
Que le ciel rend présente aux forfaits de la terre,
Et qui semble aujourd'hui, détournant ses regards,
Ne plus voir que des morts, du sang et des poignards.
On dit que ses trois sœurs, exécrables, impies,
Dans qui le Nord tremblant reconnaît ses furies,
Ces trois sœurs, qui, d'Odin ranimant les soldats,
Couraient, volaient, frappaient, hurlaient dans les combats,
Et qui, soufflant le meurtre, et la fuite et la rage,
Dans les champs de la mort présidaient au carnage;
On dit que ces trois sœurs, sous des rochers déserts,
Où gronde et le torrent et la voix des hivers,
Dans leurs flancs caverneux, quand tout dort sur la terre,
Au bruit d'un feu magique, aux accents du tonnerre,
Parmi des corps flétris, et volés aux tombeaux,
Les membres déchirés, la cendre, les lambeaux,
Et tout ce qu'on redoute, et tout ce qu'on abhorre,
Préparant des forfaits qui vont bientôt éclore,
Par des mots tout-puissants, des cris mystérieux,
Ebranlent la nature, et l'enfer, et les cieux.

GLAMIS.

Vous me faites frémir. Mais un vieillard s'avance.

SCÈNE II.

DUNCAN, GLAMIS, SÉVAR.

DUNCAN.

Toi qui joins aux vertus l'âge et l'expérience,
Respectable vieillard à qui j'ai confié
Le seul bien que du ciel me laissa la pitié,
Mon fils est-il vivant?

GLAMIS, *avec joie.*

Ciel! qu'entends-je!

DUNCAN.

Oui, lui-même,
L'héritier de mon sceptre et de mon diadème,
Malcome.

GLAMIS.

Ah! je jouis du bonheur de mon roi.

DUNCAN.

Va, je connais ton cœur. Toi, vieillard, réponds-moi.

SÉVAR.

Seigneur, de vos desseins j'ai compris l'importance:
J'ai veillé sur Malcome, et gardé son enfance.
Cru mort et cru mon fils, mes soins l'ont conservé,
Et du fer de Cador nous l'avons préservé.
Il est loin de prévoir, compagnon de mes peines,
Que c'est le sang des rois qui coule dans ses veines.
Sans doute il convenait, formé d'un si beau sang,
Qu'il ignorât surtout sa naissance et son rang.
L'orgueil l'aurait perdu. Votre sagesse insigne
Ne lui cacha ses droits que pour l'en rendre digne.
Hélas! quoique si tard, quand le destin plus doux
Voudra-t-il à la fin se déclarer pour nous!
On dit (si nous devons croire la renommée)

Que Macbeth de Cador va combattre l'armée;
Qu'il le presse, l'obsède, et peut-être aujourd'hui
Que le trône et l'état seront sauvés par lui.
Ah! si sur votre fils mon devoir et mon zèle
Ne me forçaient toujours d'ouvrir un œil fidèle,
De quelle ardeur!... Ce sang (j'en ai jadis versé)
Dans ces veines, seigneur, n'est pas encor glacé...
J'irais contre Cador, j'irais contre un perfide....

DUNCAN.

Il est temps, cher Sévar, que mon sort se décide.
Peut-être des combats l'impérieuse loi
Prononce à l'instant même entre Cador et moi.
Vaincu, je veux, Sévar, qu'une heureuse ignorance
A mon fils pour jamais dérobe sa naissance;
Que, pour armer ses droits, des massacres nouveaux
Ne changent plus l'Ecosse en de vastes tombeaux.
Laisserai-je à mon fils, au lieu du rang suprême,
Cet orgueil impuissant d'un roi sans diadème!
Ah! plus heureux cent fois dans son obscurité,
Qu'il y goûte un bonheur qui n'est point disputé!
Mais si le ciel donnait la victoire à nos armes,
Si mon fils sur le trône, heureux et sans alarmes...

A part.

Que dis-je! Eh! si ce fils n'était qu'un mauvais roi;

A Sévar.

Si, trompant mes désirs!... Mon ami, réponds-moi.

SÉVAR.

Expliquez-vous, seigneur : quel intérêt vous touche?

DUNCAN.

La vérité, Sévar, doit parler par ta bouche.

SÉVAR.

Vous l'entendrez. Hé bien?

DUNCAN, *à part.*

Que va-t-il dire, ô cieux!

Haut.

Réponds-moi comme ici tu répondrais aux dieux.
Quel est mon fils ?

SÉVAR.

Seigneur, dans nos antres rustiques,
Je n'ai pu le former qu'aux vertus domestiques,
Aux mœurs de la nature, à la simple équité,
A voir avec respect, dans leur simplicité,
Ces mortels belliqueux, ces montagnards terribles,
Endurcis aux travaux, au seul honneur sensibles,
Qui tant de fois pour vous ont bravé le trépas,
Soldats dès le berceau, vieillis dans les combats,
Venant dans leurs foyers, après de longs services,
Montrer à leurs enfants leurs larges cicatrices.
J'ai voulu dans ses jeux qu'ennemi du repos
Il imitât surtout les fils de ces héros,
Ces fils de nos rochers, de nos forêts profondes,
Nés au bord des torrents, plus fougueux que leurs ondes,
Votre peuple en un mot, suçant tout à la fois
Et l'instinct du courage et l'amour de ses rois.
Voilà de quels amis j'entourais sa jeunesse :
Ce fut là tout mon art, mon secret, mon adresse;
Je dus en faire un homme, et ne l'ai point flatté.

DUNCAN.

Tu m'as, mon cher Sévar, promis la vérité.

SÉVAR.

Je m'en souviens, seigneur.

DUNCAN.

Aura-t-il du courage?

SÉVAR.

Ses forces quelque temps ont attendu son âge.
Enfin dans ses regards j'aperçus, enchanté,
De l'œil du montagnard l'audace et la fierté.
Je le vis tout à coup, hardi dans ses caprices,

Dompter les flots émus, franchir les précipices,
Le jour sur des rochers braver les noirs frimas,
La nuit me demander des récits de combats.
Oh! combien de Cador il détestait les crimes!
Mais comme il gémissait sur ses tristes victimes!
« Viens, lui disais-je un jour; viens avec moi, mon fils,
« Combattre pour ton roi, mourir pour ton pays. »
A ces deux noms si chers il a versé des larmes,
Et ses cris dans l'instant m'ont demandé des armes.

DUNCAN.

Mon cher fils!

GLAMIS.

Ah! mon prince, ah! rendez grâce aux dieux
De laisser à l'Écosse un roi si précieux!
Il sera bienfaisant, populaire, sensible,
L'ami des malheureux, dans les combats terrible.

DUNCAN.

Oui, mais il faut au crime inspirer de l'effroi.
D'une voix ferme, et fixant sur Sévar un œil attentif.
Sera-t-il juste?

SÉVAR.

Oui, prince.

DUNCAN.

Il sera donc un roi.
C'est ce mot, mon ami, qui lui seul le couronne.
Si Macbeth est vainqueur, si le destin l'ordonne,
Mon fils prendra mon sceptre, et je veux qu'aujourd'hui
Tu me jures, Sévar, de rester près de lui.
Oui, je sais que du jour il me doit la lumière;
Mais tu formas ses mœurs, mais toi seul es son père.
O mon peuple, tes maux vont donc enfin finir!
J'entrevois ton bonheur, je n'ai plus qu'à mourir.
On entend un gémissement douloureux.
Quel long gémissement!

GLAMIS.

Tout mon cœur se déchire.

DUNCAN.

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

SÉVAR.

Comment interpréter ce présage odieux ?

DUNCAN, *à Sévar.*

A Glamis.

Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.

Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.

FIN DU PREMIER ACTE.

NOTA.

On peut finir cet acte en y ajoutant la scène suivante, qui servirait peut-être à augmenter la terreur du sujet.

(*Après ce vers :*)

DUNCAN. — C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.)

GLAMIS.

Si c'étaient ces trois sœurs...

Les trois furies magiciennes sont cachées derrière les rochers. La première tient un sceptre, la seconde un poignard, et la troisième un serpent.

LA MAGICIENNE *qui tient un poignard.*

Le charme a réussi :

Le sang coule, on combat. Resterons-nous ici ?

LA MAGICIENNE *qui tient un sceptre.*

Non, je cours de ce pas éblouir ma victime.

LA MAGICIENNE *qui tient un poignard.*

Et moi frapper la mienne.

LA MAGICIENNE *qui tient un serpent.*

Et moi venger ton crime.

LA PREMIÈRE.

Du sang !

LA SECONDE.

Du sang !

LA TROISIÈME.

Du sang !

Elles sortent toutes ensemble du milieu des rochers, et ne se laissent apercevoir qu'un moment, ou même elles peuvent s'échapper sans être vues du spectateur.

SÉVAR.

Quel présage odieux !

DUNCAN.

A Sévar. A Glamis.

Séparons-nous, Sévar. — Soumettons-nous aux dieux.

Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.

ACTE II.

Le théâtre représente un palais vaste et antique, où se croisent des voûtes longues et ténébreuses. Il doit être d'un caractère terrible.

SCÈNE I.

FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR, TROUPE DE MONTAGNARDS.

FRÉDEGONDE.

Macbeth triomphe, amis; Macbeth par sa victoire
Rend le sceptre à Duncan, met le comble à sa gloire.
Jamais, dit-on, jamais mon intrépide époux
N'avait dans les combats porté de si grands coups.
Pour Frédegonde, ô ciel! que ce jour a de charmes!
Tout tremble à son aspect, tout fuit devant ses armes.
Il poursuit en héros ce succès éclatant,
Et Cador ne vit plus, ou fuit dans cet instant.
Son parti tout à coup a semblé disparaître.
Le cruel Magdonel, ce vil soutien d'un traître,
Dans nos vastes forêts, vers un autre écarté,
A suivi ses soldats, par leur fuite emporté.
Mais il peut, mes amis, tenter de nouveaux crimes,
Dans le sang de nos rois se choisir des victimes,
Des ombres de la nuit couvrir ses attentats.
Redoutez Magdonel, observez ses soldats;
Et s'il osait tenter quelque attaque nouvelle,
Informez-en Macbeth, avertissez son zèle.

De là peut-être encor dépend notre destin.
Mais quel est ce guerrier?

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR, TROUPE DE MONTAGNARDS, LOCLIN.

FRÉDEGONDE.

C'est toi, brave Loclin!
Peins-moi de mon époux les exploits et la gloire.

LOCLIN.

Moi-même en les voyant j'avais peine à les croire.
Au milieu des forêts, des arbres renversés,
Parmi des monts, des rocs, des débris entassés,
Le coupable Cador, fier de tant d'avantages,
Par un mépris superbe insultait nos courages.
Amis, nous dit Macbeth, le fer est dans vos mains,
Et parmi ces remparts vous cherchez des chemins!
Est-il quelqu'un de vous que le péril étonne?
Nous allons à Duncan rendre enfin la couronne,
Sauver notre pays. Mais, sans trop nous flatter,
Si la victoire est belle, il faudra l'acheter.
Eh! ne seriez-vous plus ces Ecossais terribles,
Dévoués à vos rois, à leur malheur sensibles,
Les amis de Macbeth, et volant aux combats
Tels que l'aigle orgueilleux qui naît dans nos climats?
Il s'élance à ces mots, et notre ardeur guerrière
Déjà de cent rochers a franchi la barrière.
Il nous voit, l'œil en feu, par la fougue emportés,
Criant, Vive Macbeth, combattre à ses côtés.
La terre en un instant a rougi de carnage.
Chacun des deux partis montre un égal courage :

On se cherche, on s'attaque et sans ordre et sans choix.
Ce n'est plus un combat, c'en est mille à la fois.
La fureur nous aveugle, et les roches frappées
De nos mains en éclat font voler nos épées.
Des poignards aussitôt arment les combattants.
On perce, on est percé sur des corps palpitants.
Je ne vois plus alors sur la terre sanglante
Que la rage qui tue, ou la rage expirante.
Déjà, déjà Cador semait partout l'effroi;
Macbeth vole vers lui : « Viens, dit-il, à ton roi,
« Viens payer par ta mort la peine qui t'est due. »
La victoire un moment à peine est suspendue :
Il fait tomber sa tête, et son bras furieux
La saisit dégouttante et l'offre à tous les yeux.
L'ennemi cède alors, et connaît les alarmes.
Il jette en frémissant ses drapeaux et ses armes.
Nos cris font retentir les sommets du Valda,
Les torrents de Malmor, les échos de Loda.
Dans nos sombres vallons la terreur les disperse;
Du haut de nos rochers la frayeur les renverse.
Tels tombent du torrent les flots précipités.
Et de tant de soldats pour Cador révoltés,
Qui soutinrent sa cause aux champs de la Molvide,
Vers les antres d'Olberg, sur les bords de la Clyde,
Il n'en est pas un seul qui, tombant sous nos coups,
N'ait mordu la poussière ou fléchi devant nous.

FRÉDEGONDE.

Herfort a de Macbeth partagé la victoire?

LOCLIN.

Herfort de ce combat est sorti plein de gloire.
On l'en tira mourant; mais, blessé, furieux,
Il combattait encore et du geste et des yeux.
Le repos est pour lui le seul mal qu'il endure.
Puisque son roi triomphe, il chérit sa blessure.

Il n'est point d'Écossais qui, de la gloire épris,
Ne désire et combattre et mourir à ce prix.

FRÉDEGONDE.

Ah! Macbeth est vainqueur! sa gloire est mon ouvrage.
C'est moi qui la première éveillai son courage.
Il fut un temps, ami, où l'ombre et le repos
Le cachaient à lui-même et m'ôtaient un héros.
Dans l'Ecosse aujourd'hui de quel titre on le nomme!
Macbeth n'était qu'un prince, et j'en fis un grand homme.
On juge bien souvent quand on croit pressentir;
Mais dit-on de son camp qu'il soit prêt à partir?
L'appareil de la gloire a-t-il pour lui des charmes?

LOCLIN.

Il voit de nos vaincus les drapeaux et les armes,
Mais d'un regard tranquille et sans être étonné.
D'une pompe guerrière il marche environné.
Dans son air, son maintien, sa victoire est écrite.
Mais si son camp l'admire et s'empresse à sa suite,
Si de son noble front notre œil est enchanté,
Ce n'est point de ses traits la grâce et la fierté,
Ni de ses autres dons le brillant avantage,
Qui seuls ont subjugué nos cœurs et notre hommage:
C'est ce corps endurci, ce port audacieux,
Ce bras toujours armé, cet éclair de ses yeux,
Cette ardeur d'un héros, sanglant, couvert de gloire,
Redoublant le péril pour hâter sa victoire,
Et pourtant toujours calme au milieu des hasards.
Voilà par quels attraits il charme nos regards;
Et si, dans votre rang, de superbes épouses
De la grandeur d'une autre en secret sont jalouses,
Qui d'elles ne voudrait s'honorer d'un époux
Qui met tant de lauriers, de gloire à vos genoux?

FRÉDEGONDE.

A ce noble discours, guerrier fier et terrible,

Va, je sens que Macbeth devait être invincible.
Adieu. Volons, amis, au-devant de ses pas.

Loclin sort d'un côté, Frédegonde et les montagnards sortent de l'autre.

SCÈNE III.

MALCOME, SÉVAR.

MALCOME.

Mon père, en ce moment, vous ne les suivrez pas?

SÉVAR.

Non, mon fils. (*A part.*) Il est loin de percer ce mystère.
Ce nom lui cache encor que Duncan est son père.

MALCOME.

Enfin, d'un bras vengeur, Macbeth victorieux
A puni dans Cador un monstre audacieux.
Après tant de forfaits, après tant de misères,
Le combat d'Inverness a terminé nos guerres.
O trop heureux Duncan!

SÉVAR.

Mon fils, le noir soupçon
Sans doute à son bonheur doit mêler son poison.
Hélas! sans doute encor la crainte l'environne.
Si Macbeth sur son front affermit la couronne,
De l'intrépide Herfort si le bras l'a servi,
Il voit avec douleur que Menteth l'a trahi;
Que ses juges bientôt, et dès ce jour peut-être,
Vont prononcer l'arrêt qu'a mérité le traître.
Que de funestes bruits me viennent accabler!

MALCOME.

Il en est un surtout qui nous a fait trembler.
O mon père! est-il vrai, quand nos monts s'obscurcissent,
Qu'au jour faible et douteux des astres qui pâlissent,
De noirs enchantements aux cercueils étonnés
Ont arraché des morts de revivre indignés?

Est-il vrai qu'on a vu des déesses livides
Dans nos sombres forêts cacher leurs pas perfides,
En sortir tout à coup, et les mères soudain
Emporter en fuyant leurs enfants dans leur sein;
Les pasteurs, les troupeaux, pleins d'une horreur subite,
Dans le creux des vallons précipiter leur fuite;
Des guerriers, à l'aspect de ces monstres nouveaux,
Se renverser d'effroi, cachés dans leurs drapeaux?
Est-il vrai que les vents les rapides nuages
Sur ce palais antique ont poussé leurs orages;
Qu'à l'éclat de la foudre on a vu des vautours
De leurs combats dans l'air ensanglanter ces tours?
Que peuvent annoncer ces terribles présages?

SÉVAR.

De votre âme, mon fils, écartez ces images.
Songez plutôt, songez qu'au gré de nos souhaits,
Macbeth dans ce grand jour va revoir ce palais.

MALCOME.

Ciel! avec quel plaisir, après sa longue absence,
Il va revoir son fils, caresser son enfance!
Que n'ai-je pu, mon père, ayant servi mon roi,
Sur ses pas aujourd'hui me montrer devant toi!
Mais je t'aurais quitté. Mon sort digne d'envie
Enchaîne à ton destin mon bonheur et ma vie.

SÉVAR.

Ainsi, je le dois croire, une inquiète ardeur,
Un aveugle désir de gloire et de grandeur,
Ne t'arracheront pas à ma vive tendresse?

MALCOME.

Pourrais-je abandonner mon père en sa vieillesse?

SÉVAR.

Tes jours auprès de moi coulent donc sans ennuis?

MALCOME.

Je rends grâce au destin qui me place où je suis.

SÉVAR.

Tu ne l'accuses pas d'être injuste et sévère?

MALCOME.

Eh! quel prince pourrais-je envier sur la terre?
Qu'on lui donne mon arc : nous verrons si sa main
Aux monstres des forêts lance un coup plus certain.
Je vis libre et caché; mon âme est calme et pure:
Connais-tu quelque sort plus doux dans la nature?

SÉVAR.

Le sceptre de l'Ecosse, avec tous ses appas,
S'il pouvait t'être offert, ne t'éblouirait pas?

MALCOME.

Qui suis-je pour régner! Grâce au ciel, ma naissance
Me sauve des dangers de la toute-puissance.
Hélas! si Donalbain fût né dans ce séjour,
Donalbain, plus heureux, verrait encor le jour.
O toi qui me fis naître, et de qui la sagesse
Par le plus digne exemple instruisit ma jeunesse,
J'en atteste les dieux, oui, selon mon désir,
S'ils me laissaient un père et mon sort à choisir,
S'ils m'offraient à l'instant, avec le diadème,
L'honneur de devenir le fils de Duncan même:
Rendez-moi, leur dirais-je, à mes déserts borné,
Le père vertueux que vous m'avez donné.

SÉVAR, *à part.*

Faut-il que le devoir me condamne à le rendre!

On entend un bruit d'instruments de guerre.

MALCOME.

Quel noble bruit, mon père, ici se fait entendre?

SÉVAR.

C'est Macbeth qui revient, le front ceint de lauriers.

MALCOME.

Mon cœur frémit de joie. Oui, voilà ses guerriers.

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR; MACBETH, FRÉDEGONDE; LEUR FILS, *âgé de quatre à cinq ans;* OFFICIERS, SOLDATS, MONTAGNARDS.

Macbeth entre en vainqueur. On porte devant lui les drapeaux qu'il a remportés dans la bataille d'Inverness.

MACBETH, *d'un air distrait.*

A l'un de ses officiers.

Posez là ces drapeaux. Vous, que l'on m'avertisse
Si l'on a de Menteth découvert l'artifice;
Et, quand sa trahison l'aura fait condamner,
Si le roi l'abandonne, où veut lui pardonner.

A part. A un autre de ses officiers.

Sa mort serait trop juste. Et vous, que l'on m'assure
Si le péril d'Herfort s'accroît par sa blessure,
Et si nos soins pourront, par des secours heureux,
Conserver à l'état ce guerrier généreux.

Aux montagnards.

Pour vous, de mes travaux compagnons héroïques,
Rentrez avec plaisir dans vos foyers rustiques;
Revoyez vos enfants, et goûtez entre vous
Des destins moins brillants, et peut-être plus doux.

A tous.

Que l'on me laisse; allez.

Ils sortent tous, excepté Frédegonde et son fils.

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE, LEUR FILS.

FRÉDEGONDE.

En sortant des alarmes,

Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes.
Macbeth, voilà ton fils.

MACBETH.

Oui, ses grâces, ses traits
Charment par leur candeur mes regards satisfaits.
Je vois avec plaisir son aimable innocence.

FRÉDEGONDE.

D'où vient que vous semblez frémir en sa présence?

MACBETH.

Moi! je n'ai point frémi.

FRÉDEGONDE.

Cependant, entre nous,
Il convient qu'un moment je sois seule avec vous.

Appelant. A part.

Qu'on vienne. Il est troublé.

A une de ses femmes, qui se présente, en lui montrant son fils, que cette femme emmène.

Laissez-nous; qu'on l'emmène.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Macbeth, vous me cachez une secrète peine.
Craignez-vous près du roi quelque lâche envieux,
De qui votre victoire ait offensé les yeux?

MACBETH.

Il en est un. Nolfock a déjà su m'instruire
Que dans le cœur du roi sans doute il veut me nuire.

FRÉDEGONDE.

Eh! quel est-il?

MACBETH.

Glamis.

FRÉDEGONDE.

Faut-il s'en étonner?

Déjà depuis long-temps j'ai dû le soupçonner.
Quoi! ne voyez-vous pas comment sa lâche adresse
Du facile Duncan gouverne la vieillesse?
Je sais que, le roi mort, le droit sacré du sang
L'appelle à la couronne et l'élève à son rang.
Mais cet espoir prochain dont son âme est ravie
Ne l'a point préservé des fureurs de l'envie.
Sur Macbeth, illustré par tant d'heureux combats,
Il cherche à se venger d'un éclat qu'il n'a pas.
Cruel dans l'indolence, actif dans la mollesse,
Sa vile ambition s'aigrit par la paresse.
Il porte, en s'agitant, le poids de sa langueur,
Et ne peut pardonner la victoire au vainqueur.
Comment soutiendrait-il la trop vive lumière
Du jour qui vient dans l'ombre accabler sa paupière.
Oublirai-je qu'ici (souvenir plein d'horreur!)
Des brigands dans la nuit répandant la terreur,
D'un vaste embrasement, du meurtre et du pillage
Partout à mon reveil je rencontrai l'image.
J'étais mère, Macbeth : dans son berceau brûlant
Je courus à la flamme arracher mon enfant.
Parmi les cris, les feux, les poignards homicides,
Je le serrai tremblant de mes bras intrépides.
Il était temps encor. Mais quand dans ce palais
La fuite des brigands eut ramené la paix,
Je songeai, cher Macbeth, que j'étais encor mère.
Quand revoyant enfin mon fils et la lumière,
Lorsque je crus, hélas! au doux son de sa voix,
Le faire naître encor une seconde fois,
Dans ce trouble confus de mon âme oppressée,
Glamis vint tout à coup s'offrir à ma pensée.

MACBETH.

Mais je ne croirai pas, sans en être certain,
De ces brigands cruels qu'il ait armé la main.

FRÉDEGONDE.

Je saurai par Nolfock éclaircir ce mystère.
Il t'aime, il a des yeux, il est juste et sincère.
Nous connaîtrons bientôt quels sont nos ennemis.
Mais quoi ! je vois errer vos yeux mal affermis !
De ces murs lentement ils parcourent l'enceinte.
Sur votre front, Macbeth, la tristesse est empreinte.
De quelque ennui profond seriez-vous occupé ?

MACBETH.

Quel est donc, réponds-moi, l'objet qui m'a frappé ?
Dans les bois d'Inverness, au milieu de ces roches
Qui de ce palais sombre attristent les approches,
Une femme a paru, fuyant sur mon chemin,
Un diadème au front, et le sceptre à la main ;
Son regard m'a troublé ; son air, son port terrible,
M'ont saisi tout à coup d'une crainte invincible.
Qui peut-elle être ?

FRÉDEGONDE.

Et quoi ! la méconnaissez-vous ?
Le grand nom d'Iphyctone est-il nouveau pour nous ?
Les dieux dans leurs secrets lui permettent de lire :
Elle y voit les états se heurter, se détruire,
Les forfaits ignorés, ceux que l'on doit punir,
Et semble d'un regard dévorer l'avenir.
On vient la consulter du fond de l'Hibernie,
Des îles de Ferro, de la Scandinavie.
Dans ses augustes mains un sceptre révéré
De ses prédictions est le garant sacré.
Tantôt, au bruit des vents, sous des pins solitaires,
Elle aime à consommer ses sauvages mystères ;
Tantôt dans les palais sa formidable voix
Eclate, et sur leur trône épouvante les rois ;
Quelquefois, dans la nuit sous ces voûtes antiques,
Elle recueille en paix ses esprits prophétiques,

Elevant vers le ciel un œil fixe, arrêté,
Confident des décrets de la divinité.
Elle est ici.

MACBETH.

Grands dieux !

FRÉDEGONDE.

Eh bien ! que crains-tu d'elle ?
C'est sans doute en ces lieux ton destin qui l'appelle.
N'a-t-elle pas prédit ta gloire, tes exploits,
Ce bras victorieux et vengeur de nos rois,
L'audace de Cador, nos discordes, nos guerres,
Donalbain expirant sous des mains meurtrières !
Je ne te parle point de ce jeune héritier
Où l'espoir de Duncan reposait tout entier,
De ce faible Malcome emporté dès l'enfance,
Dont la mort de si près a suivi la naissance,
Dont le père, à nos yeux, a pleuré le trépas.
Si mes pressentiments ne m'éblouissent pas,
Qui sont donc, entre nous (regarde près du trône),
Ceux qu'avant toi le sang appelle à la couronne ?
Menteth, qui, par Cador dans sa brigue entraîné,
Par ses juges peut-être est déjà condamné ;
Herfort, qui va bientôt, du moins le camp l'assure,
Malgré nos vains secours, mourir de sa blessure.
Enfin, Macbeth, enfin, après la mort du roi,
Il n'est plus que Glamis entre le trône et toi.
On pourrait se flatter... Excuse ma faiblesse ;
D'un désir curieux je ne suis point maîtresse.
Iphyctone entretient commerce avec les dieux :
Je voudrais...Qu'elle est lente à paraître à mes yeux !
Oui, du plus grand bonheur sa présence est le gage...
Elle vient, cher Macbeth, achever son ouvrage.
J'en conçois, je l'avoue, un présage flatteur.
Vois jusqu'où t'ont porté ta gloire et ta valeur !

Le peuple, le soldat, la noblesse t'adore.
Le sort a fait beaucoup, il fera plus encore.

MACBETH.

Téméraire, arrêtez.

FRÉDEGONDE.

Pourquoi, pourquoi mes yeux
Craindraient-ils de s'ouvrir sur les décrets des dieux?
Les destins sont pour nous; leurs promesses célèbres...

MACBETH.

Priez-les bien plutôt d'épaissir leurs ténèbres.

FRÉDEGONDE.

Mais d'où vient qu'Iphyctone a cherché nos forêts?
D'où vient qu'à l'instant même elle est dans ce palais?
Si sa bouche à nos vœux promettant la couronne...

MACBETH.

Malheureuse!... Fuyons.

FRÉDEGONDE.

Ton corps tremble, il frissonne.

MACBETH.

Vaine erreur du sommeil, triste enfant de la nuit,
Non, je ne te crois point, ma raison t'a détruit.

FRÉDEGONDE.

Ainsi, mon cher Macbeth, vous me fermez votre âme.
L'hymen qui nous unit par la plus tendre flamme,
Votre fils au berceau, ce nom de mon époux,
Tous ces titres sacrés n'ont plus de droits sur vous.
Seul, vous entretenez une terreur profonde
Dont vous n'instruisez pas la triste Frédegonde!
D'où naissent vos chagrins? Ne verrez-vous jamais
Qu'avec des yeux troublés les murs de ce palais?
Que j'apprenne aujourd'hui cet effroyable songe!

MACBETH.

Au sortir d'un combat dans quel trouble il me plonge!
Mais juge s'il a droit d'exciter ma terreur.

Je croyais traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où souvent trompés nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
« Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide.
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »

FRÉDEGONDE.

T'ont-ils réveillé?

MACBETH.

Non, ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.

Si loin du trône encor, comment y parvenir !
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur,
Et déjà du repos je goûtais la douceur.
A l'instant j'ai senti sous ma main dégouttante
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante:
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui percais à grands coups un vieillard malheureux.

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Seigneur, sans appareil, sans garde qui le suive,
Le roi dans ce palais à l'instant même arrive.

MACBETH, *pâlissant.*

Ciel !

SÉTON.

Vous allez le voir.

FRÉDEGONDE, *à part, avec joie.*

Si tôt !

SÉTON.

Glamis le suit.
Ils vont goûter chez vous le repos de la nuit.

Il sort.

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Près du roi, sans tarder, seigneur, il faut vous rendre.

MACBETH, *avec trouble.*

Allons.

FRÉDEGONDE.

Ce n'est pas là le chemin qu'il faut prendre :
Vous vous trompez, Macbeth.

MACBETH, *se rassurant.*

Je connais mon devoir.
Allons avec respect tous deux le recevoir.

Tous deux vont au-devant du roi : Macbeth marche le premier ; Frédegonde le suit, et continue de l'observer.

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE, DUNCAN, GLAMIS.

DUNCAN, *à Macbeth.*

Oui, voilà le vainqueur dont la main aguerrie
Dans cet illustre jour a sauvé la patrie.
Sans suite, avec Glamis, je viens dans ce palais.
J'y puis dormir sans crainte.

MACBETH.

Ah ! croyez qu'à jamais
Tout mon sang....

DUNCAN.

Mon aspect a paru le surprendre.

FRÉDEGONDE.

A cet excès d'honneur il n'a pas dû s'attendre.
Macbeth va vous conduire à votre appartement.

DUNCAN.

Que de toi, cher Macbeth, je me plaigne un moment.
Pourquoi, venant de vaincre, et sortant des alarmes,
Quand je dois la victoire et la vie à tes armes,
N'es-tu pas accouru dans mes embrassements
Recevoir et ma joie et mes remercîments ?
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire,

Tu ne veux, je le vois qu'échapper à la gloire.
Jamais l'ambition ne corrompra ton cœur.

MACBETH.

Je mets à vous servir mes vœux et mon bonheur.

DUNCAN.

Ah ! tu dois être heureux.

MACBETH.

J'ai trop sujet de l'être.

DUNCAN.

Les méchants quelquefois ont l'art de le paraître.
Vous avez un enfant : sans doute il est chéri.

FRÉDEGONDE.

C'est le fruit de mon sein ; c'est moi qui l'ai nourri.

MACBETH.

Seigneur, vous soupirez !

DUNCAN.

Hélas ! il me rappelle...
Mon cher fils... Donalbain, qu'une main trop cruelle...
Dis, te fais-tu, Macbeth, cet horrible tableau ?
Massacrer de sang-froid un enfant au berceau !

MACBETH.

Ah, dieux !

FRÉDEGONDE.

Venez, seigneur : par ses charmes paisibles
Le sommeil va chasser ces images terribles.
Sous ces murs, près de nous, venez vous reposer.

DUNCAN.

La fatigue et la nuit semblent m'y disposer.

A part.

Pour moi d'un long sommeil l'heure à grand pas s'avance.

MACBETH.

Il est terrible au crime, et doux à l'innocence.

DUNCAN.

Ah ! qui vit sans remords, Macbeth, ne le craint pas.

En s'arrêtant.

Voilà donc les drapeaux conquis dans ses combats !
Ils ont coûté du sang...

GLAMIS.

Ils prouvent sa victoire.

MACBETH.

Je rends grâce à Glamis, il prend part à ma gloire.

DUNCAN.

Il t'aime, cher Macbeth... A mon réveil demain
J'ai d'importants secrets à verser dans ton sein.

MACBETH.

Que toujours sur ma foi mon souverain s'assure.

DUNCAN.

Mon bonheur est bien grand. Que faut-il que j'augure?
En entrant sous ces murs, en avançant vers vous,
J'ai cru, mes chers amis, sentir un air plus doux.
Des oiseaux fortunés, volant sur mon passage,
D'un repos enchanteur m'offraient l'heureux présage.
Le ciel m'a délivré d'un noir pressentiment.

FRÉDEGONDE.

Il n'est plus d'ennemis pour vous dans ce moment.
Vous ne redoutez point les embûches d'un traître.

DUNCAN.

Non, ce n'est point ici; mais le ciel est le maître.

Macbeth et Frédegonde conduisent Duncan dans son appartement.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Il est une heure ou deux après minuit. Le théâtre n'est éclairé que par la faible lueur d'une lampe.

SCÈNE I.

FRÉDEGONDE, *seule.*

Pourquoi, lorsque tout dort sous ces voûtes funèbres,
Mon époux vient-il seul consulter leurs ténèbres?
Quelle sombre fureur, ou quel secret dessein
De terreur et d'espoir fait palpiter son sein?
Macbeth dans sa pensée accomplit un ouvrage
Dont lui-même il a peine à supporter l'image.
Ah! si l'ambition avait pu l'entraîner!
S'il brûlait comme moi de la soif de régner!
S'il osait... Mais que dis-je! il est né trop timide;
Ce n'est qu'en combattant qu'il se montre intrépide.
L'éclat d'un sceptre en vain flatterait son désir:
Il ne sait que l'attendre, et non pas s'en saisir.
Tu n'as point, ô Macbeth, épargnant tes victimes,
L'inflexibilité qui convient aux grands crimes!
Tantôt je l'observais: il a frémi soudain
A l'aspect d'un billet qu'a repoussé sa main;
Il l'a repris ouvert. D'où vient, prêt à s'instruire,
Que son œil égaré n'a point osé le lire?
A ces mots seuls: « Le roi se rend auprès de vous, »

J'ai vu pâlir son front et fléchir ses genoux.
Il n'en faut point douter, un grand objet l'enflamme ;
Il rejette un espoir qui s'attache à son âme.
Nos songes sont souvent des délateurs secrets,
De nos vœux les plus sourds confidents indiscrets.
Quelque horreur que d'abord un attentat nous donne,
Son horreur diminue alors qu'il nous couronne.
Trembler de le commettre est déjà l'avoir fait ;
Et, criminel en songe, on peut l'être en effet.
Ne désespérons point. Sachons de quel mystère
Ce billet qu'il redoute est le dépositaire.
On marche : c'est Macbeth. Dans son cœur agité
D'un œil tranquille et froid cherchons la vérité.

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

C'est vous, mon cher Macbeth ! Quelle étonnante cause
Egare ici vos pas, quand le palais repose ?
Quoi ! me cacheriez-vous vos secrets déplaisirs ?

MACBETH.

Ah, dieux !

FRÉDEGONDE.

Permettez-moi d'expliquer vos soupirs.
Le perfide Glamis près de Duncan sommeille :
Voilà pourquoi Macbeth et s'agite et s'éveille.
Il vous est dur de voir qu'un sombre ambitieux
Dont vos exploits brillants ont fatigué les yeux,
Un courtisan flatteur jouisse sans alarmes
De la faveur d'un roi qu'ont défendu vos armes,
Qu'il insulte...

MACBETH, *montrant la chambre où couche Glamis.*

Il est là. Duncan, dans ses bontés,
Permet que l'insolent repose à ses côtés.
Je devrais...

FRÉDEGONDE.

Je le sais : oui, sa coupable envie
Sans votre sang, Macbeth, ne peut être assouvie.
Sa fureur quelque jour sur votre fils et moi...

MACBETH.

Pour frapper ce grand coup il n'est pas encor roi.

FRÉDEGONDE.

Il le sera bientôt.

MACBETH.

Frédegonde !... peut-être.
Nolfock m'a prévenu des complots de ce traître.
Il allait m'informer par quels adroits discours
Il rend suspects au roi mon zèle et mes secours :
Interrompu soudain....

FRÉDEGONDE.

Va, je peux t'en instruire ;
Ce qu'il ne t'a pas dit, je saurai te le dire.
Macbeth, ton cœur se trouble, il a peine à porter
Le poids d'un grand dessein qui semble t'agiter.
Que méditeriez-vous?... Répondez-moi, vous dis-je !

MACBETH.

Je ne médite rien.

FRÉDEGONDE.

Quelque soin vous afflige.
Peut-être votre songe occupe votre esprit.

MACBETH.

Je pense quelquefois à ce qu'il m'a prédit.

FRÉDEGONDE.

Vous n'auriez pas reçu de funeste nouvelle?

MACBETH.

Une lettre est venue.

FRÉDEGONDE.

Eh bien ! qu'annonce-t-elle ?

MACBETH.

Je ne la lirai point.

FRÉDEGONDE.

Par quels motifs secrets
Négligez-vous, seigneur, de si grands intérêts ?

MACBETH.

Il est des jours d'ennui, d'abattement extrême.
Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.
Pendant l'accès mortel de nos profonds dégoûts,
Que le temps qui s'enfuit marche à pas lents pour nous !
De noirs pressentiments notre âme embarrassée
Soulève un poids fatal dont elle est oppressée.
Que cette nuit est longue !

FRÉDEGONDE.

Eh ! que ne songez-vous
A tout ce que le sort a déjà fait pour vous ?
Il a de vous pourtant rapproché la couronne.

MACBETH.

Rien n'est contraire encore à l'espoir qu'il me donne.
Le reste m'est caché.

FRÉDEGONDE.

Mais enfin je ne voi
Que trois princes, Macbeth, entre vous et le roi.
Qui sait si le destin...

MACBETH.

Vain doute où je me plonge !
Si l'avenir pourtant justifiait mon songe !
Je ne sais quel espoir me flatte et m'en répond.

FRÉDEGONDE.

A ce premier oracle ose en joindre un second.

MACBETH.

Et quel est-il ?

FRÉDEGONDE.

Macbeth, ma faute est excusable.
Ah ! j'ai voulu sortir d'un doute insupportable.
Iphyctone découvre et prédit l'avenir.

MACBETH.

Tu l'aurais consultée ? O ciel !

FRÉDEGONDE

Pourquoi frémir ?
Je la quitte à l'instant. Sur tout ce qui te touche
La vérité, Macbeth, a parlé par sa bouche.
Elle semblait te voir. On eût dit que les dieux,
Ainsi que tes destins, te montraient à ses yeux ;
Que ses yeux enchantés, témoins de ta victoire,
Te suivaient dans ton vol au faîte de la gloire.
« Écoute, a-t-elle dit : dans le champ des guerriers
« Ton noble front, Macbeth, s'est couvert de lauriers.
« Il ne te manque plus que le rang de ton maître.
« Sur cet illustre rang, qui t'éblouit peut-être,
« Voici ce que le ciel t'annonce par ma voix :
« A l'Écosse bientôt tu donneras des lois.
« Mon sceptre n'est point fait pour sceller un mensonge.
« La couronne t'attend. Souviens-toi de ton songe.
« Règne, règne, Macbeth ! »

MACBETH.

Mon doute est éclairci.
Le pouvoir du destin se manifeste ici.
« Souviens-toi de ton songe. » O ciel ! quelle puissance
De ce songe étonnant lui donna connaissance !

FRÉDEGONDE.

N'oubliez pas, Macbeth, qu'un billet vous attend,
Et qu'il cache peut-être un secret important.
Ce billet m'inquiète.

MACBETH.

Allons, je veux le lire;
Et de tout aussitôt je reviendrai t'instruire.

A part, en s'en allant.

La couronne t'attend.

SCÈNE III.

FRÉDEGONDE, *seule.*

Enfin je l'ai séduit.
Il court dans son ivresse où l'espoir le conduit.
Il ne m'objecte plus, dans un humble langage,
Ces timides raisons qui glacent le courage.
Des fureurs du désir son sang est allumé;
La couronne l'enflamme, et le charme est formé.
O ciel! si de Menteth le trépas légitime
Déjà par son supplice eût expié son crime!
Si l'intrépide Herfort, dans le combat blessé,
Eût expiré bientôt des coups qui l'ont percé!...
Le roi ne vivant plus, pour remplacer son maître,
Alors, avant Macbeth, je ne vois plus qu'un traître.
Ce traître est dans nos mains: donnons-lui le trépas.
Non, Glamis, non, Duncan, vous n'échapperez pas.
Le sort vous a conduits dans ce palais funeste;
Le sort a commencé, j'achèverai le reste.
Leur sommeil sera long. Ces lieux verront demain
Macbeth parler en maître, et le sceptre à la main.
Le sceptre... ah! ce seul bien pouvait remplir mon âme.
Reviens, Macbeth, reviens; même ardeur nous enflamme;
Reviens. Ce peu de sang que ta main va verser,
Quelques soins d'un moment vont bientôt l'effacer.
Frappe et règne. Et vous, trône, ambitieuse ivresse,
Aveuglez mon époux, éclairez mon adresse!

S'il m'écoute un moment, s'il est encor tenté,
S'il penche vers le crime, il est exécuté.
O mon fils! quel espoir pour l'orgueil d'une mère!
Un jour tu seras roi.

SCÈNE IV.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

Cher Macbeth, quel mystère,
Caché dans ce billet, n'en est plus un pour toi?

MACBETH.

Menteth n'est plus.

FRÉDEGONDE.

Qu'entends-je!

MACBETH.

Il trahissait son roi;
Il secondait Cador; la preuve en était prête :
Il a subi sa peine et payé de sa tête.

FRÉDEGONDE.

Le destin sur Herfort aurait-il prononcé?

MACBETH.

Dans le dernier combat tu sais qu'il fut blessé :
Des coups qu'il a reçus il est mort avec gloire.

FRÉDEGONDE.

Tous deux en même temps?

MACBETH.

Tous deux.

FRÉDEGONDE.

Puis-je le croire!
Il reste peu d'espace entre le trône et vous.

MACBETH.

Sortons...Mon sang se glace.

FRÉDEGONDE.

Eh bien! que craignez-vous?

MACBETH.

Ils dorment.

FRÉDEGONDE.

Nous veillons, et la nuit est profonde.
Ce songe... Tu m'entends.

MACBETH.

Oui.

FRÉDEGONDE.

Macbeth !

MACBETH.

Frédegonde!

FRÉDEGONDE.

Duncan près de Glamis repose en ce palais.
Quand s'éveilleront-ils?

MACBETH.

Avec le jour.

FRÉDEGONDE.

Jamais.
Voici l'instant, Macbeth: ne vois que la couronne.
Le sort te la promet: que ton bras te la donne.
Il semblait qu'un espoir, un présage certain,
M'annonçât dès long-temps les arrêts du destin.
Il a prévu nos coups : nos coups sont légitimes.
Il a sous le fer même endormi nos victimes.
Vers ce trône éclatant, de trépas en trépas,
Plus prompt que nos désirs, il t'entraîne à grands pas.
Le temps s'enfuit, Macbeth; roi quand Duncan sommeille,
Tu n'es plus qu'un sujet si Duncan se réveille.
Élève, élève au ciel ton vol ambitieux;
Las d'avoir des égaux, disparais à leurs yeux.
L'oracle s'accomplit : oui, ma grandeur s'apprête.
L'éclat de tes rayons rejaillit sur ma tête.

Quel honneur pour mon fils, et quel bonheur pour moi !
Je suis dans un instant mère et femme d'un roi.
Ah ! ne fais plus languir ma superbe espérance !
Il est temps...

MACBETH.

Mais l'honneur, mais la reconnaissance,
Mais un vieillard, un roi, mon parent, mon ami,
Ici dans mon palais, sous ma garde endormi,
Qui, si des assassins venaient pour le surprendre,
Crîrait d'abord : « Macbeth, Macbeth, viens me défendre ! »

FRÉDEGONDE, *à part.*

Quoi ! déjà le remords !...

MACBETH.

Frédegonde, crois-moi :
J'ai pitié de mon fils, de moi-même et de toi.
Non, ce n'est point en vain que notre cœur frissonne
C'est le ciel alarmé qui l'ébranle et l'étonne.
Où s'allait égarer mon esprit éperdu !
J'immolerais Duncan, moi qui l'ai défendu !
A quel prix j'achetais l'honneur du rang suprême !
Mon fils peut être heureux sans sceptre et diadème.
Pour Glamis, qu'il jouisse avec tranquillité
Du sommeil et des droits de l'hospitalité.
Ma gloire l'importune ; il est barbare et traître :
Ce n'est point pour Macbeth une raison de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour :
Tous les deux sans remords nous reverrons le jour.

FRÉDEGONDE.

Glamis sera donc roi ?

MACBETH.

Grands dieux, qu'allions-nous faire !
Le trépas de Glamis devenait nécessaire.
Vainement sans sa mort j'eusse immolé mon roi :
Le fruit d'un si grand crime était perdu pour moi ;

Encor contre Glamis m'eût-il fallu d'avance
De la mort de Duncan disposer l'apparence,
Être ensemble homicide et calomniateur.

FRÉDEGONDE.

D'un tel coup aisément on l'aurait cru l'auteur.
On le hait; et, du trône héritier légitime,
C'est sur lui qu'eût tombé tout le soupçon du crime.

MACBETH.

Ton esprit, je le vois, du trône encor frappé,
Toujours du même objet est donc préoccupé?

FRÉDEGONDE.

Je suis mère, Macbeth. Oui, ton songe, Iphyctone,
Ont tourné, malgré moi, mes yeux vers la couronne;
Et surtout, de Glamis en prévenant les coups,
J'aspirais à sauver mon fils et mon époux.
Mais, je te l'avoûrai, si seule et dans moi-même
Je m'étais dit jamais : « Je veux le diadème,
« Je veux que dans ce jour mon front en soit orné, »
Je suis d'un sexe faible, au fuseau destiné,
Mais au moment d'agir, sous un dehors timide,
J'eusse eu de vingt Macbeth la vigueur intrépide.
J'ignore quel tourment m'eût été réservé;
Mais, le projet conçu, je l'aurais achevé.

MACBETH.

O ciel! tu frapperais le coup que je redoute
Sans terreur?

FRÉDEGONDE.

Sans terreur.

MACBETH.

Et sans remords?

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Sans remords! sans remords! Dans ces moments affreux

Va voir si tout est calme et tranquille autour d'eux.

Frédegonde sort.

SCÈNE V.

MACBETH, *seul.*

Que vais-je faire, oh dieux! Je frémis! je frissonne!
Je sens que ma raison s'enfuit et m'abandonne.
Oui, je vois, malgré moi, qu'au meurtre destiné,
Par un pouvoir fatal ce bras est entraîné.
On dirait que ce sort, puisqu'à tout il préside,
Sur ses tables de fer grava mon parricide.
Je m'arrête, et j'y cours. Marbres silencieux,
Soyez sans souvenir, sans oreilles, sans yeux!
Doublez autour de moi vos épaisseurs funèbres;
Ne sentez point glisser mes pas dans les ténèbres?
Voici l'instant.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Tout dort.

MACBETH.

Qui m'a parlé.

FRÉDEGONDE.

C'est moi.

MACBETH.

As-tu porté tes pas dans la chambre du roi?

FRÉDEGONDE.

Oui : j'ai tout disposé; la porte en est ouverte.
Tout sert à nos projets, tout répond de leur perte.

MACBETH.

Leur sommeil ?

FRÉDEGONDE.

Est profond.

MACBETH.

Ciel ! j'entends quelque bruit.
Quel mortel sous ces murs s'avance dans la nuit ?

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Les amis de Cador et Magdonel, ces traîtres,
Seigneur, de ce palais vont se rendre les maîtres.
Leurs soldats avec eux viennent d'y pénétrer.
Tout près de cette enceinte on voit leurs pas errer.
Nous entendrons bientôt éclater leur surprise !
Leur fureur, que ces murs, que la nuit favorise.
A Glamis, à Duncan va donner le trépas.
Venez, le péril presse.

MACBETH.

Allons, je suis tes pas.
Laisse-nous.

Séton sort.

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Ce sont eux qui se chargent des crimes.

FRÉDEGONDE.

Ils vont pour nous, Macbeth, immoler nos victimes.
A leurs coups cependant s'ils allaient échapper,
Au défaut de leurs bras, c'est à toi de frapper.

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE, UN SOLDAT
qui n'est point vu.

LE SOLDAT.

Aux armes!

FRÉDEGONDE.

L'on attaque; allons, sans plus attendre.
Il faut... Vous balancez!

MACBETH.

Non, je cours le défendre!

FRÉDEGONDE, *à part.*

O ciel! suivons ses pas, et sachons l'entraîner
Vers le forfait heureux qui nous doit couronner.

Elle marche sur les pas de Macbeth.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

MACBETH, *seul, croyant voir le corps de Duncan.*

Il est donc toujours là! Quel témoin! qu'on l'emporte.
Entrons... le voir encore! Il semble à cette porte
Que son corps tout sanglant est prêt à m'arrêter.
Quelle horreur! quel forfait! où fuir? où m'éviter?
Avec terreur.
J'entends du bruit. On vient... O suplice! o prodiges!
Quoi! de sa mort partout j'aperçois les vestiges!
Il avait bien du sang... Si je pouvais pleurer!
Loin de moi sans retour je me sens égarer.
Le désespoir... Prions : « Ciel, qui... » Tais-toi, perfide.
Ce mot vient d'expirer dans ta bouche homicide.
Mourons... Il est des dieux : je n'échapperai pas.
Je crains également la vie et le trépas.
Macbeth poursuit Macbeth. Ah! dans mon trouble extrême,
Le plus grand de mes maux est de me voir moi-même.
Je sens là des remords...

SCÈNE II.

MACBEH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Malheureuse, c'est toi !
Qu'as-tu fait de Duncan ?

FRÉDEGONDE.

Quels regards !

MACBETH.

Réponds-moi...

S'interrompant avec surprise et terreur.

Quoi ! le jour ne luit point ! quoi ! cette voûte obscure !..
Les dieux pour moi peut-être ont changé la nature.

FRÉDEGONDE.

Ah ! rappelez vos sens ; craignez par cet effroi
D'inspirer des soupçons sur la perte du roi.

MACBETH.

Non, je n'ai point sur lui porté ma main cruelle.
La pitié me parlait, j'étais vaincu par elle.
C'est toi, c'est toi, barbare, en empruntant ma main,
Qui viens de lui plonger un poignard dans le sein.
Mais Nolfock est vivant : c'est à lui de m'instruire.

FRÉDEGONDE.

A l'instant même ici je venais te le dire,
Il ne vit plus.

MACBETH.

J'entends. Tu l'avais fait parler.
Pour le trône, en effet, j'ai vu ton cœur brûler.
Je devrais par ta mort...

FRÉDEGONDE.

Eh bien, frappe, barbare !
Eteins, en m'immolant, le transport qui t'égare :

Je n'en murmure pas, si, revenant à toi...

MACBETH.

Arrête donc ce sang qui coule jusqu'à moi ;
Ôte-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur.

SCÈNE III.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON, GUERRIERS *et* MONTAGNARDS.

SÉTON.

Le désordre est partout, la douleur, les alarmes;
On s'étonne, on accourt, on fuit, on prend les armes.
La grandeur du forfait trouble tous les esprits.
L'un est muet d'horreur, l'autre pousse des cris.
Ils pensent voir errer sur des nuages sombres
De Glamis, de Duncan les gémissantes ombres;
Mais, en pleurant leur sort, ils admirent le bras
Qui chassa les brigands, qui vengea leur trépas.
Tout ce peuple est déjà prêt à vous reconnaître;
Loclin lui sert de guide, il vient, il va paraître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

Macbeth, Duncan n'est plus : j'apporte devant toi
Ce signe du pouvoir, le livre de la loi !
S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire,

De tes devoirs sacrés il doit aussi t'instruire.
Ce livre inexorable, à toute heure, en tous lieux,
Offrira le reproche ou la gloire à tes yeux.
Mais l'ombre de Duncan nous demande vengeance.
Des dieux, dont tout mortel brave en vain la puissance,
Sur l'indigne assassin qui lui porta les coups,
Par nos vœux réunis attirons le courroux.
Quels sont les tiens, Macbeth?

MACBETH.

Qu'il meure, qu'il périsse!

FRÉDEGONDE.

Puisse le ciel bientôt nous offrir son supplice!

LOCLIN.

Le ciel reçoit vos vœux; ils seront exaucés.
Du malheureux Duncan les mânes courroucés
Du séjour de la mort sauront se faire entendre;
Ils demandent vengeance, ils la feront descendre.

En lui présentant la couronne.

Reçois donc, ô Macbeth, ce signe glorieux
Du pouvoir souverain que te donnent les dieux!
Qu'ils daignent sur ton front bénir le diadème!

MACBETH, *à part.*

Je ne puis faire, hélas! un tel vœu pour moi-même.

FRÉDEGONDE.

Que dis-tu?

LOCLIN.

Songe bien qu'ici la liberté
S'unit avec l'honneur et la fidélité;
Que la pompe des camps seule a droit de te plaire:
Qu'un roi dans nos rochers n'est qu'un chef à la guerre;
Que ce livre surtout qu'ici je te remets
Te défend d'accorder le pardon aux forfaits;
Qu'il n'en existe point pour le mortel perfide
Qui trahit son pays, jamais pour l'homicide.

Songe qu'en ce moment l'Ecosse par ma voix
Te fait le défenseur, non le tyran des lois;
Qu'il leur faut obéir, pour que l'on t'obéisse.
Nous aimons la valeur, mais surtout la justice.

MACBETH.

Puissé-je, de Duncan lorsque j'ai le pouvoir,
M'acquitter comme lui d'un si noble devoir!
Ah! s'il est un mortel à sa perte sensible,
Pour qui de son trépas l'image soit terrible,

Croyant voir l'ombre de Duncan.

Croyez que c'est Macbeth, croyez... Que me veux-tu?
Au séjour des vivants quel pouvoir t'a rendu?
Que viens-tu faire ici, fantôme épouvantable?

LOCLIN.

D'où naît cette terreur?

FRÉDEGONDE.

Son trouble est excusable.
Le meurtre de son roi l'a trop préoccupé,
Et d'un forfait si noir il est encor frappé.

Bas à Macbeth.

Est-ce à vous de frémir devant un tel prestige?
Un guerrier... se peut-il?...

MACBETH.

Il est là, là, te dis-je.

FRÉDEGONDE.

Reprenez sur vos sens un pouvoir absolu;
Votre effroi vous abuse.

MACBETH.

Eh quoi! n'as-tu pas lu
Ecrit en trait de sang : Point de grâce au perfide,
Jamais pour l'assassin, jamais pour l'homicide!

FRÉDEGONDE, *bas.*

Songez qu'on vous observe. (*Haut.*) Ah! revenez à vous!
Macbeth, mon cher Macbeth!... Ah! Loclin, fuyez-nous.

Vous voyez trop, hélas! dans quel trouble nous sommes.
Plaignez et la faiblesse et le malheur des hommes.

MACBETH, *les regardant tous deux avec étonnement.*

Vous n'avez point pâli !

FRÉDEGONDE, *bas.*

Suivez-moi.

MACBETH.

Non. Je sens
Que ma raison renaît et vient calmer mes sens.

LOCLIN.

Jure donc devant nous, sur ce livre terrible,
Qu'au seul bien de l'état ton cœur sera sensible;
Que tu n'es rien ici qu'un premier citoyen,
Qui peut tout par la loi, qui sans la loi n'est rien.
Jure qu'en ce palais, encor plein d'épouvante,
De Duncan égorgé calmant l'ombre sanglante,
Contre son meurtrier tu vas tout à la fois
Armer le ciel vengeur et le glaive des lois.
Ordonne qu'à l'instant son supplice s'apprête.

MACBETH.

Avec terreur, croyant voir l'ombre de Duncan.

Je le jure... sa mort... Fantôme horrible, arrête !

Avec audace.

Arrête! Eh! depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des spectres déchaînés sortent-ils des tombeaux?
Viens-tu régner encor du sein de la mort même,
Et de ton front hideux souiller le diadème?
Et quand tu m'offriras tes yeux étincelants,
Et ta tête blanchie, et tes cheveux sanglants...

LOCLIN, *avec étonnement.*

Ciel !

MACBETH.

L'univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes?
Le cercueil autrefois renfermait ses victimes;
La tombe était fidèle. Aujourd'hui révoltés,

Les morts dans nos palais rentrent de tous côtés.

FRÉDEGONDE.

Laissez-nous, cher Loclin. Hélas! votre présence
Pourrait de ses transports aigrir la violence.
Cédez à mes désirs.

LOCLIN, *aux guerriers de sa suite et aux montagnards.*

Amis, retirons-nous.
La reine ainsi l'ordonne.

Loclin se retire avec les guerriers et le peuple.

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Ah! Macbeth, est-ce vous?
De vos esprits troublés n'êtes-vous plus le maître?
Dans vos sombres fureurs...

MACBETH.

J'aurai parlé peut-être.

FRÉDEGONDE.

Oui.

MACBETH.

Me suis-je trahi?

FRÉDEGONDE.

J'ai de vous, par mes soins,
Heureusement, Macbeth, écarté les témoins.

MACBETH, *avec joie et un peu bas.*

Ils n'ont donc point appris que je suis parricide?

FRÉDEGONDE.

On l'ignore.

MACBETH.

Aucun mot, aucun geste perfide
Ne m'est échappé?

FRÉDEGONDE.

Non.

MACBETH.

En lui montrant la couronne.

Je respire. Ah! voilà
L'objet de tous tes vœux!

FRÉDEGONDE.

Macbeth, conservons-la.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Seigneur, à vos vertus je dois ma confiance.
Oui, Duncan de son fils m'avait remis l'enfance.
Le voici. Ce billet que je mets dans vos mains
Vous prouve et sa naissance et ses nobles destins.
Vous lui rendrez, seigneur, le sceptre de son père.
Il en est digne.

MACBETH, *à part.*

O ciel!

FRÉDEGONDE, *à part.*

Comment, par quel mystère!

MACBETH, *à Sévar, après avoir lu le billet.*

C'est la main de Duncan.

FRÉDEGONDE.

Vieillard, la vérité
Se fait d'abord connaître à la simplicité.
Va, l'âme de Macbeth est digne de la tienne.

Bas au garde qui vient.

Gardes, qu'auprès de nous tous deux on les retienne;
Vous m'entendez.

Le garde sort. — A Sévar.

Macbeth n'est point ambitieux.

Vieillard, cette couronne eût pu plaire à ses yeux;
Mais au fils de Duncan sans peine il va la rendre.

SÉVAR.

La vertu dans Macbeth ne doit point me surprendre.
Je ne le presse point de faire couronner
Ce sauvage orphelin que je viens d'amener.
A ce fils de Duncan j'ai donné pour culture
Les mœurs qu'en ce désert m'enseigne la nature.
C'est tout ce que j'ai pu. C'est maintenant à toi
A lui montrer, Macbeth, le livre de la loi.
Va, ses droits et son titre, et son rang et sa vie,
Je les mets en tes mains et je te les confie.
Je sais comme l'on traite entre cœurs généreux.

MACBETH.

Tu ne t'es pas trompé; je remplirai tes vœux.
Le malheureux Duncan ne voit plus la lumière,
Mais son fils est vivant : je sais ce qu'il faut faire.
Des vertus de Duncan c'est le trop juste prix.

SÉVAR.

Oui, sans doute, Macbeth, les ans me l'ont appris,
Les dieux dans les enfants récompensent les pères.
Ce sont ces mêmes dieux, pour Duncan trop sévères,
Qui pour lui, dans son fils, par un juste retour,
Ont à la fin donné quelques marques d'amour!

A Frédegonde.

Compagne d'un héros, pour ce fils en ton âme
Entretiens cet amour, cet honneur qui l'enflamme.
De toi seule dépend sa faveur, son courroux.
Va, le ciel te fit mère.

Il sort avec Malcome.

SCÈNE VII.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

Eh bien! que ferons-nous?
Le sceptre te plaît-il? Quand tu l'as osé prendre,
Quand il est dans ta main, crois-tu devoir le rendre?

MACBETH.

Déjà!

FRÉDEGONDE.

Le temps est cher, il faut nous décider.
Ce sceptre cependant est facile à garder.

MACBETH.

Comment! explique-toi.

FRÉDEGONDE.

Ce billet est son titre;
Tu le tiens dans ta main, toi seul en es l'arbitre:
Tu peux régner, Macbeth, sans répandre de sang.

MACBETH.

Il est vrai.

FRÉDEGONDE.

Te voilà dans le suprême rang.
Anéantis ce titre, et garde la couronne.
La nuit cacha le coup, aucun ne te soupçonne.

MACBETH.

J'en conviens.

FRÉDEGONDE.

Tu verras, tranquille et sans regrets,
Malcome trop heureux rentrer dans ses forêts.
D'ailleurs, après les maux d'une guerre barbare,
Tu dois à ta patrie un roi qui les répare.

MACBETH.

Je le voudrais du moins... Duncan n'avait-il pas
Avec Glamis, dis-moi, résolu mon trépas?

FRÉDEGONDE.

Va, Nolfock me l'a dit; notre mort était sûre.
Tu sens donc dans ton cœur toujours quelque murmure?

MACBETH.

Ces souvenirs souvent reviendront me troubler.

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Ah! je le crois. Vois-tu ma main trembler?
Ce billet de Duncan renouvelle ma crainte.

FRÉDEGONDE.

Ah! tout peut aisément en réveiller l'atteinte.
Si tu cédais encore à des remords soudains!
Remets, mon cher Macbeth, ce billet dans mes mains.

MACBETH, *après avoir douté pendant un instant.*

Non : je veux le garder. Sans oser davantage,
De nos esprits troublés calmons un peu l'orage.
Nous nous consulterons dans un autre entretien.

Il sort.

SCÈNE VIII.

FRÉDEGONDE, *seule.*

Va, garde ce billet, je n'en redoute rien.
J'empêcherai, crois-moi, qu'il ne me soit funeste.
Je tiens, je tiens le sceptre, et mon poignard me reste.
Mais j'ai vu son remords : il peut, dès cette nuit,
Voir Malcome et Sévar, et les sauver sans bruit.
Sévar, Malcome... Allons, sans tarder davantage,
Il faut sur tous les deux consommer mon ouvrage.

Ce palais par la nuit va bientôt s'obscurcir :
Voyons quels meurtriers, quels bras je dois choisir.
Tout est prévu. Régnons. Je sais ce qu'il faut faire.
N'en délibérons plus : le fils suivra le père.
Nul péril, nul tourment ne saurait m'étonner;
Je n'en connais qu'un seul, c'est de ne pas régner.
Ce n'est pas à demi qu'on aime un diadème.
Songe à Duncan, Macbeth : je suis encor la même.
Entre le trône et toi s'il faut me décider,
C'est le plus cher des deux que je prétends garder.
Mais qu'a dit ce vieillard avec son air farouche?
Quel prophétique arrêt est sorti de sa bouche?
Dans mon fils, a-t-il dit, le ciel doit justement
Placer ma récompense, ou bien mon châtiment.
Ah! si mon fils...Grands dieux! quel est donc ce mystère?
Que m'annoncent ces mots? « Va, le ciel te fit mère. »
Je ne sais, mais je tremble, et crois, dans ma terreur,
Qu'un poignard invisible est entré dans mon cœur...
Vain effroi, taisez-vous! Je rendrais la couronne!
Allons, que le coup parte avant qu'on le soupçonne.
Sceptre, par un forfait je veux te conserver;
Et s'il y faut mon bras, je saurai l'achever.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

MACBETH, *seul.*

Où suis-je! qu'ai-je fait! Seul sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi les ombres.
Je sens donc la terreur. Macbeth!... Ce n'est plus lui.
Tel il était hier! tel il est aujourd'hui!
En vain je le demande, en vain je le rappelle.
Je connus un Macbeth, noble, vaillant, fidèle,
Défenseur de l'état, défenseur de son roi:
Ce Macbeth généreux n'est donc plus avec moi.
Allons, délivrons-nous d'un affreux diadème.
Si je pouvais encor redevenir moi-même!...
Jamais... D'un poids fatal mon cœur est oppressé...
Voilà d'horribles mains... Eh quoi! ce sang versé
Ne se taira donc plus! Sous ces voûtes impies
Je crois que la vengeance a posté les furies.
Duncan me suit partout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.
Ah! quand son fils repose, égaré, solitaire,
Le sommeil pour jamais a fui de ma paupière,
Et je l'invoquerais par des vœux superflus!
Duncan m'a dit tout bas: « Tu ne dormiras plus. »
Allons, voyons mon fils. O céleste vengeance!
Je n'oserai jamais aborder l'innocence.

O mon fils! si ces dieux, en me cachant leurs coups,
Sur toi, sur ton enfance étendaient leur courroux!...
Une secrète horreur de tout mon cœur s'empare.
Non, l'homme impunément ne fut jamais barbare.
Il est des dieux vengeurs dont l'œil partout le suit.
En vain, nous entourant des voiles de la nuit,
Nous espérons tromper cet œil qui toujours veille :
Au moment du forfait la justice sommeille;
Mais, soulevant son voile après l'acte inhumain,
Elle apparaît terrible, et le glaive à la main.
Quel tourment de traîner des jours tissus d'alarmes,
De ne plus voir d'objets qui nous offrent des charmes,
De se lever la nuit dans d'horribles transports,
Sans pouvoir de son sein arracher le remords!
Il vaudrait mieux cent fois, affranchi de son crime,
Dans le fond d'un cercueil remplacer sa victime.
Duncan, dans le tombeau tu ne sens plus d'effroi!
Il n'est plus de Cador ni de Macbeth pour toi;
Des complots éternels n'assiégent plus ta vie!
Le croirais-tu, Duncan? c'est ton sort que j'envie!
N'élève plus ta voix vers ce ciel outragé!
Puisque je vis encor, tu n'es que trop vengé.
Allons, à l'héritier remettons la couronne.
Ma criminelle épouse au sommeil s'abandonne.
J'ai caché mon dessein; j'ai fait tout préparer;
Avec Loclin ici le peuple doit entrer.
Méritons mes remords. O ciel! quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

MACBETH, MALCOME.

MACBETH.

C'est vous, prince, c'est vous! Dans ce profond silence,

Sous ces voûtes, la nuit, qui peut vous amener ?

MALCOME.

Hélas !

MACBETH.

Où courez-vous ?

MALCOME.

Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.

MACBETH.

Mais le trône est à vous.

MALCOME.

Eh bien ! je le déteste !
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.

MACBETH.

Qui peut donc exciter ces sensibles regrets ?

MALCOME.

Le vertueux Sévar, qui m'a servi de père.

MACBETH.

Mais Duncan fut le vôtre.

MALCOME.

Ah ! dans un sort vulgaire
Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.

MACBETH.

Plaignez les criminels : le remords les déchire.

MALCOME.

Qu'est-ce que le remords ?

MACBETH.

Je pourrais vous le dire...
Ignorez-le toujours. Mais, prince, quels attraits
Vous entraînent enfin vers vos tristes forêts ?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible ?

MALCOME.

Tout ciel est agréable où notre âme est paisible.

MACBETH.

Quels étaient vos plaisirs ?

MALCOME.

La paix, la liberté,
Parmi mes compagnons la douce égalité,
Par d'utiles travaux la pauvreté vaincue,
L'innocence en danger par mes mains défendue,
Quelquefois un mortel de sa route écarté
A qui j'offrais l'asyle et l'hospitalité.

MACBETH, *à part.*

Ah, dieux !

MALCOME.

Dans nos déserts qu'importe la richesse ?
J'exerçais librement ma force et mon adresse.
Mon cœur sous l'humble toit où je fus apporté
D'un facile bonheur s'est toujours contenté.
Sévar a su m'apprendre à fléchir sans murmure
Sous le joug qu'à tout homme imposa la nature.
Mes rochers me sont chers, et ces tristes palais
A mes yeux sans douleur ne s'offriront jamais.

MACBETH.

Mais à régner enfin l'Écosse vous appelle.

MALCOME.

Bien mieux que moi, Macbeth, vous régnerez sur elle.
On ne m'a point instruit aux grands devoirs des rois :
Je n'ai jamais connu que mon arc, mon carquois.
Puis-je lever les yeux vers cet honneur insigne ?

MACBETH.

Prince, voilà pourquoi vous en serez plus digne.
Nourri dans les forêts et dans la pauvreté,
Le ciel auprès de vous plaça la vérité.
Jamais un courtisan n'a pu par son adresse
Du rang suprême encor vous inspirer l'ivresse.
Votre devoir est grand : osez l'envisager.

Dans votre état obscur vous avez dû songer
Quel est de ce devoir le caractère auguste.
Il veut qu'on soit vaillant, qu'on soit bon, qu'on soit juste
Eh bien ! est-il emploi plus touchant et plus beau ?
Ecoutez vos penchants, marchez à ce flambeau.
Si vous aimez le peuple, et savez le défendre,
Votre cœur vous a dit tout ce qu'il faut apprendre.
Oui, le peuple l'ordonne, il lui faut obéir :
Moi-même je vous veux forcer à le servir.

A part, avec transport.

Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes !
Je te rends grâce, ô ciel ! tu m'as rendu les larmes !

MALCOME.

De mon père, Macbeth, vous plaignez les malheurs.
Vous l'avez défendu, vous lui donnez des pleurs.

MACBETH.

Ah ! prince, croyez-moi, j'ai besoin d'en répandre.
Mais le sceptre est à vous, c'est à moi de le rendre.
Oui, prince, je vous l'offre ; et je l'aurai quitté
Avec plus de plaisir que je ne l'acceptai.
Ce palais est plongé dans une nuit profonde :
Gardez-vous en marchant d'éveiller Frédegonde,
Et n'interrompez pas un sommeil que cent fois
Les souvenirs du jour ont troublé chez les rois.

Il sort.

SCÈNE III.

MALCOME, *seul.*

Que veut-il dire ? Allons, puisque le ciel l'ordonne,
De la main de Macbeth recevons la couronne.
Hélas ! quels tristes soins vont bientôt m'agiter !
O vertueux Sévar, faudra-t-il te quitter !
Mais, mon père, est-ce vous? Que venez-vous m'apprendre?

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Macbeth va revenir; il faut ici l'attendre.
Des pas semblent vers nous s'approcher dans la nuit.
On marche. Allons, Malcome, observons tout sans bruit.

Malcome sort.

SCÈNE V.

SÉVAR, *seul.*

Mais que prétend Macbeth? rendra-t-il la couronne?
Un effrayant pouvoir partout nous environne;
Je lis dans ses décrets, et tout est éclairci.
Il n'en faut point douter, ces trois sœurs sont ici.

SCÈNE VI.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

O mon père!

SÉVAR.

Eh bien! qu'est-ce?

MALCOME.

Ah! grands dieux! Frédegonde...
Je n'ai jamais senti de terreur si profonde.
L'air tantôt caressant, et tantôt inhumain,
Elle approche, un poignard, un flambeau dans la main.
Mais ce qui fait horreur, c'est, quand son esprit veille,
Que son corps à la fois parle, agit et sommeille.
La voici.

SCÈNE VII.

SÉVAR, MALCOME, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Elle entre endormie, un poignard dans la main droite, et un flambeau dans la main gauche. Elle s'approche d'un fauteuil et lève les yeux au ciel avec l'expression d'une crainte douloureuse.

Dieux vengeurs !

Elle s'assied, pose le flambeau sur une table, remet le poignard dans son fourreau.

SÉVAR, *bas.*

Un forfait la poursuit.

Écoutons.

FRÉDEGONDE, *avec joie et un air de mystère.*

Ce grand coup fut caché dans la nuit.

La couronne est à nous, Macbeth: pourquoi la rend e

Avec le geste d'une femme qui porte plusieurs coups de poignard dans les ténèbres.

Sur le fils à son tour...

SÉVAR.

Ciel ! que viens-je d'entendre !

FRÉDEGONDE.

En s'applaudissant, et avec la joie de l'ambition satisfaite.

Oui, tout est consommé, mes enfants régneront.

Avec la complaisance et le plaisir de la tendresse maternelle.

Que j'essaie, ô mon fils ! ce bandeau sur ton front.

Tâchant de rappeler un souvenir vague à sa mémoire.

Qui m'a donc dit ces mots: « Va, le ciel te fit mère. »

Avec serrement de cœur.

S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière !

Très tendrement.

O ciel !

Portant sa main à son nez avec répugnance.

Toujours ce sang !

Très tendrement.

Je verrais leur trépas!

Avec larmes.

Moi, leur mère!

Avec terreur, se grattant la main.

Ce sang ne s'effacera pas!

Avec la plus grande douleur.

O dieux!

En se grattant la main vivement.

Disparais donc, misérable vestige!

Avec la plus tendre compassion.

Mon fils, mon cher enfant!

Se grattant la main plus vivement encore.

Disparais donc, te dis-je!

Se grattant la main avec un dépit furieux.

Jamais! jamais! jamais!

Comme si elle sentait un poignard dans son sein.

Mon cœur est déchiré.

Avec de longs soupirs les plus douloureux, et tirés du plus profond de son cœur.

Oh! oh! oh!

Son front s'éclaircit par degrés, et passe insensiblement de la plus profonde douleur à la joie et à la plus vive espérance

Quel espoir dans mon sein est rentré?

Tout bas, comme appelant Macbeth pendant la nuit, et lui montrant le lit de Malcome, qu'elle croit voir.

Macbeth! Malcome est là.

Avec ardeur.

Viens.

Croyant le voir hésiter, et levant les épaules de pitié.

Comme il s'intimide!

Décidée à agir seule.

Allons,

Avec joie.

Il dort,

Avec la confiance de la certitude, et dans le plus profond sommeil.

Je veille.

Elle regarde le flambeau d'un œil fixe; elle le prend et se lève.

Et ce flambeau me guide.

Elle marche vers le côté du théâtre par lequel elle doit sortir. S'arrêtant tout à coup avec l'air du désir et de l'impatience, croyant entendre sonner l'heure.

Sa mort sonne.

Avec la plus grande attention, immobile, le bras droit étendu, et marquant chaque heure avec ses doigts.

Une... deux.

Croyant marcher droit au lit de Malcome.

C'est l'instant de frapper.

Elle tire son poignard et se retire, toujours dormant, sous l'une des voûtes.

SCÈNE VIII.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

A son poignard, ô ciel! tu m'as fait échapper!
Mais mon malheureux père, hélas! fut sa victime.

SÉVAR.

Prince, vous avez vu quel est le poids du crime.

MALCOME.

J'aimerais mieux cent fois expirer sous sa main
Que de cacher jamais un tel cœur dans mon sein.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MACBETH, LOCLIN, GUERRIERS, SOLDATS *et* PEUPLE.

Il fait jour.

MACBETH.

Guerriers, peuple, soldats, c'est en votre présence
Que de Malcome ici j'atteste la naissance.
Le voilà; de Duncan reconnaissez le fils.
Aux mains de ce vieillard cet enfant fut remis.

Ce billet est ma preuve ; et, signé par un père,
Lui seul de sa naissance éclaircit le mystère.
Sévar ainsi que moi peut encor l'attester :
Oui, ce sceptre est à lui ; oui, je dois le quitter.

SÉVAR.

O grandeur ! ô noblesse !

LOCLIN.

O sentiment auguste !

MACBETH.

Pourquoi s'en étonner, je n'ai fait qu'être juste.
Mais il me reste encor... vous en allez juger,
Un coupable à confondre, un grand crime à venger.
Vous connaissez le crime : à peine par nos armes
Duncan victorieux voit finir ses alarmes,
Que par un coup affreux cet hôte infortuné,
Chez moi, dans ce palais, périt assassiné.
Combien nous avons plaint cette auguste victime !
J'ai trouvé, découvert, saisi l'auteur du crime.
O quel plaisir pour vous ! que son sang odieux
Bientôt venge Duncan, et le venge à vos yeux !
Je vais dans un instant vous montrer le coupable,
Son lâche meurtrier, ce monstre détestable...

SÉVAR.

Achève, quel est-il ?

LOCLIN.

Quel est son assassin ?

MACBETH.

C'est moi qui cette nuit l'ai tué de ma main.

LOCLIN.

Non, je ne te crois pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDEGONDE, *égarée, échevelée.*

FRÉDEGONDE.

O crime! ô meurtre! ô rage!
Oui, j'ai tué mon fils; sa mort est mon ouvrage!

MACBETH.

Mon fils! ah! malheureuse!

FRÉDEGONDE.

Oui, j'ai versé son sang.
Donnez-moi vingt poignards pour me percer le flanc.

Apercevant Malcome.

Le mien me manque! O ciel! c'est Malcome! surprise!

SÉVAR.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.

LOCLIN.

Va, Malcome est vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan: connais, connais son fils!

FRÉDEGONDE.

Je vois tout, mon sommeil... Le ciel dans sa colère
A massacré mon fils par la main de sa mère!
Vers Malcome croyant diriger mon chemin,
C'est sur mon propre fils qu'il a conduit ma main.
Oh! donnez-moi la mort!

LOCLIN.

Non, tu vivras, cruelle;
Ce sera ton tourment. Qu'on se saisisse d'elle.

Elle tombe sur un fauteuil, des gardes l'entourent.

Ciel! fais que ce berceau devant ses yeux fumant
Soit pour ce monstre impie un éternel tourment!
Que ce fils, tour à tour mort et vivant pour elle,
Expire chaque nuit sous sa main maternelle;

Que ce fils tant de fois pressé dans son berceau
Pour le rougir encor reprenne un sang nouveau ;
Qu'elle brise en mourant ce berceau qu'elle abhorre,
Et descende aux enfers pour l'y trouver encore !

MACBETH.

Guerriers ! je l'avoûrai, recherchant ma vertu,
Avant de m'accuser, j'ai long-temps combattu ;
Enfin j'ai triomphé. Compagnons de ma gloire,
N'oubliez pas du moins ma dernière victoire !
Je sens que, malgré vous, loin d'un monstre odieux,
Avec horreur, mépris, vous détournez les yeux ;
Mais le ciel seul me reste, et c'est lui que j'implore.
Oui, ma tête vers lui peut se lever encore.
Depuis que j'ai moi-même avoué son trépas,
Duncan ne revit plus, il n'est plus sur mes pas.
Ces mains m'épouvantaient, je souffre leur présence ;
Je n'osais plus prier, j'ai trouvé l'espérance.
Ciel ! tu m'as pardonné, tu calmes mon effroi ;
L'aveu qui me confond m'élève jusqu'à toi ;
Je me couvre à tes yeux du remords de mon crime ;
Il épure, il consacre, il pare ta victime.
Daigne accepter mon sang, qui demande à couler,
Et permets que mon bras te la puisse immoler.

Il se tue.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE

LA TRAGÉDIE DE MACBETH.

—

ACTE II.

SCÈNE IX.

. . . . . .

DUNCAN.

. . . . . .

(*Après ce vers :*
Recevoir et ma joie et mes remercîments.)

Mais ce palais jaloux demandait ta présence.
Revolant vers les tiens avec impatience,
Tu t'es hâté, Macbeth, modeste et triomphant,
De revoir tes foyers, ta femme, ton enfant.
Après tant de combats, dépouillant ton armure,
Tu viens te reposer au sein de la nature.
La guerre a ses honneurs, l'hymen a ses appas;
Et lorsque ton nom seul fait voler sur tes pas
Tous les cœurs empressés d'un peuple qui t'adore,
Lorsqu'en espoir déjà leur œil cherche et dévore
Le front jeune et pensif où mille exploits guerriers
Demandent à la fois place à tant de lauriers....

ACTE V.

SCÈNE IX.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH.

MACBETH, *à voix basse et mystérieusement.*

Venez, le temps est cher, et la nuit nous seconde:
Suivez mes pas.

SÉVAR, *à Malcome.*

Allons.

Macbeth les emmène sous une des voûtes.

SCÈNE X.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, PLUSIEURS ASSASSINS.

Cette scène se passe sous une voûte hors de la vue du spectateur.

UN DES ASSASSINS, *dans la coulisse.*

Nous servons Frédegonde.

UN AUTRE ASSASSIN, *aussi dans la coulisse.*

Que Malcome périsse!

UN AUTRE ASSASSIN, *aussi dans la coulisse.*

Et tombe sous nos coups!

MACBETH, *avec un long soupir.*

O ciel!

Il sort de la coulisse, et s'avance soutenu par Malcome et Sévar.

MALCOME.

Hé quoi! Macbeth! quoi, vous mourez pour nous!
Vous avez donc reçu, courant pour nous défendre,
Le coup d'un assassin posté pour nous surprendre!

SCÈNE XI.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

Il entre tout à coup avec les guerriers et le peuple.

Ciel ! Macbeth expirant !

MACBETH.

Amis, écoutez-moi :
Reconnaissez Malcome ; oui, voilà votre roi !
Ce billet de Duncan atteste sa naissance.
Pour le faire périr, pour garder sa puissance,
A l'instant même ici, dans ses cruels desseins,
Frédegonde en secret payait des assassins.
Le ciel m'a secondé : j'ai sauvé la victime.
Loclin, sers de tes rois l'héritier légitime ;
Prends ce billet... Sévar, et vous, mon prince... hélas !
Je meurs... Je te rends grâce, ô ciel ! de mon trépas.

SCÈNE XII.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, FRÉDEGONDE, GUERRIERS, PEUPLE.

Frédegonde entre tout à coup éveillée et interdite.

LOCLIN, *à Frédegonde.*

Monstre ! vois ton époux !

FRÉDEGONDE.

Ciel ! Macbeth ! ô surprise !

LOCLIN.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.
Va, Malcome est vivant ; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan. Connais, connais son fils !

FRÉDEGONDE.

O fureur !

LOCLIN.

Oui, ces dieux vont punir tous tes crimes.
Mais viens-tu d'immoler de nouvelles victimes ?
Ciel ! de quel meurtre encor ton bras est-il fumant ?

FRÉDEGONDE, *regardant ses mains.*

En regardant vers le lit de son fils.

Ah ! courons vers mon fils. Ciel ! son berceau sanglant !
Je vois tout... mon sommeil... le ciel, dans sa colère,
A massacré mon fils par la main de sa mère !

Allant vers le berceau, dont elle écarte les rideaux.

Ah ! s'il vivait encor ! si quelque mouvement

Tâtant le corps de son fils.

M'annonçait que... Mort ! mort ! ô douleur ! ô tourment !
Je le suivrai.

Elle se poignarde et tombe auprès du berceau.

LOCLIN.

Sa mort vient d'apaiser la terre.

On entend le tonnerre.

Le ciel s'en applaudit. Entendez son tonnerre !
Du souffle d'une impie il épure ces lieux ;
Sa voix parle au coupable, et dit qu'il est des dieux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Des matières contenues dans le premier volume.

—

	Pages.
HAMLET.	5
Epître dédicatoire.	7
Variantes.	76
ROMÉO ET JULIETTE.	79
Avertissement.	81
OEDIPE CHEZ ADMÈTE.	149
LE ROI LÉAR.	221
Epître dédicatoire.	223
Avertissement.	225
MACBETH.	317
Avertissement.	319
Variantes.	391

FIN DE LA TABLE.

EN VENTE :

MANON LESCAUT : LETTRES PORTUGAISES ; WERTHER, traduction nouvelle ; 1 vol.

BOILEAU, Œuvres complètes, 3 vol.

HAMILTON. Mémoires de Grammont, 1 vol.

CONDORCET. Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, 1 vol.

MARIVAUX. La Vie de Marianne, 2 vol.

BEAUMARCHAIS. Œuvres complètes, 6 vol.

—

SOUS PRESSE :

DUCIS. Continuation.

PLUTARQUE. Vies des Hommes illustres, 11 volumes.

—

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

GIBBON. Histoire de la chute de l'Empire romain, 11 volumes.